

LA
GUERRE DU PARAGUAY

PAR
THEODORE FIX

Captaine d'infanterie

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS
CH. TANERA, EDITEUR
LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS
Rue de Savoie, 6

—
1870

Je ne fay rien
sans
Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

25NF

LA

GUERRE DU PARAGUAY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

LA TÉLÉGRAPHIE MILITAIRE, brochure grand in-8 avec planche.

LE FUSIL DE GUERRE, brochure grand in-8.

LA
GUERRE DU PARAGUAY

PAR
THÉODORE FIX

Capitaine d'état-major.

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS
CH. TANERA, ÉDITEUR
LIBRAIRIE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS
Rue de Savoie, 6

—
1870

AVERTISSEMENT

La lutte longue et extraordinaire dont l'Amérique du Sud vient d'être le théâtre a été l'objet d'appréciations si opposées, elle a donné naissance à des bruits si contradictoires, si irrégulièrement confirmés, que la confusion et l'obscurité qui régnaient sur ces événements lointains, les ont fait considérer par l'Europe d'un œil un peu distrait. Mais maintenant que le conflit militaire est terminé, il est possible de l'examiner dans son ensemble et d'en tracer un tableau qui mette en lumière les causes de la guerre, ses origines, et qui présente avec ordre les principaux faits d'armes accomplis; c'est ce que j'ai essayé.

La guerre du Paraguay a déjà fourni le sujet d'un certain nombre de publications en France et à l'étranger. L'une d'elles, qui dénote autant de connaissance des affaires de l'Amérique du Sud que d'impartialité, a formé en 1869 une série

d'articles sans signature dans le *Unsere Zeit* (1). L'auteur, dont je ne puis me dispenser ici de dévoiler l'anonyme, est M. Louis Schneider, conseiller intime et lecteur de S. M. le roi de Prusse. Il a écrit d'après les documents que lui a fournis M. le baron de Versen, officier supérieur d'état-major prussien, que le désir d'assister à une guerre étrange avait conduit au camp du président Lopez.

En lisant les premiers articles à une époque où le livre de M. Thompson n'avait pas encore paru, l'idée me vint de les traduire, et M. L. Schneider voulut bien m'accorder son autorisation. Une fois engagé dans la traduction, j'ai consulté la plupart des livres déjà publiés sur le Paraguay, et j'ai été amené à une série de remaniements successifs du texte allemand. Les faits, les appréciations sont bien restés tels que M. Schneider, qui écrivait d'après les données d'un militaire distingué qui avait vu, les a présentés au public; mais j'ai condensé certains passages, j'en ai développé d'autres et je les ai fait précéder de renseignements géographiques; j'ai rectifié quelques dates; enfin, j'ai

(1) *Revue mensuelle*, Brockhaus, Leipzig.

conduit le récit jusqu'à la mort du président Lopez. Mon travail est donc plus qu'une traduction, et cependant il faut faire entièrement honneur de ce qu'il peut avoir de bon à l'auteur allemand qui m'a servi de guide. On relèvera certainement des lacunes et des inexactitudes, mais l'imperfection de mon essai trouvera dans les difficultés mêmes qu'il présentait, une excuse qui lui vaudra quelque indulgence.

T. F.

Paris, 1^{er} juin 1870.

LISTE DES DOCUMENTS CONSULTÉS.

Unsere Zeit, 1869. Brockhaus, Leipzig.

Militarische Blätter, de Berlin. Revue mensuelle, avec cartes.

THOMPSON. *The war in Paraguay*; London, 1869. L'auteur a non-seulement vu les événements qu'il raconte, mais il y a pris une part importante comme ingénieur au service de Lopez. Bonnes cartes de détail.

MASTERMANN. *Seven eventful years in Paraguay*; London, 1869. L'auteur, médecin au service du Paraguay, donne de très-curieux détails sur le pays et sur la guerre.

KENNEDY. *La Plata, Brazil and Paraguay*; London, 1869.

BENJAMIN POUCEL. *Le Paraguay moderne*; Marseille, 1867. Ce livre, très-favorable aux Paraguayens, est riche en documents de toute nature sur les deux premières années de la guerre.

JOHN LELONG. *Les républiques de la Plata et la guerre du Paraguay*; Paris, 1869. Trop louangeur pour le Brésil.

Revue des deux mondes, 15 janvier 1865; 15 septembre et 15 octobre 1866; 15 décembre 1867, et 15 janvier 1870. Ces divers articles, qui ne sont pas tous dus au même auteur, sont les uns très-hostiles, les autres très-favorables au Brésil.

Revue britannique, mars 1870. Cet article résume les livres de MM. Thompson et Mastermann.

DU GRATY. *La république du Paraguay*. Bruxelles, 1862. Livre très-favorable à C. A. Lopez, plein de bons renseignements et accompagné d'une excellente carte.

A. DEMERSAY. *Histoire du Paraguay*, avec un très-bel atlas.

MARTIN DE MOUSSY. *Description de la Confédération Argentine*; Paris, 1860-1867. Livre excellent, accompagné d'un très-bon atlas.

Relatorios da repartição dos negocios da guerra; Rio de Janeiro, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870. Ces documents officiels donnent avec le plus grand détail le récit des opérations militaires, les journaux de marche, jour par jour, et une foule de chiffres.

Carte du Paraguay, par Mouchez, lieutenant de vaisseau; Paris, 1861, en deux feuilles. La même en une feuille; Paris, 1862.

Carte du bassin de la Plata, par le colonel Coffinières. Paris, 1853.

Cartes à grande échelle du cours du Parana et du Paraguay, depuis Buenos-Ayres jusqu'à l'Assomption, publiées en 1853 par l'amirauté anglaise; quatre feuilles et une feuille d'assemblage. On y trouve les profondeurs, en pieds, à des distances très-rapprochées les unes des autres.

LA
GUERRE DU PARAGUAY

CHAPITRE PREMIER.

LES ÉTATS BELLIGÉRANTS.

Les événements les plus rapprochés de nous, par la distance ou le temps, priment naturellement, dans notre esprit, ceux qui se sont passés ou se passent au loin. Cependant, parmi ces derniers, il en est auxquels nous attacherions un intérêt sérieux s'ils nous étaient mieux connus, si nous savions en découvrir les causes et en prévoir les conséquences. A ce titre, la guerre qu'a soutenue le Paraguay contre l'empire du Brésil, la confédération Argentine et la république de l'Uruguay réunis, mérite d'être étudiée par les militaires aussi bien que par ceux que préoccupe l'avenir de l'Amérique du Sud.

Depuis bientôt soixante ans, les pronunciamentos, les révoltes, les révolutions, les renversements de présidents se sont succédé dans la plupart des états hispano-américains, avec une persistance tellement bar

bare, que l'attention fatiguée de l'Europe s'en est progressivement détournée. La longue durée, la conduite en apparence nonchalante de la guerre du Paraguay et les nouvelles contradictoires simultanément lancées étaient peu faites pour réveiller l'indifférence du public. Il faut bien avouer aussi qu'il est difficile à l'homme qui ne s'est pas adonné à une étude spéciale de la situation des États de l'Amérique du Sud, d'y voir clair, tellement les idées, les aspirations et les intérêts y sont différents de ceux d'Europe. Cependant, le conflit actuel est curieux dans ses origines et ses causes, et son issue aura des conséquences importantes dans un avenir plus ou moins prochain.

Pour en faire l'exposé, il est indispensable de remonter un peu haut dans l'histoire des États belligérants ; on nous pardonnera cet examen rétrospectif en faveur de la clarté qui en jaillira sur les faits contemporains.

I. — LE PARAGUAY.

En 1810, une révolution, conduite par le parti des *Indépendants* de Buenos-Ayres, détacha l'ensemble des pays de la Plata de la monarchie espagnole ; mais le Paraguay, gouverné par Bernard de Velasco, ne prit aucune part au mouvement. Les Indépendants avaient espéré qu'ils n'auraient qu'à substituer un gouvernement national à celui de la métropole et que le faisceau resterait uni sous la suprématie de Buenos-Ayres. Des députés avaient été dépêchés à l'Assomption pour

y proclamer la bienheureuse révolution; une assemblée de notables, convoquée aussitôt par Velasco, répondit que le Paraguay, tout en désirant vivre en bonne intelligence avec la nouvelle république, voulait rester fidèle à la mère patrie. Les Indépendants, qui venaient de secouer le joug de l'Espagne, n'entendaient pas qu'on s'affranchît du leur, et ils envoyèrent contre Velasco une armée, sous les ordres du général Belgrano, chargée de réduire les dissidents.

Velasco battit Belgrano à Itapua, le 19 janvier 1811, lui fit mettre bas les armes à Tacuari au mois de mars, et occupa Corrientes, croyant avoir conjuré le péril qui menaçait la domination espagnole. Il se trompait. Le contact des officiers de Belgrano répandit les idées libérales chez les Paraguayens; une députation, à la tête de laquelle était l'avocat docteur José Gaspar Francia, vint tout à coup déclarer à Velasco que, si l'on était d'accord avec lui pour repousser les prétentions de Buenos-Ayres, on avait assez de l'Espagne. Velasco, abandonné de tous, céda, et mit peut-être par l'espoir de défendre encore les intérêts de sa patrie, il entra, lui troisième, dans un gouvernement provisoire. Un congrès, aussitôt convoqué, déclara, le 20 juin, l'indépendance de la république et consentit à envoyer un représentant au congrès de Buenos-Ayres, mais sans vouloir s'astreindre à en adopter les résolutions. A Buenos-Ayres, la mauvaise humeur ne fut nullement dissimulée, et c'est de cette époque que datent les contestations de limites entre le Paraguay et les États voisins. La confédération Argentine revendi-

quait spécialement la province de Corrientes et l'ancien territoire des missions jésuites ; le Brésil élevait des prétentions sur tout le territoire au nord de la rivière Apa.

Le docteur Francia, devenu membre de la junte provisoire, n'était pas satisfait d'une autorité partagée. En 1813, il convoqua un deuxième congrès de mille notables, qui, à son instigation, décidèrent que le pouvoir serait remis à deux consuls : Francia et Fulgentio Yegros. Francia fut assez habile pour attirer à lui tout le maniement et la conduite des affaires, abandonnant à son collègue l'éclat du rang et la représentation extérieure. Cela ne satisfaisait pas encore l'ambitieux docteur. En 1814, un troisième congrès, composé de ses créatures, le déclarait président et dictateur pour cinq ans, temps présumé nécessaire à l'affermissement des institutions républicaines. En 1816, un quatrième simulacre de congrès confirmait à vie la souveraineté du docteur Francia qui est resté dictateur absolu, depuis 1814 jusqu'en 1840.

Les procédés effroyables, le système absolu d'exclusion de l'étrange tyran que s'était donné le Paraguay, laissèrent bientôt au-dessous d'eux ce qu'on racontait alors de la Chine et du Japon. Le pays, isolé entre deux larges fleuves, fut privé de tout contact avec le reste du monde ; le dictateur monopolisa le commerce et, au bout de vingt ans, il n'y eut plus qu'un seul négociant dans tout le Paraguay : Francia ; le Paraguay dut se suffire à lui-même, n'avoir d'agriculture et d'industrie que juste ce qu'il lui en fallait et encore

sous la direction et avec l'ingérence du gouvernement, c'est-à-dire de Francia ; Francia était, ou se fit successivement, avec l'assentiment populaire, seul propriétaire du sol, seul banquier, seul chef militaire, grand juge, chef de la religion ; il ne voulait ni de chargés d'affaires ni de consuls, n'accueillait aucune correspondance diplomatique, ne répondait à aucune communication ; pas un ballot, pas une lettre n'entraient dans le Paraguay sans que le dictateur n'en sût le contenu et la destination ; à tout Paraguayen, il était interdit, sous peine de mort, de sortir du pays aussi bien que d'y rentrer ; tous les journaux étaient proscrits ; une seule feuille était tolérée et le dictateur la censurait lui-même.

En revanche, le docteur Francia déploya une activité prodigieuse et un génie organisateur fécond ; avec l'argent que lui rapportait le monopole du commerce et des terres, il créa une puissance militaire telle qu'aucun état de l'Amérique du Sud, sans en excepter le Brésil, n'en eut jamais jusqu'à la guerre actuelle. Il méprisait profondément les gardes nationales de ses voisins, et sa règle fut : pour tous les citoyens, plusieurs années de présence sous les drapeaux, ensuite l'inscription dans la réserve, leur vie durant.

Il faut l'avouer, l'œuvre de Francia était puissamment combinée et forte dans son ensemble, mais elle ne pouvait être maintenue que par le plus absolu despotisme et par la négation de toute justice. Si nous nous sommes un peu appesanti sur elle, c'est qu'en

réalité elle dure encore et qu'elle a permis la résistance héroïque des Paraguayens contre les alliés.

Une attaque d'apoplexie enleva Francia le 20 septembre 1840; sa mort resta plusieurs jours ignorée, parce que personne ne se risquait à entrer chez lui; on n'y trouva ni dossiers ni correspondances; par un incompréhensible effort, il avait réussi à mener, pendant près de vingt-sept ans, son énorme machine gouvernementale sans un morceau de papier.

Un prétendant qui se proclama lui-même, Juan Medina, fut vite évincé. En 1841, le congrès s'assembla et revint à deux consuls élus pour trois ans; le choix tomba sur Mariano Roque Alonzo et sur don Carlos Antonio Lopez. Antonio Lopez joua le même jeu que son prédécesseur avec le même succès, et il conserva le pouvoir absolu jusqu'à sa mort. C'était un homme sans instruction, mais d'un esprit net et ambitieux. Il comprit qu'un pays qui avait vécu pendant vingt-six ans sous le joug le plus despotique, ne pouvait passer sans transition à une liberté raisonnable et, que la lui donner, serait l'exposer à l'anarchie devenue le mal chronique des républiques sud-américaines. Il continua donc le système de centralisation à outrance de son prédécesseur, mais il n'y apporta pas la cruauté et le raffinement d'inquisition qui avait fermé la porte à tout progrès. Tout en restant maître absolu, il perfectionna les différentes branches de l'administration, y établit un ordre parfait et infusa au Paraguay un sang plus jeune; il voua ses soins les plus attentifs à l'armée qui fut augmentée, parfaitement équipée et instruite

et dont la réserve fut convoquée à des exercices annuels. Ni les ouvrages de défense, ni la navigation à vapeur, ni le commerce d'exportation ne furent négligés. Il envoya en Europe son fils, le président actuel, qui ramena des Bordelais pour tenter un essai de colonisation. Cet essai avorta ; les colons avaient apporté des idées d'indépendance qui trouvèrent quelques prosélytes ; ceux-ci s'avisèrent de dire que les institutions républicaines du Paraguay étaient lettre morte et formulèrent des vœux en faveur d'une réforme. D. C. Antonio Lopez n'était pas d'humeur à céder sur ce chapitre ; plus doux que son prédécesseur, il ne fit pas mettre les raisonneurs à mort, il se borna à les expulser du pays ; ils se réfugièrent à Buenos-Ayres où se groupait une petite colonie de mécontents qui ne manqua pas de faire accueil aux exilés. Mesuré et circonspect dans sa politique extérieure, A. Lopez s'armait avec prévoyance contre les éventualités d'un conflit, mais il évitait de le provoquer ou de le hâter et sa préoccupation dominante était de se garder contre les prétentions de plus en plus dessinées de l'État de Buenos-Ayres qui revendiquait les droits de l'ancienne vice-royauté espagnole. La mort vint le surprendre en 1862.

En vertu de la constitution qui était son œuvre toute personnelle, il s'était arrogé le droit de désigner son successeur par un testament secret, sauf ratification du choix par le congrès. Son fils, Don Francisco Solano Lopez, qu'il avait désigné, fut élu sans difficulté ; les députés étaient trop bien appris pour sus-

citer à la republique les embarras et les secousses qu'éprouvaient en pareil cas leurs voisins. Lopez II avait été diplomate, il avait fait la guerre contre le *tigre* de Buenos-Ayres, Rosas ; ses vues, élargies par des voyages en Europe, un trésor amplement garni, une armée admirablement disciplinée, un horizon assuré de paix, faisaient bien augurer de son règne et lui promettaient la prospérité. Par quelles considérations le jeune dominateur allait-il donc se laisser entraîner à compromettre sa puissance et son repos ?

Le Paraguay dont le sol a été richement doté par la nature, n'a qu'une population clair-semée (un million d'âmes environ, disséminées sur à peu près 2500 myriamètres carrés). Il est de toutes parts enfermé dans des frontières terrestres, tandis que les autres républiques sud-américaines, même la Bolivie et la Nouvelle-Grenade, ont au moins un lambeau de côte ; le fleuve Parana, route unique qu'il possède pour arriver au commerce du monde, lui est fermé ou peut l'être d'un instant à l'autre par son irréconciliable ennemi, Buenos-Ayres maître, avec l'Uruguay, des bouches de la Plata. Lopez comprit que, dans une pareille situation, le système politique de ses deux prédécesseurs ne pourrait se prolonger longtemps sans danger et qu'il fallait, en vue des temps à venir, ne pas laisser s'établir chez lui une stagnation complète. S'il donnait à son peuple, qu'aucune révolution n'avait troublé depuis cinquante ans, s'il lui donnait la gloire guerrière, s'il reculait les frontières, si surtout il gagnait quelques lieues de côtes, eh bien, il pourrait attendre

en paix les événements futurs. D'un autre côté il voyait chez lui la force, l'ordre, l'assurance; autour de lui, ni armées, ni trésors, l'anarchie. Maître d'un pouvoir sans limites, il ne songea plus qu'à préparer son agrandissement.

Il appela à lui des officiers européens victimes d'un naufrage social ou politique, enrôla en Angleterre des ouvriers d'art, établit des fabriques d'armes, des fonderies, acheta des canons rayés, fit regorger ses arsenaux de munitions de guerre, porta sa flottille à quatorze vapeurs, éleva les redoutables retranchements d'Humaita, exerça sans relâche ses réserves dans de grands camps d'instruction. Cependant ses agents diplomatiques couraient l'Europe, une partie de la presse servait ses intérêts; l'unique journal du Paraguay, *le Semanario*, prenait un ton belliqueux et laissait deviner ces armements et ces préparatifs hors de toute proportion avec la petitesse de l'État. Comme malgré cela Lopez II paraissait continuer la politique de non intervention suivie par ses prédécesseurs, à Buenos-Ayres, à Montevideo, à Rio de Janeiro, on crut qu'il jouait au soldat, qu'il y avait plus de bruit que d'armements réels et l'on ne s'en inquiéta pas. On verra plus tard pourquoi Lopez, quand il jugea le moment venu de sortir de son inaction apparente, s'en prit au Brésil au lieu de se jeter sur son ennemie naturelle, la Confédération Argentine, dont il serait bientôt venu à bout.

II. — LA CONFÉDÉRATION ARGENTINE.

La Confédération Argentine, peuplée de moins de 3 000 000 d'habitants, est constituée actuellement par la réunion de quatorze petites républiques, et elle a son chef-lieu à Buenos-Ayres, capitale de la république de ce nom. Ces États, dont les plus importants sont situés sur les rives de la Plata, sont pour la plupart rivaux ou ennemis, et ne sont que péniblement retenus sous la main du gouvernement central, dépendant lui-même des députés d'un congrès.

Lors de la déclaration d'indépendance en 1810, l'échec infligé, à l'Assomption, à l'orgueil des *gens du Port*, des *Portésiens* (c'est le nom qu'on donne aux habitants de Buenos-Ayres), s'était reproduit à Montevideo ; l'antique vice-royauté espagnole avait donc perdu les deux plus beaux fleurons de sa couronne. Les treize autres provinces furent de la part de Buenos-Ayres, qui voulait également y établir sa suprématie, l'objet d'efforts inouïs. Il s'ensuivit la guerre civile de 1819, qui eut pour résultat final la reconnaissance à tous les États de droits égaux à ceux de Buenos-Ayres. Peu après, les quatre grands États riverains (Corrientes, Entre-Rios, Santa-Fé et Buenos-Ayres) en vinrent à une alliance particulière, et en 1826 une confédération des quatorze États se forma sous le président Rivadavia. En 1831, le fameux Rosas arriva au pouvoir ; digne émule de son collègue du Paraguay, le docteur Francia, il courba la Confédération sous le despotisme mi-

litaire le plus absolu, et se montra aussi machiavélique que sanguinaire. En 1851, le gouverneur de la province d'Entre-Rios, le général Urquiza, leva l'étendard de la révolte, battit Oribe à Montevideo, délivra l'Uruguay, puis Santa-Fé, et triompha enfin à la bataille de Monte-Caseros, après laquelle Rosas s'enfuit en Angleterre (1).

Une longue série de guerres intestines suivit cette victoire. Urquiza lui-même, malgré le prestige qu'il avait acquis, se montra incapable d'établir quoi que ce fût de solide et de durable. Le pacte fédéral actuellement en vigueur ne fut établi qu'en 1854 ; il est calqué sur celui qui régit l'Union de l'Amérique du Nord, avec cette différence qu'il accorde une plus grande autonomie aux États séparés, et qu'il ne laisse contre eux au pouvoir central aucun moyen de contrainte. En effet, l'organisation militaire est à peu près nulle ; chaque État possède bien quelque chose de semblable à une troupe régulière, mais à l'exception de Buenos-Ayres, qui a constamment sous les armes environ 4000 hommes, il y a à peine quelques soldats de police dans les petits États. La seule force armée consiste en gardes nationales, aussi difficiles à mettre en mouvement, aussi insuffisantes en cas de péril public ou de crise, que dangereuses dans les discordes civiles. Les Argentins sont des républicains ardents et convaincus, ennemis irréconciliables de toute forme monarchique de gouvernement. C'est pour ce motif,

(1) Où il vit encore, croyons-nous.

autant qu'à cause de l'antipathie qui existe entre leur sang espagnol et le sang portugais qui coule chez les Brésiliens, qu'ils sont profondément hostiles au grand empire. Malgré les progrès accomplis depuis trente ans par le Brésil, malgré son incontestable prépondérance dans toute l'Amérique méridionale, les républicains du Sud se refusent à reconnaître que la liberté est parfaitement compatible avec un gouvernement monarchique. Cet antagonisme, que des raisons puissantes firent oublier au moment de la triple alliance, s'est révélé cependant durant tout le cours de la guerre et explique bien des faits sans cela inexplicables.

La situation politique intérieure de la Confédération est et restera longtemps encore incertaine et précaire. Deux partis principaux sont en présence : les *Centralistes* et les *Fédéralistes* (1). Les premiers veulent que Buenos-Ayres soit capitale et résidence permanente du gouvernement. Buenos-Ayres, disent-ils, est la ville de beaucoup la plus considérable, on peut même l'affirmer, la seule importante de la Confédération ; son État est le plus grand, le plus peuplé, le mieux situé dans l'estuaire de la Plata ; enfin il est des considérations historiques et géographiques qui démontrent qu'une forte centralisation est nécessaire à la cohésion, à la durée et à l'existence de la Confédération. Les Fédéralistes prétendent, au contraire, que cette suprématie établie par la nature des choses doit cesser devant les droits égaux des États, que le gou-

(1) Ou bien : *Unitaires* et *Fédéraux*.

vernement central doit émigrer de la capitale actuelle dans quelque autre et même dans toutes les autres à tour de rôle. Ces propositions se sont souvent reproduites ; le congrès, le président Mitré lui-même, qui, avant d'être au pouvoir, était fédéraliste, les ont repoussées, les déclarant inacceptables, injustes, et cependant, grâce à leur persistance, elles ont failli, dans ces derniers temps, avoir gain de cause. Les petits États comme Jujuy, enfoncé vers les Andes, et dont la capitale, la Rioja, n'a que 4000 habitants, trouvent dans la désobéissance à la communauté la satisfaction la plus commode à leurs aspirations d'indépendance ; on s'empare de l'hôtel de ville, des archives, du trésor, on menace de se donner à la Bolivie ou au Chili, on déclare la déchéance du gouvernement.... Buenos-Ayres envoie quelques troupes, et les choses se traînent encore un bout de temps. Pendant la guerre, il y a eu huit équipées de ce genre.

L'État d'Entre-Rios est le plus dangereux ; il est peuplé de 100 000 habitants ; 1 million de chevaux, 2 millions de bêtes à cornes, d'innombrables moutons paissent dans le pays. C'est assez dire que le *gaucho*, avec son caractère guerrier, avec ses qualités bonnes et mauvaises, a dû s'y perpétuer. Les habitants sont fiers d'avoir été les libérateurs de la Plata noyée dans le sang par Rosas, et d'avoir encore à leur tête le vieux général Urquiza, âgé de plus de quatre-vingts ans. L'attitude de l'Entre-Rios, comme celle de son chef, a toujours été fort suspecte ; si Urquiza n'eût pas été si vieux, s'il n'eût pas été si démesurément riche, si

surtout le Brésil n'eût pas eu une flotte puissante toute prête, il est probable que l'ancien gaucho eût retrouvé son audace et que l'Entre-Rios eût joué un rôle considérable, hostile à la triple alliance.

Le président don Bartolomé Mitré, dont le mandat a expiré en octobre 1868, est un homme d'État capable et habile, et, en six ans, il a plus fait et obtenu que tous ses prédécesseurs à la fois. On n'attend pas moins de son successeur, M. Sarmiento, ancien ambassadeur à Washington. Pourtant ses premiers actes semblent diamétralement opposés à ce que les Fédéralistes qui l'ont élu espéraient de lui ; ils comptaient qu'il transporterait le siège du gouvernement au Rosario, qu'il dissoudrait l'alliance avec le Brésil, qu'il conclurait des traités séparés avec le Paraguay. Le président a déclaré aux chambres que sa place était à Buenos-Ayres, et qu'il n'admettait de salut pour la Confédération, même en dehors du but de la guerre actuelle, que dans la triple alliance.

III. — LA RÉPUBLIQUE DE LA BANDE ORIENTALE DE L'URUGUAY.

L'Uruguay n'a guère que 250 000 âmes dispersées sur près de 2500 myriamètres carrés. Si ce pays n'avait été constamment déchiré par la guerre, s'il n'était encore dans une déplorable situation, la nature l'a assez généreusement doté pour qu'il s'accroisse rapidement en population et en richesse.

Nous avons dit qu'à l'époque de la déclaration d'in-

dépendance des colonies espagnoles, l'Uruguay, comme le Paraguay, s'était refusé à reconnaître la suprématie de Buenos-Ayres. Une junte nationale s'était installée à Montevideo ; ses membres ne s'accordant que sur un seul point : repousser la domination de Buenos-Ayres, les luttes intérieures et extérieures ne tardèrent pas à commencer. Le Portugal, qui n'avait pas encore perdu le Brésil, convoitait dans l'Uruguay le complément de ses immenses possessions coloniales, mais ne méconnaissant pas qu'il lui serait fort difficile de faire accepter sa domination par des populations de souche espagnole, il attendit qu'elles se fussent usées dans le désordre. Au bout de sept ans, une armée portugaise entra à Montevideo ; deux partis se formèrent aussitôt : l'un espagnol, l'autre portugais, maître du pouvoir, mais ne pouvant le retenir que par la force. Pourtant, lorsque le Portugal pensa que sa domination était suffisamment affermie, il déclara, en 1821, l'Uruguay incorporé au Brésil comme province cisplatine, sans se soucier davantage de la protestation du roi d'Espagne que de celle de Buenos-Ayres. Puis, quand le Brésil proclama à son tour son indépendance, le combat qui s'y livra, entre les troupes royales restées fidèles et les troupes nationales, eut son pendant dans l'Uruguay. Là, les troupes d'origine brésilienne se déclarèrent pour l'indépendance ; les troupes royales se renfermèrent dans Montevideo, où elles furent bloquées pendant un an. Enfin, en mars 1824, l'empereur don Pedro I^{er} envoya à leur secours le général Lecor, qui parvint à les dégager, et, après la victoire, voulant que l'an-

nexion au Brésil fût établie sur des fondements légaux qu'on ne lui avait pas donnés en 1821, il ordonna un plébiscite. La population des campagnes vota pour, celle de Montevideo, comptant sur l'appui de Buenos-Ayres, contre l'annexion. Néanmoins les communes et toutes les autorités s'étant prononcées, en 1825, en faveur de l'admission de l'Uruguay dans l'Empire comme province cisplatine et ayant prêté serment, on crut la lutte détournée. Ce n'en était que le prélude.

Juan Antonio Lavalleja, bien connu par ses sentiments hostiles à la race portugaise, avait été banni de Montevideo par le général Lecor et s'était réfugié à Buenos-Ayres. Il partit de là avec trente-deux compagnons seulement, débarqua sur la rive gauche de la Plata, souleva les gauchos du Rio-Negro, gagna le colonel Fructuosa Ribeira commandant un régiment composé d'Orientaux, entraîna tout le pays contre la capitale, installa un gouvernement national à Villa-Florida et proclama l'Uruguay indépendant de l'Espagne, du Portugal et du Brésil, et son entrée dans la Confédération de la Plata sous le nom de République de la bande orientale. Deux victoires des chefs des insurgés à Rincon de las Gallinas et à Sarandi, mirent tout le pays en leurs mains jusqu'aux portes de Sacramento et de Montevideo. Cette ville, occupée encore par les Brésiliens, ne s'en montra pas moins favorable à l'insurrection, et en même temps Buenos-Ayres déclarait à don Pedro une guerre qui se prolongea avec des alternatives variées jusqu'en 1828. A cette époque, l'Angleterre intervint et obligea le Brésil à renoncer à l'Uruguay.

Le traité fut signé en 1830 ; la nouvelle république se donna la constitution actuelle, et Ribeira, désigné par Buenos-Ayres, fut élu président pour quatre ans. Oribe, nommé son successeur en 1835, se fit tellement haïr que Ribeira se révolta contre lui et commença l'interminable guerre civile qu'on ne peut pas encore considérer comme apaisée. Il se forma deux partis : celui des *Colorados*, sous Ribeira, représentant l'élément gaucho, et celui des *Blancos* ou *Blanquillos*, sous Oribe, représentant les grands propriétaires fonciers. On les appelle aussi les *rouges* et les *noirs*, termes qui sont loin d'avoir la même signification que dans les factions européennes. Ribeira défendit la ville de Montevideo contre Oribe soutenu par Rosas ; le siège dura neuf ans ; il se termina par le renversement du dictateur de Buenos-Ayres et par l'entrée des troupes brésiliennes dans l'Uruguay, sous le général Caxias qui battit Oribe à Las Piedras, en 1851. Suarez, Juan Giro, se succèdent comme présidents de la république ; en 1853, trois compétiteurs, Ribeira, Lavalleja, Florès, se disputent le timon de l'État ; Ribeira étant mort en 1854, Florès resta seul président ; avec lui apparurent les germes de la guerre qui allait éclater contre le Paraguay.

Venancio Florès, chef influent des Colorados, pur gaucho, était un brillant soldat, mais il avait peu d'appétit pour gouverner régulièrement et encore moins les qualités nécessaires à reconstruire un édifice politique détruit. Un seul but bien net et bien défini était le terme de ses efforts : l'indépendance de sa patrie,

de bonnes relations avec le Brésil, une attitude défensive vis-à-vis de Buenos-Ayres. Il est de fait que l'hostilité des *Portésiens* contre les Orientaux (c'est le nom que l'on donne aux habitants de la bande orientale de l'Uruguay) ne manquait jamais de s'affirmer dès qu'un ébranlement politique en fournissait l'occasion ; ils craignaient que l'Uruguay, grâce à son port meilleur et mieux placé que le leur, ne devînt assez puissant pour enlever à Buenos-Ayres sa suprématie. Pourtant depuis la triple alliance, les deux États, ou du moins ce qu'ils contiennent de têtes sages et modérées, ont compris quels avantages résulteraient d'une entente cordiale entre proches voisins ; mais la haine des Fédéralistes et des Blancos contre le Brésil n'a fait que s'en accroître, comme le récit des événements militaires le fera ressortir.

Le général Florès ne jouit pas longtemps de son élévation. Un beau jour, une bande d'une quarantaine de jeunes gens du parti blanco assaillit l'hôtel de la présidence, s'empara du général et l'embarqua de force sur un navire qui le conduisit à Buenos-Ayres. Ce pronunciamiento « de la glorieuse nation orientale » avait permis aux Blancos d'escalader le pouvoir sans souci des règles d'une constitution qu'ils n'estimaient pas faite pour eux, et, pour le malheur du pays, ils furent les maîtres jusqu'en 1864. A cette époque survint une intervention militaire du Brésil dans des circonstances qui se lient si intimement à la guerre actuelle, qu'elles doivent être expliquées.

La province de Rio-Grande do Sul, la plus méridi-

dionale du Brésil, n'est pas délimitée de l'Uruguay. Vers 1823, un nombre considérable de *Fazendeiros* (propriétaires) brésiliens s'établirent entre les deux États, ou, si l'on veut, moitié dans l'un moitié dans l'autre, et se livrèrent avec succès à l'élevage des bestiaux. Bientôt, avec leurs bergers, leurs valets, leurs ouvriers, ils formèrent une colonie de plus 30 000 personnes qui, se trouvant resserrées du côté de Rio-Grande do Sul, s'étendirent vers l'Uruguay. Au temps d'Oribe, les *Fazendeiros* se montrèrent partisans de l'indépendance de la République, et ils ne contribuèrent pas peu par cette défection à déterminer l'Empereur à renoncer à la Bande Orientale ; ils passèrent de nom sous la domination républicaine, espérant, grâce à l'incertitude des limites, échapper à l'autorité de chacun des deux États limitrophes ; il naquit de là une situation des plus embrouillées. A Montevideo, autant par antipathie de race que par haine contre les allures aristocratiques des colons du Nord, on usa envers eux des procédés les plus durs et les plus arbitraires et on se les aliéna complètement. Comme beaucoup d'entre eux possédaient autant de biens dans le Rio-Grande do Sul que dans l'Uruguay, ils cherchèrent aide et protection chez leurs compatriotes brésiliens. De quel côté furent les torts, de quel côté était le droit, il est difficile de le dire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'une situation aussi anormale ne pouvait se prolonger et devait amener un dénouement violent, c'est que, sous la pression du Rio-Grande do Sul, le gouvernement impérial ne put bientôt plus se dispenser d'intervenir militairement. Avant

de raconter comment il le fit, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation du grand empire.

IV. — L'EMPIRE DU BRÉSIL.

Don Pedro I^{er} avait contribué à séparer la colonie brésilienne du Portugal ; il s'était décerné la couronne. L'immensité de l'Empire peuplé de sept à huit millions d'habitants, la diversité des races, la scission d'avec la mère patrie amenèrent aussi des déchirements et des troubles : on pouvait craindre que le brillant héritage de la maison de Bragance, la couronne du Brésil laissée en 1840 par Don Pedro sur la tête de son fils, ne se brisât aussi et que l'empire ne se morcelât en républiques. Le jeune Don Pedro II, par sa sagesse, son laisser-faire, a conjuré ce péril ; il a su maintenir, sous les formes monarchiques, une telle somme de libertés générales et particulières, qu'on peut dire que le Brésil est, plutôt qu'un empire véritable, une république fédérative dont les provinces sont retenues par un lien de couleur monarchique.

Lorsque Don Pedro II prit les rênes de l'État, il était âgé de quinze ans. Des insurrections agitèrent les premiers jours de son règne ; le parti des *Farrapos*, c'est-à-dire des gueux, en relation intime avec les *Fazendeiros*, aspirait à fonder une république indépendante dans la partie nord de l'Uruguay, et naturellement il eût vu avec plaisir les autres provinces brési-liennes faire les premiers pas dans cette voie. Quand l'agitation qui en résulta fut calmée, il n'y eut plus,

dans la suite, aucune levée de boucliers contre la centralisation du gouvernement des anciennes colonies portugaises. En dépit de la crise laborieuse que la guerre du Paraguay fait traverser au pays, en dépit de la liberté illimitée de la presse et de la tribune et des provocations continuelles de tous les journaux des républiques voisines, on ne pourrait découvrir le moindre symptôme qui fît croire le peuple brésilien fatigué de la monarchie. Si l'on doit rapporter à Don Pedro le mérite de ce phénomène extraordinaire et surtout de sa durée, il faut bien avouer aussi qu'à la chambre des députés, l'opposition extrême garde beaucoup de mesure ; elle rend justice au prince qui s'est fait une loi de gouverner selon le sens et la lettre de la constitution, au prince qui prend le vote des corps politiques pour règle invariable de son gouvernement et qui sait abandonner un ministère conservateur pour en choisir un autre qui lui soit peu sympathique, radical au besoin, mais que l'opinion de la majorité de la chambre l'invite à former. De là, ces revirements ministériels, si fréquents, si subits, si inattendus, qui, loin d'être comme dans d'autres pays constitutionnels l'indice d'une situation anormale, révèlent le tempérament politique le plus sain. La prospérité croissante du Brésil, ses garanties d'avenir ont autant servi à lui gagner la confiance des hommes d'État européens qu'à lui attirer la haine et l'envie des républiques que déchirent les combats, les révoltes et les dictatures. Vainqueur du Paraguay, il aura encore à subir une épreuve, la plus laborieuse de toutes, l'abolition de l'esclavage ; le pays

entier la souhaite ardemment, mais comme il ne la craint pas moins d'instinct, il s'efforce de la retarder.

Avant la guerre contre Lopez, la paix et le repos intérieur avaient endormi le pays dans un bien-être matériel qui devenait un obstacle à toute innovation et à tout effort. L'armée était le dada favori pour lequel l'opposition chaussait le plus volontiers ses éperons, et elle avait été successivement réduite de 21 à 14 000 hommes disséminés sur un vaste territoire ; il n'y avait donc en réalité aucune organisation régulière et uniforme de la force publique. Dans les *Relatorios* ou comptes rendus annuels des ministères, figurait bien une garde nationale de 200 000 hommes, mais quand le faix d'une guerre sérieuse et lointaine vint s'abattre sur le Brésil, on vit ce que valait cette fille favorite de tous les gouvernements qui se nomment libres. Le système des gardes nationales est impuissant et cette impuissance même devait rendre la guerre très-impopulaire à l'origine. La marine, au développement de laquelle concourt l'immense étendue des côtes, était mieux préparée à jouer un rôle ; pourtant, ni par le chiffre de ses vaisseaux, ni par leur armement peu en rapport avec les inventions modernes, elle n'avait l'importance à laquelle elle peut prétendre aujourd'hui. Ce qui manquait surtout au Brésil, c'était l'esprit militaire. Il y avait assez et même trop de règlements calqués sur le modèle des meilleurs de l'Europe, seulement, ils n'avaient pénétré ni dans les habitudes ni dans la vie de la nation ; il avait surtout manqué jusqu'alors à la petite armée une occasion de prouver au

pays l'importance de son existence et la valeur de ses services. Les combats livrés pendant les derniers troubles intérieurs, la guerre contre la Bande Orientale et Buenos-Ayres, si toutefois on peut donner le nom de guerre à des expéditions de ce genre, n'avaient pas suffi à marquer la véritable place de l'armée dans l'organisation politique et elle participait à l'insouciance générale.

Certes, ce n'était ni la volonté ni le vœu du Brésil, comme on va le voir, que la guerre actuelle s'allumât ni surtout qu'elle prît les proportions insolites qu'on a blâmées ; mais cette guerre a réveillé le sentiment national dans toute sa force. Au commencement, le Brésil était presque sans défense ; il lui fallut des efforts gigantesques pour entrer suffisamment armé dans la lice ; il dut créer en hâte et de toutes pièces ce qui avait été négligé pendant trente ans. Ce qui est incompréhensible en Europe, la longue durée de la guerre s'explique très-bien par l'indifférence et l'abandon dans lequel on avait laissé les forces militaires partout ailleurs qu'au Paraguay. La guerre fut commencée avec une armée d'à peine 9000 hommes et se termine avec une armée plus que quadruple ; si l'on tient compte des pertes très-considérables éprouvées pendant quatre ans de combats, le Brésil a dû mettre sur pied au moins 150 000 hommes, ce dont il y a peu d'années on ne l'aurait jamais cru capable.

CHAPITRE SECOND.

LA TRIPLE ALLIANCE.

I. — LES ORIGINES DE LA GUERRE.

Des troubles de Montevideo était enfin sorti un président, Prudentio Berro, blanco très-accentué mais d'un caractère modéré, qui faisait de son mieux, dans la situation épineuse que lui avait créée le renversement de Florès. Celui-ci, réfugié à Buenos-Ayres, s'y était lié d'une amitié personnelle avec le président de la Confédération Argentine, Bartolomeo Mitré, qui l'employait au commandement d'expéditions contre les Indiens du Sud. Pendant ce temps, la lutte entre les Blancos et les Colorados continuait dans l'Uruguay et amenait la journée néfaste de Quinteros. Un grand nombre de Colorados qui s'étaient rendus à la condition d'être amnistiés et sous la garantie solennelle des agents diplomatiques résidant à Montevideo, furent fusillés par ordre du ministre Carreras; maintenant encore, on prononce le mot de Quinteros, on le jette comme le cri sinistre d'une implacable vendetta. L'impression que ce massacre produisit sur les Orientaux vivant à l'étranger, fut tellement profonde qu'ils ne méditèrent plus que des plans d'invasion et de révolte. Le général Florès s'embarqua sur un petit brick, à

Buenos-Ayres, le 16 avril 1863, pour aller renverser le gouvernement blanco. On ne sait trop ce que le président Mitré pensait de l'audacieuse entreprise de son ami, s'il la soutenait en secret et s'il ne dissimulait sa connivence que par raison d'État. Quoi qu'il en soit, les ressources de Florès étaient singulièrement mesquines. Accompagné seulement du colonel Caravallo et de deux autres patriotes, il remonta l'Uruguay et débarqua sur la rive gauche, au petit village de Caracolos. Là, il trouva des chevaux préparés par ses partisans, courut jusqu'au fleuve Arapey et, le 2 juin, avait réuni 500 hommes à Mercedes. Son débarquement dans la province de Salto, au nord du Rio Negro, prouve qu'il comptait sur les Fazendeiros du Nord avec lesquels il avait noué des relations. Il ne s'était pas trompé ; grâce à leur appui, il put échapper pendant deux mois aux troupes que le gouvernement dirigea contre lui et, au mois de juin, il battit complètement le colonel Olid qui l'attaqua avec 900 cavaliers. Encouragé par ce succès, renforcé par 800 hommes, il se rapprocha du Rio Negro et défit, à Las Canas, 1600 hommes commandés par le général Diego Lamas. Dès lors, il ne fut plus un aventurier sans consistance, il fut le chef d'une insurrection qui s'appuyait sur une partie du pays et sur les riches propriétaires brésiliens ; son armée fut rapidement portée à 5000 combattants.

Nous avons dit que le président de l'Uruguay, Berro, était un homme capable et modéré, mais il avait à répondre des fautes et des crimes du parti blanco qui

l'avait porté au pouvoir. Jouet de la majorité du moment, il n'était pas libre d'adopter une politique de conciliation ni d'accepter les ouvertures plus ou moins sincères que lui fit Florès. Cependant, il l'eût peut-être risqué, si, élu pour quatre ans, il n'eût dû quitter son mandat le 1^{er} mars 1864. Le parti blanco le remplaça par un chef déterminé. Aguirre ne voulait ni transactions ni accommodements, ne parlait que de violences et devait être chaudement secondé par le sanguinaire Carréras. Aussitôt Florès s'intitula *Libertador*, le libérateur, courut le pays, fit des coups de main, battit de petits détachements, vit diminuer ses partisans quand les vivres manquaient, les vit s'augmenter au moindre espoir de butin, parut tantôt ici, tantôt là, se rapprocha de Montevideo et remonta ensuite vers le Nord. Ces agitations sans but n'étaient au fond que la plus désolante chasse au pillage qu'on eût jamais vue dans les guerres civiles de l'Amérique du Sud.

Le président Aguirre accusait Buenos-Ayres de soutenir Florès; il est vrai que l'heureuse issue des premiers combats avait attiré au *Libertador* toutes sortes d'encouragements et de secours venus de l'autre côté du fleuve. Mais ce n'était pas le président Mitré qui les fournissait, ostensiblement du moins, c'était l'esprit d'aventure des Portésiens, leur jalousie fomentant toutes les agitations qui pouvaient nuire à la prospérité de l'Uruguay. Si Aguirre eût possédé une flotte, ou s'il eût osé partager ses troupes, nul doute qu'il n'eût attaqué la Confédération.

Avec le Brésil, la situation était encore plus tendue.

Les Fazendeiros brésiliens constituaient bien un tiers du parti des Colorados orientaux ; Berro les avait encore un peu épargnés, mais Aguirre les traitait de la façon la plus haineuse, leur imposait la charge de l'entretien de toutes les troupes du gouvernement et faisait impitoyablement massacrer leurs cavaliers gauchos partout où il y avait un combat. Déjà en mars 1864, le député Pimento Bueno avait demandé aux chambres de Rio de Janeiro que le gouvernement impérial « fît quelque chose pour empêcher les vexations des citoyens brésiliens dans l'Uruguay ». Le gouvernement avait repoussé cette motion, ne se considérant pas le droit d'intervenir dans les affaires intérieures d'un État voisin et indépendant ; il promit cependant d'essayer d'agir par l'intermédiaire de ses envoyés à Montevideo. Sa démarche, tentée avec une extrême circonspection, suffit à soulever les clameurs de la presse orientale qui accusa le Brésil d'avoir bonne envie de récupérer son ancienne province cisplatine. A Rio, on eut beau donner les assurances contraires les plus formelles, les choses suivaient une pente sur laquelle le Brésil allait glisser malgré lui.

Les Fazendeiros, dans l'Uruguay les grands propriétaires terriens dans le Rio Grande, sont, par leur origine et leurs intérêts communs, par leur voisinage, sympathiques les uns aux autres et constituent une masse homogène. Lorsque dans le Rio Grande on entendit les hauts cris jetés par les Fazendeiros de l'Uruguay, que maltraitait Aguirre, les chefs de l'ancien parti des Farrapos crurent les circonstances favorables

pour se relever de l'abaissement dans lequel ils étaient tombés et agitèrent toute la province en faveur de leurs compatriotes de l'Uruguay. Un ancien général brésilien, Netto, arriva à Rio comme l'homme de confiance du Rio Grande; il déclara, sans ambages, que la province interviendrait militairement et de son autorité privée dans les affaires de l'Uruguay, si le gouvernement impérial ne pouvait ou ne voulait pas prendre en considération les sympathies des habitants du Rio Grande; on savait d'ailleurs que Cannavaro, homme puissamment riche, préparait le mouvement. Les suites d'une initiative indépendante osée par une province étaient incalculables; le gouvernement impérial prit les devants. Le ministre des affaires étrangères, Petro Diaz Vieira fit partir pour Montevideo le conseiller d'État Saraïva et le chargea de représenter au président Aguirre qu'il jouait gros jeu. En même temps, on concentra dans le Rio Grande un corps d'observation d'environ 4000 hommes sous le commandement du général de brigade Menna Barreto, aussi bien pour observer les Farrapos que l'Uruguay. D'autre part, le vice-amiral Tamandaré reçut l'ordre d'appuyer la mission du conseiller Saraïva par la présence de quelques navires de guerre dans la rade de Montevideo. Par prudence, on prescrivit aux généraux et aux agents diplomatiques de s'abstenir de tous rapports avec Florès, afin de ne donner à la République Orientale le prétexte d'aucun grief.

Ces mesures, l'adhésion du président Mitré à l'intervention brésilienne, les instances de tous les résidents

étrangers démontrèrent à Aguirre qu'il était temps de céder, et la mission du conseiller Saraïva parut devoir réussir. Un projet de convention entre le président au pouvoir et le Libertador fut dressé, porté par le général Lamas et Lenor Castellanos à Florès qui le signa ; les deux messagers revinrent à Montevideo, convaincus que la paix allait être rétablie et se doutant peu que la sourde irritation qui couvait en leur absence se manifesterait à leur retour par une immense agitation. Le parti blanco, sentant que la convention était une victoire du parti colorado, tentait l'impossible pour détourner le président et les ministres de l'exécution du traité. Les diplomates, au contraire, certains d'avance du consentement de Florès à déposer les armes aux conditions avantageuses qui étaient faites à lui et à ses officiers et n'entendant pas laisser échapper le succès auquel ils touchaient, pressaient Aguirre de donner une preuve de la sincérité de ses intentions personnelles, en congédiant ceux de ses ministres qui s'étaient jusqu'alors déclarés le plus violemment contre Florès et de les remplacer par des hommes modérés du parti colorado. « Ce serait, disaient-ils, la meilleure ratification du premier article de la convention : tous les citoyens orientaux jouiront des mêmes droits. » Aguirre, intimidé par les Blancos refusa ; néanmoins il consentit à écrire à Florès pour établir une entente sur ce point. Le chargé d'affaires anglais Thornton et le ministre argentin Elizalde se chargèrent de porter la lettre et de poursuivre les négociations. L'envoyé brésilien, invité à les accompagner, déclina cette offre parce que son

gouvernement lui avait interdit toute intervention directe auprès d'un chef d'insurgés. MM. Thornton et Elizalde accomplirent seuls leur mission, mais ils ne furent pas médiocrement vexés lorsque Florès leur montra la lettre d'Aguirre dont ils ignoraient le contenu et d'y lire que le dernier posait comme condition *sine qua non*, qu'avant de songer à un accommodement quelconque, les insurgés devaient poser les armes. Le massacre de Quinteros était encore trop présent à tous les esprits pour qu'une entente fût possible sur cette base. MM. Thornton et Elizalde revinrent à Montevideo pour marquer au président Aguirre toute leur indignation, après quoi ils s'embarquèrent pour Buenos-Ayres. Le conseiller Saraïva, pensant que tout espoir de conciliation n'était pas perdu, ne voulut pas se porter à la même extrémité; sa persévérance tourna l'irritation des Blancos contre lui et il fut bientôt après contraint de rejoindre ses collègues à Buenos-Ayres.

Le Brésil n'avait plus à balancer; le 4 août, il signifia son ultimatum à l'Uruguay. Il y déclarait péremptoirement qu'il fallait que les vexations dont les Fazendeiros étaient victimes eussent à cesser immédiatement; par la même occasion, il renouvelait les demandes d'indemnité présentées à différentes époques au gouvernement oriental en réparation de divers actes de violences. Le docteur Carreras, ministre d'Aguirre, renvoya cet ultimatum, le 9 août, en répondant qu'il n'était pas de la dignité de la république d'accueillir une pareille sommation. Le 10, l'envoyé

brésilien répliqua que les troupes impériales allaient entrer dans le nord de l'Uruguay et y prendre en main la protection des Fazendeiros; que l'amiral Tamandaré avait ordre d'exercer des représailles pour tout acte de violence ou d'oppression commis contre des Brésiliens.

Ces premières significations ne firent aucune mention de Florès. Celui-ci avait adressé une réponse furibonde au président Aguirre, puis, animé d'une audace nouvelle, il se jetait sur la petite ville de Florida, éloignée seulement de vingt lieues de Montevideo; la garnison avait tiré sur son fils, envoyé en parlementaire; le père au désespoir fit fusiller le commandant et sept officiers qui lui tombèrent entre les mains; la guerre civile reprenait son caractère atroce.

L'Uruguay était dans une situation singulière; il s'était attiré sur les bras trois ennemis dont aucun ne voulait se mêler des affaires des deux autres : le Brésil défendant ses nationaux, Florès qui voulait venger les Colorados, Buenos-Ayres dont la neutralité nominale cachait des sentiments hostiles encore augmentés par le récent affront fait à son envoyé.

Aguirre, songeant aux moyens de conjurer l'orage qui s'amoncelait sur sa tête, se tourna vers le Paraguay qui possédait d'immenses ressources militaires et un trésor bien fourni. On ignore le secret des négociations qui eurent lieu entre le président blanco et Solano Lopez; toujours est-il que ce dernier lança tout à coup un manifeste déclarant qu'il ne resterait pas spectateur inactif de l'entrée des troupes brési-

liennes dans l'Uruguay : déjà il avait fait une déclaration de ce genre lorsque Florès, annonçant qu'il serait soutenu par Mitré, avait débarqué dans la Bande Orientale. Le chevalier Viana de Lima venait d'arriver au mois d'août à l'Assomption pour y traiter la difficile question des limites. Il référa de cet incident inattendu à son gouvernement qui, malgré une vive surprise, n'y attacha pas une importance capitale. Depuis cinquante ans, le Paraguay était resté fidèle à une politique d'abstention et n'eût trouvé aucun avantage à une alliance avec l'Uruguay dont il n'était pas limitrophe. Ce brusque réveil, cette menace d'intervention dans les complications actuelles furent considérés comme des actes de forfanterie et l'on passa outre. Si l'on eût prévu que Lopez invoquerait plus tard ces précédents pour justifier la légitimité de ses entreprises, si l'on eût soupçonné à l'exécution de quels vastes desseins le dictateur allait appliquer son intelligence et son énergie, certes on n'eût pas méprisé ses menaces et l'on eût pris, vis-à-vis de lui, une autre attitude.

Les troupes impériales, réunies dans le Rio Grande do Sul, passèrent la frontière, mais elles calculèrent leur marche de manière à éviter toute jonction avec les insurgés de Florès. Des renforts venus, non-seulement des provinces contiguës au Rio Grande San Paulo, Sainte-Catherine, mais aussi de Rio de Janeiro, rejoignirent l'armée qui s'étendait dans le nord-est de l'Uruguay, jusqu'aux montagnes de Cerro Largo, limite des établissements des Fazendeiros brésiliens. En même temps, le corps de volontaires formé sous le

général Netto dans le Rio Grande do Sul se dirigeait à l'Ouest, également avec la recommandation expresse du gouvernement impérial d'éviter de se rapprocher des bandes de Florès, répandues au nord de Paysandu. Les troupes orientales, numériquement très-faibles, se retirèrent en toute hâte et, au bout de peu de semaines, les Fazendeiros n'eurent plus aucun motif de plaintes. Ce point acquis, les Brésiliens gardèrent une attitude expectante, pensant que le gouvernement de Montevideo, voyant les choses tourner au sérieux, se déciderait à céder et à donner des garanties. Mais de nouvelles complications survinrent qui devaient renverser les espérances de paix.

L'amiral Tamandaré avait fait remonter le fleuve Uruguay à trois bâtiments de guerre afin d'appuyer les Fazendeiros du Nord. Chemin faisant, la corvette *Jequintehonha* rencontra le vapeur oriental *Villa del Salto* qui fit mine de lui barrer le passage. Après qu'on se fut observé un moment de part et d'autre, le *Jequintehonha* envoya quelques boulets à la *Villa del Salto* qui hissa aussitôt pavillon italien et se sauva dans une baie près de Concordia sur la rive argentine du fleuve; le brésilien ne voulut pas l'y suivre, à cause de la neutralité de la Confédération. Peu après, le commandant du vapeur oriental crut trouver un moment favorable pour fuir et sortit. Poursuivi par la corvette, il descendit le fleuve jusque dans le voisinage de Paysandu; là, craignant d'être atteint, il mit le feu à son bâtiment après avoir sauvé ses canons. La *Villa del Salto* était le seul navire de la République armé en

guerre; son désastre; bien qu'on ne pût l'attribuer qu'indirectement à la corvette impériale, souleva une grande colère à Montevideo. Aguirre retira l'*exsequatur* aux différents consuls brésiliens, lança un manifeste des plus violents contre l'Empire et se prépara à une lutte à outrance.

Le Brésil voulut faire encore une dernière et suprême tentative; il envoya à Buenos-Ayres le conseiller d'État Paranhos, pour essayer de retouer des relations avec Aguirre. Mais déjà, dans toute la Plata, les haines nationales étaient surexcitées, les passions populaires s'épandaient en flammes ardentes et il ne pouvait plus être question d'accord: Aguirre espérait, avec le temps, mettre de son côté la Confédération Argentine aussi bien que le Paraguay et être, en attendant, assez fort pour résister seul au Brésil et à l'insurrection. Il fit un nouvel éclat, il ordonna un auto-da-fé, dans lequel les textes des conventions avec le Brésil furent solennellement brûlés; des drapeaux brésiliens furent foulés aux pieds et souillés de boue au milieu des huées et des injures.

Le Brésil entier, blessé dans son honneur, jeta un long cri d'indignation; à la tribune, dans la presse, on réclama le châtement que méritaient les outrages des Blancos. Le général Menna Barreto reçut l'ordre de se lier au général Florès, d'opérer de concert avec lui et de marcher sur Montevideo. L'exécution de cet ordre avait été préparée par un mouvement spontané du général Netto qui, avec ses volontaires et ses corps de partisans, se tenait prêt à donner la main

à Florès aux environs de Paysandu. L'amiral Tamandaré avait pris position en face de cette ville, avec le vapeur *Récif* et les quatre canonnières *Araguay*, *Belmonte*, *Paranahiba* et *Ipahy*. Là devait se tirer le premier coup de canon.

II. — LE SIÈGE DE PAYSANDU.

Paysandu, bâtie sur les bords de l'Uruguay, était une ville de 8000 âmes, jouissant d'un commerce florissant et d'une industrie active. Le colonel Leandro Gomez, qui l'occupait avec 2000 hommes, l'avait mise en bon état de défense et préparée à une résistance vigoureuse. Florès, renforcé d'une partie des volontaires du général Netto, se concerta avec l'amiral Tamandaré et se crût assez fort pour entreprendre le siège. L'escadre débarqua une centaine de soldats de marine et, le 6 décembre 1864, l'attaque commença à la fois par terre et par mer ; les Orientaux se défendirent avec une grande énergie. Dès le premier soir, les capitaines des navires français, anglais et espagnols qui se trouvaient dans l'Uruguay, demandèrent que le bombardement fût suspendu jusqu'à ce que les femmes, les enfants et les habitants qui ne voulaient pas prendre part au combat, eussent eu le temps de s'éloigner ; cela fut accordé ; environ 2000 personnes sortirent pendant la nuit et cherchèrent un asile dans les fles du fleuve. Le 7 au matin, avant la reprise de la canonnade, le capitaine du navire anglais *Dotorel* engagea le colonel Gomez à rendre la ville pour épargner un assaut et s'enga-

gea à lui faire obtenir tous les honneurs de la guerre ; il ne réussit qu'à provoquer un refus ; un parlementaire de Florès avait déjà été reçu à coups de fusil. Le combat recommença et se prolongea jusqu'au 8 décembre sans que les assaillants obtinssent d'autre avantage que de se loger dans les faubourgs. Le 9, les capitaines des navires étrangers eurent une seconde conférence avec l'amiral Tamandaré pour en obtenir une nouvelle suspension d'armes jusqu'au 10 à midi ; le nombre des habitants terrifiés par la pluie de bombes augmentait continuellement, et Gomez s'opposait à leur départ tant que le feu durerait. L'amiral Tamandaré consentit encore à suspendre les hostilités et même, d'accord avec Florès, à ne les reprendre que beaucoup plus tard ; en voici la raison :

Le général Saa était venu s'établir sur le Rio Negro avec le gros des forces des Blancos afin de couvrir Montevideo contre l'armée de Menna Barreto ; dès qu'il apprit que Florès, Netto et Tamandaré menaçaient Paysandu, il en conclut que Menna Barreto retarderait son mouvement sur Montevideo pour aller appuyer le siège et il se décida à porter du secours à Gomez ; il espérait, en marchant à l'Ouest, le long du Rio Negro, être devant la place avant les corps réguliers brésiliens. Florès fut informé par ses partisans de la détermination de Saa. A la suite des événements des 8 et 9 décembre, il n'avait plus guère que de la cavalerie à sa disposition et se trouvait trop faible pour assiéger à la fois Paysandu et tenir tête à des troupes régulières menaçant ses derrières. Il convint avec l'amiral

Tamandaré de ne tenter un nouvel assaut qu'après avoir marché au-devant du général Saa et lui avoir livré bataille en rase campagne ; il partit donc de Paysandu, renforcé de quelques troupes de débarquement que lui avait données l'amiral. Il n'y eut pas de rencontre ; le général Saa, au milieu de sa marche, avait reçu du président Aguirre l'ordre de rebrousser immédiatement chemin sur Montevideo : il devait avant tout couvrir la capitale contre les Brésiliens qui pouvaient profiter de son mouvement excentrique pour tenter une attaque directe. Florès, ayant acquis la certitude que Saa avait obéi, se retourna, opéra sa jonction avec le reste des corps francs du général Netto et reparut devant Paysandu à la fin de décembre. Le colonel Gomez avait utilisé les trois semaines de repos qui lui avaient été laissées ; chaque maison, chaque rue de la ville avait été mise en état de défense et barricadée ; des munitions avaient été envoyées de Montevideo, surtout de la poudre. Cette poudre avait été apportée par un navire sous pavillon italien qui, en apparence, n'avait à son bord que des médicaments, du linge et de pieuses sœurs de charité pour soigner les blessés. Les habitants, de leur côté, s'étaient aussi approvisionnés de vivres, et Gomez s'estimait si fort qu'il ne laissa pas à Florès de retour, le loisir de s'établir devant la place. Le 31 décembre au matin, il entama les hostilités par une sortie qui lui apprit la valeur des troupes qu'il avait devant lui. La veille ou l'avant-veille, quelques bataillons réguliers de la division du général Menna Barreto étaient arrivés : ce furent eux qui décidèrent l'affaire

après un combat ininterrompu de cinquante-deux heures. Par une lutte acharnée, les assiégeants parvinrent à gagner les places de Paysandu; chaque *azotea* (la terrasse qui recouvre chaque maison) était transformée en forteresse et les Orientaux déployaient à leur défense, aussi bien que les habitants du parti blanco, le courage le plus tenace. Pendant la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1865, Gomez demanda une suspension d'armes de huit heures pour enterrer ses morts et relever ses blessés; il lui fut répondu qu'avant ce temps la ville serait au pouvoir des assiégeants qui se chargeraient de ce soin. Le 2 janvier, à neuf heures du matin, les Brésiliens entrèrent dans la ville où ils trouvèrent un effroyable lac de sang. Malheureusement cette victoire fut souillée par le meurtre du brave Gomez. Lorsqu'il avait vu que la place ne pouvait plus tenir, il s'était rasé la barbe et avait revêtu l'uniforme d'un officier de Florès; c'est dans cet état qu'il fut pris dans une maison par des soldats brésiliens. Craignant d'être envoyé comme prisonnier de guerre au Brésil, sachant d'ailleurs avec quelle promptitude on oubliait dans son propre pays les rivalités de parti, il demanda à être remis à ses compatriotes les Colorados; on le confia à une troupe d'insurgés qui jurèrent de respecter sa vie. Cette promesse fut tenue le temps que les Brésiliens mirent à s'éloigner; d'autres Colorados étant survenus, ils s'écrièrent que Gomez aussi était coupable du massacre de Quinteros et il fut passé par les armes. Cet assassinat irrita beaucoup les généraux brésiliens; l'amiral Tamaudaré y répondit

en mettant immédiatement en liberté 93 officiers blancs prisonniers et en n'exigeant d'eux autre chose que leur parole d'honneur de ne plus porter les armes pendant la guerre. Les paroles furent données, les officiers partirent pour Montevideo et, à peine arrivés, ils encourageaient la populace à traîner le drapeau brésilien dans la boue à travers les rues de la ville,

Florès partit de Paysandu pour se diriger contre la capitale; en route, il opéra sa jonction avec le reste de la division de Menna Barreto et avec celle du général Osorio venant du Nord; ces forces combinées pouvaient monter à 9000 hommes. Quand il s'agit d'armées sud-américaines, il ne faut pas donner au mot division le sens qu'il a en Europe. Là-bas, l'amour des mots sonores exagère tout, un bataillon est rarement plus fort qu'une compagnie, et, une division égale à peine une de nos brigades. Quant à l'amiral Tamandaré, ayant transporté les blessés à Buenos-Ayres, il parut bientôt avec toute son escadre devant Montevideo.

III. — LA CHUTE DE MONTEVIDEO.

L'entrée des Brésiliens dans l'Uruguay, puis le siège de Paysandu, étaient les prétextes qu'attendait Lopez pour commencer les hostilités. Toutefois ses menaces du mois d'août n'avaient pu être connues à Rio de Janeiro, par l'intermédiaire du ministre résidant à l'Assomption, que vers le mois d'octobre, à cause des

énormes distances et de la lenteur des courriers dont il faut toujours tenir compte dans l'intérieur de l'Amérique du Sud. Il rassemblait des troupes sur le Parana et dans le Nord et, à la fin de décembre 1864, il envahit la province brésilienne de Matto-Grosso, certain de n'y rencontrer qu'une faible résistance. Avant de raconter cette invasion et d'essayer de jeter quelque lumière sur les motifs qui déterminèrent Lopez dans sa manière de procéder, il est indispensable de terminer le récit des affaires de l'Uruguay. Leur issue fut le signal d'une complète modification dans l'équilibre des États de la Plata et contribua puissamment à la conclusion de la triple alliance.

Aguirre était menacé par terre et par mer ; dans sa capitale même le parti colorado relevait la tête ; la population ne se souciait pas de prendre une part active à la lutte contre Florès ; les consuls et les agents européens refusaient leur appui au président blanco ; Lopez, dont il invoquait les promesses (1), répondait que l'invasion du Matto-Grosso était une diversion heureuse et que, pour le moment, il ne pouvait rien de plus. Aguirre crut alors relever ses affaires en essayant de transporter la guerre au Brésil et détourner ainsi le danger que courait Montevideo.

(1) « ... La Commission considère l'occupation du territoire Oriental comme un attentat contre l'équilibre de la Plata..., ce qui justifie la prudente mesure adoptée par le gouvernement de la République, en occupant la partie du territoire du Matto-Grosso que nous a *usurpée* le Brésil. » (Réponse du Congrès du Paraguay au message du Président.)

Les colonels Basilio Munoz et Timotheo Apparicio, renommés par leur haine et leur cruauté envers les Colorados, partirent pour le Rio Grande et leur expédition fut un terrible fléau pour les propriétaires brésiliens. Tout ce que la haine nationale, tout ce que la soif de la vengeance et du pillage pouvaient inspirer, fut appliqué sans miséricorde ; Apparicio surtout, en sa qualité d'ancien officier brésilien renvoyé pour des actes déshonorants, éprouvait une satisfaction cruelle à se montrer d'une incroyable férocité. Munoz se jeta avec le gros de ses forces sur la petite ville de Jaguarao et s'y livra aux plus abominables excès. Enfin, le colonel brésilien Fidelis, étant parvenu à rassembler assez de gauchos, attaqua Munoz dans Jaguarao, le battit le 28 janvier et chassa les Blancos de la province. Néanmoins, l'apparition de ces bandes avait répandu la terreur dans le Rio Grande do Sul qui s'était attendu bien plutôt à une attaque de la part du Paraguay que des Orientaux ; on fortifia en toute hâte la capitale Rio Grande, on appela les gardes nationales, on en mobilisa 29 bataillons et l'on se tint prêt à voir l'ennemi assaillir les villes riveraines. Ces gardes nationales fournirent plus tard au gouvernement les premiers moyens de soutenir la lutte qui s'engageait contre le Paraguay et pendant toute la durée de la guerre, c'est le Rio Grande qui a donné le plus de troupes et les meilleures.

Que faisait pendant ce temps l'armée des alliés portée successivement à 14 000 hommes par les Colorados venus se ranger sous les drapeaux de Florès ?

Elle s'avancait avec une lenteur telle qu'elle mit un mois pour arriver à Montevideo. Les généraux paraissaient craindre que Lopez, qui avait rassemblé une armée sur le Parana, n'entrât dans le Corrientes et ne se réunît aux contingents de l'Entre-Rios, dont l'attitude demeurerait suspecte. Les Brésiliens savaient aussi par expérience que ce n'était pas une tâche facile que de s'emparer de Montevideo par la force ; cette ville, bâtie à l'extrémité d'un long promontoire, est entourée de trois côtés par la mer, et du temps d'Oribe, le siège avait duré neuf ans. Leur lenteur calculée avait pour but de laisser aux Colorados le temps d'agir politiquement ; ils voyaient juste. Aguirre sentit bientôt que le sol s'effondrait sous lui, et les mesures de terreur adoptées par son ministre Carreras ne devaient pas retarder sa chute. Lorsqu'au commencement de février 1865, l'ennemi parut devant les remparts et investit la ville de manière à la priver de toute communication avec l'extérieur ; lorsque l'amiral Tamandaré resserra rigoureusement le blocus du port, il y eut, comme dernier spasme du gouvernement croulant, un déluge de proclamations, avec des : Vaincre ou mourir, des : Donner son or et son sang, des : Patrie et liberté, et finalement un manifeste incendiaire contre le Paraguay et son président Lopez qui refusait l'appui qu'il avait promis à l'Uruguay menacé. Quand Aguirre vit que son éloquence n'émouvait pas beaucoup les Montevidéens, il s'enfuit avec Carreras et les 93 officiers qui avaient violé leur parole. Les uns se réfugièrent à Buenos-Ayres, les autres dans l'Entre-

Rios ou au Paraguay. Carreras se rendit auprès de Lopez auquel il pouvait être très-utile contre le Brésil par ses intelligences avec les Blancos : Lopez, probablement en souvenir du dernier manifeste, le fit plus tard misérablement périr.

Après le départ d'Aguirre, le président du sénat de Montevideo, Villalba, ouvrit des négociations pour la reddition de la ville et la remise du pouvoir à Florès. Sous l'influence du plénipotentiaire impérial, Paranhos, la capitulation fut signée et, le 22 février, les troupes colorados du général Florès, avec un seul bataillon brésilien, firent leur entrée dans la capitale. Paranhos avait reçu de l'empereur Don Pedro II l'ordre exprès de ménager tout ce qui aurait pu troubler la bonne entente entre le Brésil et l'Uruguay ; il ne demanda ni indemnité pour les frais de la guerre et les dommages causés aux propriétés brésiliennes, ni cession de territoire, ce qui eût été fort naturel, au moins pour les frontières en litige dans le Nord, afin de supprimer cet éternel sujet de conflit. Au contraire, il reconnut formellement et de nouveau, au nom de son souverain, la complète indépendance de l'Uruguay ; la forme républicaine du gouvernement et la constitution actuelle furent garanties et le général Florès, qui prit la régence provisoire, fut invité à légitimer cette prise de possession du pouvoir en provoquant un vote dans toutes les formes légales. Cette conduite démentit de la façon la plus éclatante les projets ambitieux et les velléités d'agrandissement que l'on prêtait au Brésil. Les troupes impériales se retirèrent au bout

de peu de jours, pour se diriger vers le Nord, où la guerre contre le Paraguay réclamait impérieusement leur action.

IV. — L'INVASION DU MATTO-GROSSO

Le Brésil avait, dans le principe, attaché si peu de valeur au manifeste de Lopez et il croyait si peu à un danger sérieux du côté du Paraguay, que le chevalier Viana de Lima était resté à l'Assomption, tandis que les troupes impériales opéraient dans l'Uruguay de concert avec le général Florès; le paquebot *Marquez-d'Olinda*, chargé de conduire un nouveau gouverneur, M. de Castro, et des fonds d'État dans la province de Matto-Grosso, relâchait à l'Assomption et repartait tranquillement pour le Nord. Le 11 novembre, Lopez faisait saisir le paquebot, ordonnait de jeter M. de Castro en prison, de confisquer toutes les propriétés brésiliennes à bord du *d'Olinda* et d'incorporer le navire à la flotte paraguayenne. M. Viana de Lima protesta en vain contre cet acte de violence; le 13 décembre 1864, le Paraguay signifia sa déclaration de guerre au Brésil; l'envoyé impérial reçut ses passe-ports et fut soumis à de telles vexations qu'il ne put qu'à grand'peine, et même au péril de sa vie, gagner Buenos-Ayres. L'invasion du Matto-Grosso allait suivre.

La province de Matto-Grosso (la grande forêt) est la plus vaste des vingt provinces du Brésil; elle a plus de 650 000 kilomètres carrés et environ 90 000 habi-

tants, dont les cinq sixièmes consistent en Indiens sauvages ; parmi ceux-ci, les Cayapos sont redoutés comme les plus turbulents et les plus sanguinaires. La population sédentaire est clair-semée et répandue dans un petit nombre de bourgs, sur le bord des rivières dont la plus considérable est le San Lorenzo, affluent du Paraguay ; Cuyaba, la capitale, a 7000 habitants. Il n'y avait dans le Matto-Grosso sauf la petite garnison du fort de Nova Coïmbra, que quelques soldats de police et des gardes nationales.

Lopez avait concentré environ 12 000 hommes dans le nord de son État, au camp de Cerro-Léon. Il en tira 6000 hommes, dont il donna le commandement au général Barrios ayant sous lui les colonels Resquin et Urvieta, et les embarqua le jour même de la déclaration de guerre sur les meilleurs vaisseaux de la République auxquels des vapeurs firent remonter la rivière du Paraguay.

Au confluent du Rio Apa (la rivière sinueuse) avec le Paraguay, Barrios rencontra et chassa le capitaine de la marine impériale, Laverger, qui venait d'entreprendre la reconnaissance du fleuve pour faciliter la solution des difficultés de frontières pendantes entre le Brésil et le Paraguay. Le 27 décembre, l'expédition arriva devant le fort de Nova Coïmbra, à l'extrémité sud de la province. Nova Coïmbra, construit par les Portugais au commencement du xvii^e siècle, est établi sur une hauteur qui domine la rive du fleuve et empêche de s'y établir. Le commandant du fort, le capitaine Porto-Carrero, n'avait pour se défendre que 155 sol-

46
LA GUERRE DU PARAGUAY.
dats, 17 condamnés et quelques Indiens. Surpris par la soudaine apparition d'un ennemi nombreux et bien armé, il fit pourtant bonne contenance; le général Barrios avait débarqué des canons, dressé une batterie qui tira sur le fort pendant quarante-huit heures, mais sans grand effet, car l'assaut qui suivit ne réussit pas. Porto-Carrero cependant ne voulut pas s'exposer à en subir un second; il n'avait plus de cartouches et avait même été obligé d'en faire confectionner par 70 femmes de soldats. Dans la nuit du 30 décembre, la garnison se retira sans bruit et s'embarqua sur le navire brésilien l'*Anambahy* qui se trouvait dans ces parages et chercha, en remontant le fleuve, à se sauver dans l'intérieur de la province; elle n'avait eu ni morts ni blessés. Les Paraguayens qui, au contraire; d'après le rapport même de Barrios, comptaient 42 morts et 164 blessés, entrèrent dans le fort où ils trouvèrent 27 canons et s'y établirent; ce fut la base de leur longue occupation de la province. La facilité avec laquelle s'était fait l'embarquement des Brésiliens est au moins singulière, car elle s'effectua impunément en face de 6000 hommes qui disposaient de cinq vapeurs de rivière et d'un nombre considérable de transports et de bateaux; cependant, tous les rapports, paraguayens et brésiliens, affirment l'exactitude du fait.

Lorsque l'expédition continua à remonter le fleuve, les colonels Resquin et Urvieta ne trouvèrent pas la moindre difficulté à occuper Albuquerque, Tagé, Miranda, Dourados et même Corumba dont les habitants

étaient en fuite. L'*Anambahy*, sur lequel s'était embarquée la garnison, avait rallié en route deux brigantins, *Jauré* et *Jacobina*, mais atteint à l'entrée du San Lorenzo par des forces supérieures, il fut pris à l'abordage, et les Brésiliens qui tentèrent de se sauver à la nage périrent presque tous. Les Paraguayens auraient pénétré jusqu'à Cuyabá si les eaux du San Lorenzo eussent été moins basses. Malgré cela, toute la partie sud de la gigantesque province fut en leur pouvoir au milieu de janvier 1865 ; ils établirent une administration provisoire, changèrent la dénomination de Matto-Grosso en celle de Haut et Bas-Paraguay, proclamèrent l'émancipation des esclaves, et excitèrent les noirs contre les blancs, mais cette mesure révolutionnaire n'eut pas le résultat qu'ils en attendaient.

Pourquoi Lopez, décidé à la guerre, s'en était-il pris à la lointaine province brésilienne de Matto-Grosso ? A cet égard, bien des suppositions sont vraisemblables. La hardiesse et la réussite certaine de ce coup de main devaient donner de l'ardeur et de la confiance aux soldats ; les contestations de limites se trouvaient tranchées d'un coup ; des contestations analogues existant entre le Brésil et la Bolivie, Lopez espérait en profiter pour attirer cette république dans son parti ; le Brésil se laisserait peut-être aller à entamer une lutte désavantageuse dans ces parages éloignés où il eût épuisé ses forces. Par eau, il faut à peine dix jours de l'Assomption au Matto-Grosso ; de Rio de Jaueiro, à cheval et à marches forcées à travers un pays difficile, il faut cinquante et un jours, trois mois au moins pour des trou-

pes et du matériel. Puis Lopez, cela n'est pas douteux, méditait de s'emparer du bassin entier de la Plata dans lequel le Matto-Grosso est englobé ; par la même raison, il est probable que sa sollicitude pour l'intégrité de l'Uruguay n'était que feinte et qu'il convoitait la possession de la Bande Orientale qui lui eût donné la mer. Pour y pénétrer, il lui fallait traverser le territoire des Missions et par conséquent se concilier la Confédération Argentine en attendant qu'il pût contracter une alliance avec elle ; or, il connaissait assez les sentiments hostiles que les Hispano-républicains de Buenos-Ayres nourrissaient contre le sang portugais des Impériaux du Brésil, pour être assuré de leur complaire par un agrandissement au Nord aux dépens de l'empire.

Dès que les violences des Paraguayens furent connues à Rio de Janeiro, elles y soulevèrent une indignation universelle et profonde. Ce que l'on avait considéré jusqu'alors comme une fanfaronnade devenait une insulte et un danger sérieux auquel il n'y avait pas à se tromper. Le gouvernement impérial se hâta de prendre des mesures pour conjurer les malheurs et les perturbations qui menaçaient le Brésil ; il ordonna l'application générale du recrutement, la formation de corps nouveaux, les Volontaires de la Patrie, augmenta sa marine par des achats en Europe et par des constructions à Rio, Bahia et Pernambouc ; rassembla des gardes nationales dans les provinces de San Paulo, Goyas, Minas-Geraes pour opérer au moment opportun dans le Matto-Grosso, sans toutefois se laisser atti-

rer à la dispersion de forces que souhaitait Lopez ; il renforça, au prix de tous les sacrifices, l'armée de l'Uruguay pour la faire entrer dans le Paraguay et sollicita de la Confédération Argentine l'autorisation de traverser le territoire des Missions. Mais le président Mitré objecta sa détermination d'observer une neutralité absolue ; il dit que les voies navigables du Parana et de l'Uruguay étaient ouvertes aux deux partis, tant que les rives n'en seraient pas touchées. Le président Lopez, lui aussi, sollicitait la permission de diriger une armée sur l'Uruguay en traversant les Missions et il avait concentré à Candellaria un corps de 20 000 hommes sous le général Roblès. Bien avant le siège de Paysandu, il était entré en pourparlers avec le général Urquiza, gouverneur de l'Entre-Rios, afin de se faire concéder le passage à travers le Corrientes. Urquiza lui avait promis son concours, 10 000 cavaliers, dès que le corps campé sur le Parana entrerait dans l'Uruguay pour en chasser les Brésiliens et les Colorados, et avait rassemblé ses gauchos. Quand le vapeur *Villa del Salto* avait brûlé, les états ou provinces de Corrientes et d'Entre-Rios avaient déclaré qu'ils entendaient soutenir l'Uruguay contre le Brésil et Flores. Le président Mitré, en apprenant ces menées et cette ingérence indépendante, avait défendu, en sa qualité de chef de toute la confédération à laquelle les deux États étaient liés, de fournir un secours quelconque à l'un ou à l'autre des belligérants et avait affirmé la neutralité absolue de la Confédération. Lorsque Lopez revint à la charge directement auprès de

lui, il reçut la même réponse que le Brésil. Pour Lopez, c'était un grand désavantage, car sur les fleuves, le Brésil acquerrait une supériorité encore plus grande que celle dont le Paraguay s'était assuré, par terre, avec son armée ; cela le privait aussi de l'appui des populations d'Entre-Rios et du Corrientes, sur lesquelles il croyait pouvoir compter.

Au Nord, l'invasion de la province de Matto-Grosso n'avait pas fait de grands progrès et, déjà en mars 1865, Barrios déclarait que sans renforts, il ne pouvait aller plus loin ; les populations brésiliennes, les Indiens, se refusaient à la domination paraguayenne ; le président de la Bolivie, Margarejo, avait manifesté le désir, assurément sensé, de rester en paix avec le Brésil ; il n'y avait que le cabinet de Washington qui se montrât favorable aux desseins de Lopez, comme aussi le Pérou et le Chili, sans toutefois se départir de la neutralité dont il se fait une loi. On ne peut nier que les Américains du Nord ne voient d'un œil jaloux se constituer dans l'Amérique du Sud les éléments d'une vaste confédération rivale de la leur.

Durant le cours de toutes ces négociations, Montevideo était tombée et la situation des Brésiliens s'en était trouvée remarquablement affermie ; dans un conflit avec le Paraguay, leurs derrières étaient gardés par un allié au lieu d'être inquiétés par un ennemi. En cet état de choses, Lopez était menacé d'avoir bientôt une armée envahissante dans son propre pays. Il assembla un congrès à l'Assomption, congrès servile s'il en fut, se fit décerner le titre de maréchal de l'armée, au lieu de

celui de général de brigade que lui avait conféré son père, se fit autoriser à contracter en Europe un emprunt de 25 millions de francs, emprunt qui excita à peine un sourire sur les marchés financiers et ne produisit jamais un sou, et fit déclarer que la guerre était d'intérêt public ; le *Semanario*, l'unique journal, se chargea de le démontrer. A l'issue des délibérations, Lopez témoigna sa reconnaissance au congrès en faisant remettre à chaque membre cent piastres pour son voyage de retour.

L'armée paraguayenne consistait en 12 000 soldats ayant six ans de service, en 6000 hommes de réserve ayant déjà passé sous les drapeaux, et en 22 000 hommes de gardes nationales mobilisées, fondues avec un certain nombre de vieux soldats et confiées à d'excellents officiers, de sorte qu'elles valaient les réserves. Il y avait enfin 20 000 hommes de levées en masse, de seize jusqu'à soixante ans, qui furent placés dans des camps d'instruction et répartis dans des bataillons de dépôt en vue des besoins à venir. La répartition par arme peut se faire à peu près ainsi : 45 000 hommes d'infanterie, 10 000 de cavalerie, 5000 d'artillerie.

C'est avec de telles forces et un pouvoir dictatorial que Lopez se décida à ne plus rien ménager.

V. — L'INVASION DU CORRIENTES ET LA TRIPLE ALLIANCE.

Dans l'attente des éventualités qui se préparaient, le président Mitré avait pris deux des trois navires armés dont il disposait, le *Vingt-cinq Mai* et *el Salto*,

et les avait envoyés dans le port de Corrientes pour veiller sur les frontières et être prêts à tout événement. Le 14 avril 1865, la flottille de Lopez apparaissait devant le port, se saisissait des deux bâtiments argentins et les conduisait à Humaïta. En même temps, 2000 hommes de débarquement s'emparaient de la ville, chassaient le gouverneur Lagarrija et établissaient un gouvernement provisoire à la tête duquel Lopez plaçait le Correntin Dosquin, ex-compétiteur du président Mitré; un autre ennemi mortel de Mitré, le général Pirasoro, devait prendre le commandement de la future armée correntine. Peu de jours après, 18 000 Paraguayens traversèrent le Parana, s'étendirent dans le nord de la province de Corrientes et s'assurèrent ainsi d'une base d'opération pour une marche offensive sur l'Uruguay et le Rio Grande. Bien conçue et bien exécutée, cette action rapide parut aux Paraguayens un véritable triomphe pour leurs armes; ils avaient porté le théâtre de la guerre sur le territoire étranger, aux dépens duquel ils allaient vivre; ils avaient une excellente armée de 60 000 hommes; ils se crurent maîtres de la destinée des trois États de l'Amérique du Sud réputés jusqu'alors pour les plus puissants. Ce coup d'audace eut pourtant une autre suite que ne le pensait Lopez, car il scella la triple alliance.

Dès que la nouvelle de la perte des navires, du port, de la ville et de la province de Corrientes arriva à Buenos-Ayres, elle provoqua, après la première stupeur, une explosion de colères nationales; une foule

en fureur se porta devant l'hôtel du gouvernement et réclama à grands cris qu'une armée fût envoyée à l'instant contre les insolents envahisseurs, pour venger l'outrage fait à l'honneur de la nation argentine. Le président Mitré connaissait la complète nullité militaire de la Confédération et l'impuissance où elle était de repousser la force par la force. L'opposition avait obtenu peu à peu la réduction des troupes régulières de 14 000 à 6 000 hommes, et encore ceux-ci étaient-ils dispersés sur les frontières et occupés à l'interminable guerre contre les Indiens sauvages; il n'y avait plus qu'un navire, un débris, *el Guardia nacional*. Le président apaisa les clameurs avec ces mots devenus célèbres : « Eh bien oui ! dans trois jours au rassemblement, dans trois semaines en campagne, dans trois mois dans la capitale de l'ennemi ! » Mitré avait trop de bon sens pour croire lui-même à son emphatique prédiction.

L'impression produite par l'invasion des Paraguayens fut si profonde que non-seulement le nouveau président de l'Uruguay, Florès, mais même le gouverneur d'Entre-Rios, Urquiza, accoururent à Buenos-Ayres pour s'y concerter avec Mitré et le plénipotentiaire brésilien Octaviano de Almeida-Rosa. La présence de Florès provoqua un enthousiasme immense, celle d'Urquiza un étonnement général, car personne n'ignorait les sympathies du gouverneur d'Entre-Rios pour le maréchal Lopez. Mais le vieux chef déclara que devant une violation aussi inouïe de la neutralité, il mettait de côté tout sentiment per-

sonnel et sollicitait, comme une faveur, le commandement de l'avant-garde de l'armée qu'on allait mettre sur pied, et qu'il montrerait bientôt à ce Lopez combien lui, Urquiza, appartenait corps et âme à sa patrie. Ces sentiments étaient si conformes à la dignité et au patriotisme argentin qu'on y ajouta foi. Plus tard, on apprit ce que valaient les paroles sonores de cet idéal du gaucho que les révolutions avaient rendu riche et puissant.

Le 1^{er} mai, un traité offensif et défensif, dont les clauses devaient rester secrètes, fut signé à Buenos-Ayres, entre le Brésil, la Confédération Argentine et l'Uruguay. Plus tard, un ministre anglais, lord Russell, en a révélé le texte; le voici presque en entier :

Traité d'alliance contre le Paraguay.

(L'Uruguay, le Brésil, la Confédération Argentine, etc...., considérant que la paix, la sûreté et le bien-être de leurs peuples ne peuvent être assurés, tant que le gouvernement actuel du Paraguay sera debout; qu'en conséquence il est indispensable de le renverser, veulent à cette fin contracter, etc....)

ART. 1. La République de l'Uruguay, S. M. l'Empereur du Brésil et la République Argentine contractent une alliance offensive et défensive pour soutenir la guerre que le gouvernement du Paraguay a soulevée.

ART. 2. Les alliés consacreront à cette guerre toutes les forces dont ils pourront disposer sur terre et sur mer.

ART. 3. Comme les opérations militaires commenceront sur le territoire de la Confédération Argentine ou sur la partie du territoire paraguayen qui en est limitrophe, le commandement supérieur et la direction des armées

alliées seront confiés au président de la Confédération, le général de brigade Mitré.

Les forces de mer seront sous le commandement direct du vice-amiral vicomte de Tamandaré, chef de l'escadre de S. M. Brésilienne.

Les troupes de terre de la République Orientale, une division brésilienne et une division argentine qui seront ultérieurement désignées, formeront un corps sous le commandement immédiat du général de brigade Venancio Florès, gouverneur provisoire de la République Orientale.

Les troupes de terre de S. M. Brésilienne formeront un corps sous le commandement immédiat de leur général en chef, le brigadier Manoel Luis Osorio.

Quoique les hautes parties contractantes soient convenues de ne pas changer le théâtre de la guerre, elles s'engagent néanmoins, à partir de cet instant et pour sauvegarder les droits respectifs de leurs nations, à se céder respectivement le commandement supérieur, au cas où les opérations seraient portées sur la Bande Orientale ou au Brésil.

ART. 4. (Chaque partie discipline et entretient ses propres troupes.)

ART. 5. Les hautes parties contractantes s'engagent à se prêter réciproquement secours et à se fournir mutuellement tous les moyens dont disposeraient les unes et dont les autres auraient besoin.

ART. 6. Les alliés s'engagent à ne déposer les armes que d'un commun accord et seulement après la chute du gouvernement paraguayen; à ne négocier séparément avec l'ennemi, à ne conclure isolément, ni trêve, ni armistice, ni convention, à n'entamer aucune négociation partielle qui pût terminer la guerre ou l'interrompre, excepté de l'aveu de tous.

ART. 7. (Création d'une légion de citoyens et de déserteurs paraguayens.)

ART. 8. Les alliés s'engagent à respecter l'indépendance,

la souveraineté et l'intégrité de la République du Paraguay. La nation sera libre de se donner le gouvernement et les institutions qu'elle choisira, sans qu'à la suite de la guerre, il soit loisible de l'incorporer à l'un des alliés, ou de la placer sous son protectorat.

ART. 9. (En vertu de l'article précédent, les alliés garantiront pour *cinq ans* l'intégrité, etc., du Paraguay.)

ART. 10. (Les avantages que le Paraguay pourra concéder plus tard aux alliés seront communs.)

ART. 11. (La navigation des fleuves Parana et Paraguay sera rendue libre, le Paraguay ne pourra ni empêcher ni entraver le passage des navires de guerre et de commerce des puissances alliées, du moment qu'ils seront à destination du territoire des alliés ou de pays étrangers.)

ART. 12 et 13. (Des négociations seront ouvertes avec la République aussitôt après le renversement du gouvernement actuel.)

ART. 14. Les alliés exigeront du futur gouvernement du Paraguay le paiement des frais de la guerre dans laquelle ils se trouvent engagés. De même pour la réparation des ruines publiques et privées, aussi bien que pour les dommages causés aux citoyens des États alliés sans une déclaration de guerre préalable ou par suite de violations ultérieures des droits internationaux.

Le gouvernement de l'Uruguay aura droit également à une indemnité pour les tort et dommage qu'il aura éprouvés par suite de l'obligation où il se sera vu d'entrer dans une guerre, afin de défendre sa propre sûreté contre le Paraguay.

ART. 15. (Une convention spéciale pourvoiera à ce dernier objet.)

ART. 16. Afin de prévenir toute guerre et toute contestation que pourrait amener la question des limites, le Paraguay sera invité à conclure avec chacun des États alliés un traité définitif sur les bases suivantes :

La République Argentine sera délimitée du Paraguay par les fleuves Parana et Paraguay, jusqu'à la frontière brésilienne, c'est-à-dire sur la rive droite du Paraguay, jusqu'à Bahia negra.

L'empire du Brésil sera délimité du Paraguay, du côté du Parana, par le premier fleuve au-dessus de la chute de Siete Cahidas; c'est-à-dire, d'après la dernière carte de Manchez, par l'Igurey, depuis son confluent avec le Parana, jusqu'à sa source; et du côté opposé au fleuve, par le Rio Apa, depuis sa source jusqu'à son confluent avec le Paraguay; dans l'intérieur, entre les sources de l'Apa et de l'Igurey, par la chaîne des monts Maracay, de telle sorte que le versant oriental appartienne au Brésil et le versant occidental au Paraguay. La frontière sera déterminée par des lignes aussi droites que possible.

ART. 17. (Garanties mutuelles pour l'obtention et l'exécution des traités.)

ART. 18. Le présent traité sera tenu secret jusqu'au moment où le but de l'alliance aura été pleinement atteint.

ART. 19. (Délai de quarante jours pour les ratifications.)

Buenos-Ayres, 1^{er} mai 1865.

C. DE CASTRO (Uruguay).

F. OCTAVIANO DE ALMEIDA ROSA (Brésil).

RUFINO DE ELIGALDE. (Conféd. Argent.).

Protocole additionnel.

(Les fortifications d'Humaita seront rasées et il n'en sera pas élevé d'autres qui puissent mettre obstacle à la fidèle exécution des traités. — Les armes et éléments de guerre trouvés au Paraguay, les trophées et le *butin* seront partagés entre les alliés qui en feront la capture. — Les généraux concerteront les mesures pour l'exécution de ce qui est convenu ici.)

Mêmes signatures que ci-dessus.

On voit que le pacte d'alliance faisait la part belle

aux futurs vainqueurs; cependant on ne peut nier que, provoqué par l'ambition et les violences de Lopez, il ne fût, au moins dans la forme, d'une équité très-soutenable. Le Brésil avait donné la mesure de sa modération en soumettant au commandement supérieur du président Mitré, simple général de brigade, ses propres généraux de division Osorio et Menna Barreto ; s'il s'était réservé de disposer sans contrôle de la flotte, c'est que lui seul en avait une.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES MARCHES.

I. — LE THÉÂTRE DE LA GUERRE.

La nouvelle de la conclusion du traité, dont on ne connaissait cependant ni la teneur ni les articles, provoqua, dans toute l'Argentine, au Brésil et parmi les Colorados de l'Uruguay, un enthousiasme immense ; mais les difficultés de la situation et les péripéties de la lutte devaient bientôt exercer leur influence sur les républicains, aussi prompts à se décourager qu'à s'enflammer.

La guerre devait présenter trois phases bien distinctes : la première, celle des opérations en dehors des états du président Lopez ; la seconde, celle des combats sur le Parana et sur le Paraguay ; la troisième enfin, celle de la lutte suprême du dictateur dans l'intérieur de son pays. Il est donc intéressant de connaître dès à présent la nature des contrées où allait avoir lieu le premier choc, et le caractère des cours d'eau sans l'aide desquels le drame n'eût peut-être pas pu s'accomplir.

Le Parana, qui prend naissance dans les montagnes des Goyazes, entre les 17° et 18° degrés de latitude sud, est un des plus grands fleuves du monde ;

un coup d'œil sur la carte fait juger de sa longueur et de ses directions successives. Il est d'une largeur immense qui lui a valu son nom (Parana, signifie nier), il est parsemé d'îles et, à cause de ses cataractes et de ses rapides, il n'est pas navigable d'un bout à l'autre d'une manière ininterrompue. Depuis la chute de Siete-Saltos jusqu'à l'île d'Apipé, la navigation est facile, mais le rapide d'Apipé ne peut être franchi par de grandes embarcations que quand les eaux sont hautes. De l'île d'Apipé à Corrientes, la profondeur, aux basses eaux, n'est que de 2 mètres. Sur les 540 milles qui séparent Corrientes du delta du Parana, le fleuve n'est navigable, pour les grands navires calant de 3 à 4 mètres d'eau, qu'à l'époque des crues, c'est-à-dire vers janvier et février.

Le Rio Uruguay est aussi un fleuve large et puissant; dans sa partie supérieure, il est beaucoup plus encaissé que dans son cours inférieur où il ressemble au Parana, tant par l'aspect de son lit que par celui de ses rives; aux basses eaux, les rapides du Salto interrompent complètement la navigation.

Le fleuve Paraguay, dans un développement de 13 degrés en latitude, s'écarte peu de la ligne droite du Nord au Sud; il est remarquable par le régime de ses eaux et par les lagunes qu'il inonde. C'est un canal généralement profond, sans chutes ni rapides, d'une largeur médiocre si on le compare au Parana, mais qui, plus accessible que lui, permet aux embarcations d'outre-mer de pénétrer jusqu'au centre du continent sud-américain. On peut remarquer dans le caractère

général des trois grands fleuves dont il vient d'être question, que les berges de gauche sont un peu plus élevées que celles de droite. La plupart des pays qu'ils traversent dans leur cours inférieur sont bas et d'un aspect monotone.

L'Entre-Rios se présente sous la forme d'une grande plaine ondulée et boisée en certains endroits ; les ondulations sont couvertes d'un épais tapis de plantes graminées, à travers lesquelles filtrent les eaux pluviales qui forment, soit des lagunes dans les bas-fonds, soit les mille ruisseaux qui s'écoulent dans le Parana et l'Uruguay ; c'est surtout vers les rivières que les bouquets de bois sont étendus et épais. Les communications sont généralement faciles, excepté pendant la saison des pluies, où les rivières, sur lesquelles il n'y a presque pas de ponts, ne sont plus guéables.

La province de Corrientes se divise en deux parties très-dissémbles. Au Sud, depuis le Parana jusqu'à l'Entre-Rios, elle s'étend en plaines absolues, semées de bois et d'une immense quantité de lagunes qui en font une véritable Hollande sud-américaine ; la grande lagune de Ibera, à l'est de Corrientes, a 700 lieues carrées, elle est obstruée par des plantes aquatiques, fourmille d'animaux et personne n'a encore songé à la traverser. Le nord de la province, d'où les jésuites furent définitivement chassés en 1849 par Lopez I^{er}, fait partie de l'ancien territoire des Missions ; il a été l'objet de contestations incessantes entre le Paraguay et les Argentins, qui réclamaient, chacun en totalité, les vestiges des colonies des jésuites

établies jadis sur les deux rives du Paraná. Son aspect général est montagneux et boisé ; c'est un pays entièrement dépeuplé depuis que les fondateurs des anciennes *réductions* ont été chassés.

L'immense territoire du Gran Chaco (chaco signifie vigogne) borde, à l'ouest, les fleuves Parana et Paraguay ; c'est une plaine absolue, habitée à peine par quelques Indiens, semée de bois et de lagunes, et d'un parcours que l'insalubrité du climat et la rapidité des inondations rendent extrêmement difficile.

La configuration du Paraguay est plus variée ; bas le long du fleuve, le terrain se relève en une chaîne de montagnes qui traverse le territoire de la République du Nord au Sud, et vient se terminer au coude du Parana. Le versant droit de ce fleuve, dans la partie de son cours qui va de l'Est à l'Ouest, ressemble beaucoup au versant gauche.

Quant au climat, il est celui des zones tropicales, où les chaleurs torrides alternent avec des pluies subites et d'autant plus abondantes que le sol est plus marécageux et déprimé. Les alliés allaient avoir à compter avec cet ennemi naturel, autant et plus encore qu'avec l'autre.

II. — L'INVASION DU RIO-GRANDE.

Un premier plan d'opérations avait été arrêté à Buenos-Ayres même, entre Mitré, Osorio, Florès et l'amiral Tamandaré. Toutes les troupes argentines disponibles devaient entrer dans l'Entre-Rios et le sud du Corrientes, soutenues par la flotte qui remonterait

le Parana, tandis qu'Urquiza retournerait organiser sa cavalerie gaucho dans sa province. Cette première partie du plan fut mise aussitôt à exécution. Les Orientaux et les Brésiliens devaient suivre le cours de l'Uruguay, entrer dans les Missions du Parana, passer ce fleuve à Candellaria et marcher sur l'Assomption en tournant Humaïta, pendant que les Argentins traverseraient le Corrientes et rejeteraient les Paraguayens dans leur pays. Toutefois, on reconnut qu'une armée composée d'éléments disparates, attendant encore la plupart des renforts qui lui étaient promis, ne pouvait entamer les marches combinées avant d'avoir été convenablement disciplinée et rompue à la vie des camps. D'après les conventions, l'armée brésilienne devait être portée à 45 000 hommes, celle des Argentins à 25 000 ; mais en réalité on resta toujours loin de ces chiffres. Quant au contingent oriental, il ne dépassa jamais 1600 hommes. On établit près de la petite ville de Concordia sur l'Uruguay, un grand camp d'instruction ; on y concentra les 1600 Orientaux, les deux divisions brésiennes qui avaient pris Montevideo, les renforts arrivant par l'Uruguay, et les bataillons de garde nationale argentins. Afin d'aguerrir les troupes, on les exerça à des marches et à de petites escarmouches, mais avec le dessein bien arrêté de ne se laisser entraîner à aucun engagement qui permît aux Paraguayens de se targuer du moindre succès. Comme on prévoyait que Lopez chercherait ou à pénétrer à l'Est, dans la province de Rio-Grande do Sul, ou à s'avancer au Sud contre Montevideo, on organisa

de petits détachements le long des bords de l'Uruguay, depuis Paysandu jusqu'à San-Borgé, pour observer le pays et savoir quel chemin prendraient les envahisseurs.

Dans la province de Rio-Grande do Sul, les gardes nationales furent mobilisées et des régiments de cavalerie volontaires constitués ; ils devaient, sous le commandement des généraux Netto et Cannavaro, se porter directement sur San-Borjé et se réunir ensuite à l'armée principale qui partirait de Concordia en marchant vers le Nord.

Mais ce n'est pas tout que de rassembler des hommes, de les armer et de les organiser tant bien que mal en compagnies et bataillons ; il faut les solder, les habiller et les nourrir, soigner et transporter les malades et les blessés. Or, rien n'était prêt, il fallait tout créer à la fois, tout faire venir et Dieu sait de quelle distance. En attendant, on usait des ressources du pays, charrettes à bœufs, chevaux sauvages, viande séchée, etc. ; on appelait des médecins de tous côtés ; on confiait les fournitures à des entrepreneurs, sans compter ; on cherchait à inculquer les règles de la discipline à des troupes qui n'avaient confiance qu'en leur bravoure. Ceux qui ont une idée de l'étrange chaos duquel est née la magnifique armée fédérale au commencement de la guerre de la sécession, se figureront aisément ce qu'était Concordia, surtout en tenant compte des habitudes laborieuses et actives des hommes du Nord et du tempérament nerveux et indolent des Sud-Américains.

Les forces des Paraguayens étaient réparties de la manière suivante : le premier corps, à 8000 hommes, occupait le Matto-Grosso ; le deuxième, 20 000 hommes, occupait le nord de la province de Corrientes ; un troisième se tenait dans les camps de Cerro-Léon et d'Humaita, prêt à servir de soutien au second ou à s'opposer à la marche des alliés sur l'Assomption par Candellaria. Enfin, un quatrième corps, que devait constituer la levée en masse, était encore en voie de formation, de même qu'un corps de réserve qui n'entra en ligne que plus tard.

Lopez, après avoir pénétré sans combat sur le territoire de la Confédération, parut hésiter ; du Matto-Grosso, son général, Barrios, lui écrivait que les basses eaux, l'hostilité des habitants, les mesures de défense prises par le gouvernement, l'empêchaient d'avancer. Dans le Corrientes, il n'était maître que là où campaient ses troupes, c'est-à-dire à peu près depuis Empedrado jusqu'à Bella-Vista ; tout le reste de la province, sentant la blessure faite à l'orgueil national, se montrait hostile ; quand Lopez essayait de gagner du terrain, les Argentins se retiraient, puis revenaient dès que les Paraguayens cessaient de marcher vers le Sud. C'étaient des marches et contre-marches sans fin qui n'aboutissaient à rien et, comme la flotte brésilienne tenait les eaux du Parana jusqu'à Bella-Vista, les Paraguayens n'osaient pas se lancer franchement au delà de ce point ; Lopez, ne pouvant saisir son ennemi corps à corps, chercha à l'attirer à lui par une de ces feintes qui, avec les attaques com-

binées, caractérisèrent pendant quatre ans sa stratégie et sa tactique.

Les Paraguayens, dont les forces principales étaient sur le Riachuelo, avaient devant eux le général Paunero à la tête de gardes nationales du Corrientes et de bataillons réguliers argentins comprenant beaucoup de Français et d'Irlandais, en tout 2000 hommes. Paunero avait reçu l'ordre de se replier s'il était sérieusement attaqué à Bella-Vista. Lopez, qui le savait, envoya au camp ennemi de faux déserteurs qui racontèrent que les Paraguayens allaient abandonner le Riachuelo et se retirer en arrière jusqu'à Corrientes; Lopez espérait que Paunero, trompé par ce bruit menteur, se laisserait attirer à un imprudent mouvement et il avait pris ses dispositions en conséquence. Il avait divisé son corps d'armée en deux portions: l'une se dirigea directement et lentement sur Bella-Vista; l'autre, composée de cavalerie, devait tourner la ville par l'Est pour couper la retraite aux Argentins.

Quand les Paraguayens arrivèrent à Bella-Vista, ils n'y trouvèrent personne, la ville avait été évacuée; Paunero avait deviné le piège, s'était embarqué avec ses 2000 hommes et était descendu jusqu'à Goya. L'expédition avait manqué son but, il ne lui restait plus qu'à rebrousser chemin, ce qu'elle fit après s'être préalablement emparée de tout le butin qu'elle put emporter.

Mais Paunero était aussi audacieux que vigilant et avisé et il entendait bien rendre ruse pour ruse. Se fondant sur ce que Lopez, pour exécuter son entre-

prise sur Bella-Vista, avait dû probablement dégarnir sa base d'opération, il obtint de l'amiral Tamandaré d'être rapidement transporté en amont du fleuve et, le 25 mai, la flotte brésilienne apparut inopinément devant Corrientes, avec les Argentins et quelques compagnies de marine. Dans la ville, il n'y avait guère que 2000 Paraguayens; une partie se retira dans une caserne fortifiée lorsque les canonnières ouvrirent le feu, et l'autre sortit de la place. Paunero débarqua avec 800 hommes et les compagnies de marine, et enleva d'un coup les positions en avant de la ville et la ville dont il fut complètement maître avant la nuit. Cette affaire lui coûta 300 morts ou blessés; en revanche, trois canons, un drapeau, cent prisonniers tombèrent entre ses mains, ainsi que des quantités de munitions et de provisions de bouche qui furent transportées à bord ou détruites. Paunero ne garda sa conquête qu'une nuit. Le 26 au matin, les avant-postes prévinrent que l'on voyait l'ennemi arriver du Sud avec le gros de ses troupes, et qu'en même temps un corps d'environ six mille hommes débouchait du côté du Paso da Patria. Les Argentins ne pouvaient songer à se mesurer avec des forces aussi supérieures; Paunero se rembarqua et redescendit le fleuve jusqu'à Rincon de Soto. Plus de deux cents familles correntines saisirent cette occasion de se soustraire au joug du Paraguay et furent reçues à bord des vaisseaux brésiliens. L'heureux coup de main sur Corrientes avait enthousiasmé les troupes et fit concevoir sur la prompte fin de la guerre bien

des illusions ; elles ne devaient pas tarder à s'évanouir.

La perte momentanée de Corrientes avait coûté à Lopez six cents morts ou blessés ; elle lui démontra qu'il fallait ne pas rester inactif et ne pas donner le loisir à l'armée des alliés d'acquérir une cohésion qui lui permit d'entamer une offensive sérieuse. Il songea à joindre l'intrigue à la force, et ses émissaires allèrent joindre les bandes de gauchos que le général Urquiza rassemblait à l'ouest de Concordia ; puis il se prépara, d'une part à se rendre maître de la province de Rio Grande do Sul, de l'autre à se débarrasser de la flotte brésilienne dont vingt bâtiments arrivés devant l'embouchure du Riachuelo, dans le Parana, paralysaient tous ses mouvements dans l'intérieur de la province de Corrientes.

Le 11 juin, la flotte, embossée comme on vient le dire, vit descendre vers elle, de Tres-Bocas (les trois bouches par lesquelles le Paraguay se déverse dans le Parana) huit vapeurs ennemis et six canonnières. Ces quatorze bâtiments s'approchèrent, prêts au combat, dépassèrent les Brésiliens sans tirer un seul coup de canon, virèrent de bord et ouvrirent un feu violent soutenu par celui de batteries établies pendant la nuit sur des hauteurs voisines du rivage et restées masquées jusqu'alors. L'établissement de ces batteries, la manœuvre tournante, prouvent que l'intention préméditée des Paraguayens était de couper la retraite à la flotte brésilienne. Dans ce grand péril, le commandant du seul cuirassé que possédât la marine impé-

riale, usant de la supériorité d'évolution de son navire, se lança à toute vapeur sur l'escadre paraguayenne et, abordant successivement quatre bâtiments ennemis par le travers, les coula tous les quatre du choc. La lutte ne dura pas moins de dix heures, elle fut sanglante, acharnée, féconde en actions héroïques, et se termina par la complète défaite des Paraguayens ; Lopez perdit quatre vapeurs, ses six canonniers, plus de mille tués et blessés ; plus tard, il fit jeter en prison Meza, le commandant de ses vaisseaux, pour le punir d'avoir été vaincu. La flotte brésilienne de son côté payait la victoire par la perte de deux vaisseaux et elle dut redescendre jusqu'à Esquina pour réparer ses plus grosses avaries. Les navires paraguayens qui restaient se retirèrent en amont de Tres-Bocas jusqu'à Humaita, et pendant deux ans, ils ne prirent aucune part directe à la guerre : la marine brésilienne, en débutant par une action décisive avait ôté à Lopez toute envie de se mesurer une seconde fois avec elle.

A la même époque (le 10 juin), 12 000 hommes partaient de Candellaria, traversaient le territoire des Missions, le fleuve Uruguay, et arrivaient le 13 devant la ville de San Borjé. La place était commandée par le colonel brésilien Assumpção, qui comptait sur l'appui des milices rio-grandésiennes des généraux Netto et Cannavaro. Ceux-ci, peu confiants dans la valeur de leurs troupes rassemblées à la hâte, ne crurent pas devoir les exposer au choc vigoureux d'ennemis aguerris ; ils ne bougèrent pas et, après un blocus de cinq jours, San Borjé tomba au pouvoir des Paraguayens ; la gar-

nison ne fut pas inquiétée dans sa retraite. La majeure partie des habitants abandonna la ville que les soldats de Lopez mirent à sac ; chaque corps pillà à tour de rôle et à l'heure qui lui avait été assignée ; les quelques valeurs qui échappèrent à la rapacité des soldats furent officiellement envoyées au dictateur qui proclamait que le désir d'abolir l'esclavage était le seul motif qui l'eût amené au Brésil.

Les troupes du Rio Grande continuèrent à se tenir sur la défensive et cotoyèrent , en descendant l'Uruguay, les colonnes envahissantes de l'ennemi ; elles furent encore affirmées dans cette méthode prudente par le combat de Roja, dans lequel le colonel Fernandez fut battu par les Paraguayens qui lui tuèrent beaucoup de monde et lui enlevèrent une caisse militaire assez bien garnie. Les Brésiliens se gardèrent cependant d'avouer que cette affaire eût été un échec et ils prétendirent avoir causé à l'ennemi des pertes plus considérables que les leurs.

Pendant ce temps, les émissaires auxquels Lopez avait donné mission de travailler les régiments gauchos d'Urquiza, remportaient un avantage d'un autre genre. Ils avaient mis habilement à profit la haine nationale des gens de l'Entre-Rios contre les Brésiliens, avaient excité leur jalousie pour les rendre rebelles à la triple alliance et avaient convaincu ces cavaliers indisciplinés, que ce serait une honte pour leur nationalité de quitter leurs allures sauvages et de s'astreindre à la discipline et aux revues que les généraux alliés s'efforçaient de leur imposer. On apprit tout à

coup à Concordia que les contingents d'Entre-Rios, campés à douze lieues de là, s'étaient révoltés et dispersés. Urquiza, qui assistait à tous les conseils, qui avait capté la confiance des alliés, joua la colère, affirma qu'il aurait bientôt réduit et ramené les mutins et partit ; soit mauvaise volonté, soit impuissance, il se retira bientôt dans une de ses splendides résidences et ne reparut plus. On ne fut pas fâché d'être débarrassé de lui avant qu'il n'eût pris effectivement, selon le vœu qu'il en avait exprimé, le commandement de l'avant-garde, car son étrange conduite prouvait que bien certainement il n'en serait pas venu aux mains avec Lopez, en admettant qu'il n'eût pas fait pis.

Le commandement de l'avant-garde fut confié au général Florès qui eut à cœur de montrer sans retard qu'il était digne de cet honneur ; il se dirigea de Concordia vers le Nord avec une colonne de cinq mille hommes, dans laquelle entraient ses bataillons orientaux, et il chercha à se relier, à gauche avec le général Paunero, à droite avec le général Cannavaro. Le gros de l'armée resta immobile ; les généraux ne la trouvaient encore ni assez nombreuse, ni assez bien organisée. Malgré les critiques qu'elle a soulevées, cette conduite méthodique a contribué au succès final des alliés.

III. — LA CAPITULATION D'URUGUAYANA.

Lopez s'était flatté que l'apparition de ses troupes sur le territoire impérial serait le signal d'une révolte

générale des noirs qui paralyserait les forces des Brésiliens ; il dut bientôt renoncer à cet espoir et reconnaître que sa situation était moins bonne qu'il ne l'avait pensé. Il avait essuyé l'un après l'autre, sur le Parana, les échecs de Corrientes et du Riachuelo ; il avait devant lui, la flotte, Cacères et Paunero ; les contingents du Rio-Grande, tout en ne se laissant entraîner à aucune affaire, lui barraient le chemin de l'Atlantique. D'un autre côté, les Blancos le sollicitaient d'entrer dans l'Uruguay, lui promettant de se soulever à son approche. Il pencha pour ce parti, se décida à limiter son invasion du Rio-Grande et à diriger sur Montevideo une expédition qui filerait le long du fleuve et dont il chargea ses deux meilleurs officiers.

Le colonel Estigarribia et le major Duarte devaient partir de San-Borjé ; Estigarribia, avec sept mille hommes et huit canons, descendrait le long de la rive gauche de l'Uruguay ; Duarte, avec des forces un peu moindres (4500 hommes), le long de la rive droite, afin de masquer le but réel du mouvement ; tous deux se tiendraient en communication, au moyen de bateaux rassemblés à l'avance, et opéreraient enfin leur jonction vers Uruguayana, à la frontière de la République-Orientale. Ce plan était habilement conçu, surtout dans l'hypothèse où l'avant-garde des alliés eût été commandée par Urquiza ; toutefois, quelle que fût la valeur des promesses des Blancos, il présentait un grave danger, car il laissait la grande armée alliée sur le flanc droit des colonnes envahissantes.

Lorsque la nouvelle de la marche d'Estigarribia fut

connue, l'amiral Tamandaré se hâta de diriger six canonniers vers le haut Uruguay, mais elles furent arrêtées au Salto par le manque d'eau. Quant aux généraux du Rio-Grande, ils se trouvèrent très-perplexes ; ils ne se souciaient pas de se porter à la rencontre de l'ennemi à cause de l'inexpérience de leurs troupes ; le suivre, c'était risquer de lui ouvrir, s'il tournait brusquement à l'Est, un libre chemin jusqu'à l'Atlantique ; rester en place, c'était lui donner toute liberté de tendre la main à l'insurrection dans la République Orientale. Cannavaro prit enfin le parti de continuer à marcher parallèlement aux Paraguayens sur leur flanc gauche ; il le fit en effet depuis San-Borjé jusqu'à Uruguayana, mais en évitant prudemment tout combat, quoique les occasions ne lui eussent pas manqué, s'il l'eût voulu. Cette conduite était sage, et cependant on l'incrimina plus tard au point de faire passer devant un conseil de guerre le général qui l'avait tenue. Estigarribia se voyait donc favorisé dans son aventureux dessein et, arrivé à quelques lieues d'Uruguayana, il prépara sa jonction avec Duarte qui venait d'atteindre le Yatahi.

Florès, en partant de Concordia pour le Nord, avait reçu avis qu'un corps de Paraguayens s'avancait vers le Sud en suivant la rive droite de l'Uruguay ; croyant que ce corps était l'armée principale de Lopez, il manifesta l'intention de se jeter à l'Ouest pour opérer sa jonction avec Paunero qui était sur le Parana et manda en même temps à ce général l'imminence du danger. Paunero, pour toute réponse, arriva en personne avec

trois mille hommes, de sorte que l'avant-garde des alliés en compta près de huit mille. Le 17 août 1865, elle se jeta sur le corps de Duarte, moitié moins nombreux, mais très-avantageusement placé sur des hauteurs dominant le Yatahi et retranché derrière des clayonnages. Duarte plia devant le choc vigoureux des Orientaux et fut définitivement culbuté par celui des Argentins. Le combat avait été court mais sanglant ; il fut suivi d'un de ces carnages si fréquents dans les luttes sud-américaines et qui coûta plus de huit cents morts et blessés aux Paraguayens, tandis que les fuyards qui se jetaient dans le Yatahi s'y noyaient. Douze cents prisonniers, tous les canots, les drapeaux et les bagages, quarante pontons qui étaient à Restauration, furent pris par les Brésiliens. Duarte voyant sa colonne complètement détruite ou dispersée se suicida de désespoir. La perte du vainqueur fut relativement faible, on l'estima à trois cents hommes.

Estigarribia n'était pas encore arrivé à Uruguayana lorsqu'il apprit la défaite qui allait rendre sa position bien critique. Il courut alors jusqu'au bourg, s'y jeta et le fit fortifier avec autant d'activité que de soin, afin de s'y maintenir jusqu'à ce que Lopez pût le dégager. Florès et Pautnero, maîtres du fleuve en amont, poussèrent des détachements sur la rive gauche et se relièrent à Cannavaro et à Calwell qui était venu prendre la place de Netto malade, et les quatre généraux alliés cernèrent Uruguayana si étroitement que toute communication avec le Nord lui fut coupée. Jusque-là, les Paraguayens avaient reçu des vivres par le fleuve

Uruguay, ce fut fini ; les trois cents bœufs qu'ils avaient amenés étaient consommés ; la pénurie des munitions vint s'ajouter à la disette des vivres : les gargousses apportées pour les canons avaient été gaspillées en route. Mitré accourait de Concordia avec mille Brésiliens ; deux petites canonnières réussissaient, à un moment où les eaux étaient hautes, à franchir le Salto ; un corps nouveau, rassemblé dans le Rio-Grandé, arrivait à marches forcées sous le commandement du général baron de Porto-Alègre, de sorte qu'à la fin d'août, près de vingt mille hommes étaient réunis devant Uruguayana (1). La perte d'Estigarribia était indubitable ; quant aux moyens de la hâter, les généraux alliés n'étaient pas d'accord et l'on vit se produire les dissentiments fâcheux qui se sont plusieurs fois renouvelés depuis. Florès eût voulu recourir aux négociations, Paunero et Porto-Alègre se prononçaient pour une attaque de vive force. Les généraux brésiliens faisaient observer qu'on était sur le sol de l'Empire, et qu'en vertu de l'article 3 du traité, leur avis devait l'emporter. Mitré, sans méconnaître la valeur de cet argument, temporisa, traîna le différend en longueur jusqu'à l'arrivée de l'Empereur du Brésil, qui était parti de Rio de Janeiro, avec son gendre le comte

(1) D'après les rapports brésiliens, ce n'étaient guère que 14 000 combattants, savoir : 8 615 Brésiliens, dont 2 537 d'infanterie régulière et 2 523 cavaliers combattant à pied, plus 5 000 Argentins et Orientaux. On comprend combien il est difficile de donner des effectifs exacts, toutes les fois que des troupes irrégulières, ou même de milice, entrent dans la composition d'une armée.

d'Eu, aussitôt qu'il avait su que les Paraguayens avaient envahi la province de Rio-Grande do Sul. Après un voyage pénible de plus de 400 lieues à franc-étrier, voyage qui excita l'enthousiasme des populations, Don Pedro II parut au milieu de son armée devant Uru-guayana, le 11 septembre 1865. Jusque-là, Estigarribia avait repoussé toute négociation, espérant être secouru par Lopez, mais il avait tenté peu de sorties. L'Empereur se prononça pour une offre nouvelle de capitulation, mais sans conditions ; elle fut faite le 17 septembre. Estigarribia, mourant de faim, sans munitions, perdant tout espoir de secours, fut obligé d'accepter. Le 18 septembre, 5103 officiers et soldats Paraguayens se rendirent prisonniers de guerre et défilèrent, sans armes ni honneurs, entre les rangs des alliés. Huit canons, sept drapeaux, les armes, furent entre les vainqueurs l'objet d'un partage qui, bien qu'équitable, donna lieu à des réclamations et fut un de ces innombrables levains de discorde qui tourmentèrent l'alliance. Les officiers prisonniers eurent le choix de leur résidence ; quant aux soldats, un grand nombre d'entre eux s'échappa, tandis qu'on les conduisait à destination, parce qu'on manquait de monde pour les escorter, et ce ne fut pas la seule fois. Des registres, des papiers tombés au pouvoir des Brésiliens, montrèrent quelle sévère discipline intérieure régnait chez les Paraguayens ; les rapports, les situations, dans le meilleur ordre, prouvèrent que, grâce à l'ingérence évidente d'officiers européens, il y avait au camp de Lopez une organisation bien plus avancée que chez ses

adversaires. Le malheureux Estigarribia fut publiquement déclaré traître par le dictateur.

IV. — LA RETRAITE DES PARAGUAYENS.

Au lieu d'une invasion victorieuse, Lopez n'avait trouvé qu'une désastreuse défaite; il avait perdu 10 000 hommes de ses meilleures troupes, il ne pouvait donc plus songer à arracher l'Uruguay de l'alliance et à le retourner contre elle; il comprit qu'il allait être réduit à une guerre défensive, mais son esprit sagace discerna du même coup les avantages qu'il en pouvait tirer, et il connaissait assez son peuple et son pays pour espérer qu'au milieu d'eux il serait supérieur à ses ennemis réunis. Son autorité était illimitée, dictatoriale, libre de toute entrave; l'esprit de la nation était surexcité jusqu'au fanatisme par le *Semanario*; les conditions matérielles de résistance étaient excellentes; le passage du Parana pouvait être empêché ou vivement disputé; au delà de ce fleuve, des fortifications habilement organisées étaient accumulées depuis longtemps; la supériorité que le Brésil puisait dans sa flotte était balancée par les difficultés que les fleuves Paraguay et Parana présentaient à la navigation et par les obstacles que l'art y avait multipliés. Le Brésil était accablé de charges énormes, il était obligé de diriger, d'abord par mer, chaque recrue, chaque livre de biscuit, de Rio de Janeiro sur Montevideo ou Buenos-Ayres, puis de les transporter sur les fleuves jusque dans le Corrientes; il avait tout l'em-

barras du service de santé, des transports, des approvisionnements; il était obligé de payer les 1600 hommes composant le contingent de la République Orientale, de les armer, de les nourrir et de prêter un million au président Mitré, parce que le congrès de la Confédération n'avait pas voulu voter les subsides nécessaires. Dans l'Uruguay, comme dans la Confédération et même au Brésil, la triple alliance avait contre elle des ennemis nombreux; Lopez comptait dans ces pays des amis chauds et influents qui ne laisseraient échapper aucune occasion de le servir efficacement; si donc, l'armée alliée, une fois engagée dans le Paraguay, y éprouvait un désastre, le dictateur regagnerait d'emblée, et au delà, tous les avantages qu'il avait perdus (1). Les alliés ne se dissimulaient pas non plus aucune de ces difficultés, et c'était pour mieux préparer le physique et le moral des troupes, qu'ils retenaient si longtemps celles-ci, en dépit des critiques et du blâme, dans les camps d'instruction de Concordia.

L'invasion du Rio-Grande avait fait abandonner le plan de campagne suivant lequel on devait franchir le Parana à Candellaria et marcher sur l'Assomption par

(1) « L'intention de Lopez, en commençant la guerre, était de se faire déclarer empereur du Paraguay, si elle avait une issue favorable à ses plans, et s'il pouvait annexer suffisamment de territoire à ses domaines pour donner au pays une apparence de dimension respectable sur la carte géographique. Il institua même un « Ordre du Mérite », d'après le modèle de la Légion d'honneur française, et il est avéré que dernièrement on a trouvé le modèle d'une couronne impériale parmi plusieurs objets d'une magnificence royale, com-

une route longue, à travers un pays pauvre et difficile. Le général Mitré et l'amiral Tamandaré avaient présenté un autre plan basé sur une action combinée de la flotte et de l'armée et inspiré par les positions qu'occupaient les Paraguayens dans le nord de la province de Corrientes. 27 000 hommes et 60 canons occupaient, sous le général Roblès, les hauteurs de Cuevas, près du Parana; le général Barrios était avec 40 000 hommes à Trinquera de Loreto, en face de Candellaria; enfin, 5000 hommes se tenaient à Corrientes, tandis que Lopez restait à Humaita pour commander, mais sans tenir la campagne en personne. La flotte devait d'abord agir contre cette excellente et forte position, elle s'y était préparée et l'avait déjà entrepris avant l'affaire du Yatahi. Après

mandés par Lopez à Paris, et probablement destinés à être employés à son couronnement.

» Son espoir était que, après avoir été une fois reconnu par S. M. Don Pedro comme « son bon ami et frère », l'empereur deviendrait son beau-père en lui donnant sa seconde fille pour partager son trône. Des ouvertures dans ce sens ont été faites, et pendant ce temps ses espérances à ce sujet étaient très-convaincues (most-exalted). A sa grande mortification et surprise, il apprit par les journaux, dans le courant de l'été 1864, que les filles de l'Empereur devaient épouser des petits-fils de Louis-Philippe.

» Depuis ce temps, il fut poussé en avant dans ses plans monarchiques par madame Lynch. Cette femme, mariée à un Français, avait été ramenée par Lopez de Paris, il y a de cela dix-sept ans. Elle lui donna plusieurs enfants, et elle se complaisait dans l'espoir que son fils pourrait être le second empereur, et elle, avec Lopez, les fondateurs d'une dynastie. (Extrait d'une lettre de M. Washburn, ancien ministre des États-Unis à l'Assomption, en date du 16 novembre 1869.)

avoir réparé les avaries subies au combat de Riachuelo, elle était remontée dans le Parana assez haut pour se trouver sur les derrières de Roblès; celui-ci, afin de couper aux navires brésiliens leurs communications avec Buenos-Ayres, avait fait établir à Cuevas de puissantes batteries de rivage extrêmement dangereuses pour la flotte, si elle était obligée de revenir en arrière, d'autant plus qu'elles étaient soutenues par le corps paraguayen. C'est cet obstacle qu'il s'était agi de forcer; l'opération tentée le 12 août avait eu un plein succès, bien qu'elle eût coûté 200 morts et blessés; les batteries avaient été bouleversées et la navigation avait été rouverte jusqu'à Tres Bocas. *El Guardia nacional*, dernier débris de la marine de la Confédération, prit part à ce combat; à Buenos-Ayres, on s'en vanta beaucoup, mais le fait est que ce navire s'était montré tellement défectueux, qu'à partir de ce moment il ne fut plus employé que comme transport.

L'armée principale des alliés, ou premier corps, consistait en deux divisions brésiliennes, sous les ordres du lieutenant-général Osorio : 31 bataillons, 11 régiments de cavalerie et 42 bouches à feu; il y avait en outre 14 bataillons argentins, une légion paraguayenne dont il sera question plus tard, et quelque cavalerie gaucho (1). Le deuxième corps, commandé par les

(1) D'après les *Relatorios*, 11 844 Brésiliens, plus 4446 hommes tant à l'avant-garde qu'embarqués, total 16 290. Les régiments, chez les alliés, se composent d'un bataillon, ce qui du reste existe dans toute l'Amérique et dans la plupart des petits États. Notons auss

généraux Cannavaro, Fernandez et Porto Alègre, environ 12 000 hommes de milices rio-grandésiennes, était échelonné d'Uruguayana à San-Borjé.

Le deuxième corps, où se trouvaient les généraux argentins Paunero et Gelly y Obes, entama sa marche au Nord, sous le commandement supérieur de Mitré, au mois de septembre 1865, et se dirigea contre Roblès, entre le Corrientes et l'Entre-Rios. Hornos et Caceres formaient l'extrême avant-garde du côté du Parana ; du côté de l'Uruguay, c'étaient Florès et de Castro. Les premières étapes furent courtes, on manquait de bêtes de somme et de chevaux, le pays était coupé de hauteurs et de marais, les Paraguayens avaient tout ravagé, et plus on avançait dans l'intérieur, plus les ravitaillements par les fleuves devenaient difficiles.

En présence du large mouvement de l'ennemi, Lopez jugea à propos de reculer ; il ordonna à ses généraux d'éviter une bataille générale et de faire tous leurs préparatifs pour passer le Parana et rentrer dans le Paraguay avant d'y être contraints. La retraite commença au mois d'octobre 1865, laissant sans sépulture les corps des soldats morts, le pays couvert d'animaux égorgés, le désert partout. L'artillerie, devenue inutile à Cuevas, fut menée à Humaïta ; des dispositions furent prises au Paso da Patria pour un passage rapide ; on arma activement les forts d'Itapiru et d'Ita-

que dans les armées américaines, l'emploi est distinct du grade, et qu'il n'est pas rare de voir un colonel commander une brigade ou une division. A. Fernandez Lima était dans ce cas.

pua, ainsi que toutes les îles du Parana voisines de ces points. Le gouvernement provisoire dont Lopez (*El Supremo*) avait doté Corrientes disparut, et le 22 octobre Cacerès entra dans cette ville à la tête d'une avant-garde ; le même jour, Florès était sur le Rio Corrientes, où le gros de l'armée arrivait le 24, après quelques combats de peu d'importance à San Carlos, San Tomé et même vers Candellaria.

On se demande pourquoi Lopez, si supérieur en nombre aux alliés, ayant des soldats plus aguerris, libre de choisir un champ de bataille et de s'y poster avantageusement, ne voulut pas risquer un engagement décisif et effectua une retraite que les faibles avantages des alliés sur ses arrière-gardes ne suffirent pas à motiver. Il faut évidemment admettre qu'il ne se souciait pas de combattre avec le Parana à dos ; qu'il se sentait moins fort que dans son propre pays, où il allait se livrer à une merveilleuse guerre de positions, et qu'il comptait sur les distances, les marches et le climat pour harasser et ruiner les alliés.

Précisément, le temps, dans les derniers jours d'octobre, devint épouvantable ; des orages violents et successifs éclatèrent, répandirent des torrents de pluie et transformèrent la contrée en un vaste marécage, de sorte que l'armée fut retenue devant le Rio Corrientes jusqu'au 8 novembre. Enfin, ce jour-là, elle le passa sur quatre colonnes et marcha vers la ville de Corrientes, tandis que la flotte s'avancait au-devant d'elle, jusqu'à Bella-Vista. Ce fut alors que Lopez ordonna à ses généraux Roblès et Barrios de franchir

le fleuve en retraite ; le passage se fit rapidement au moyen de tous les bateaux paraguayens qui se tenaient prêts à y coopérer ; il n'y eut que les troupes postées à Trinquera de Loreto qui soutinrent un combat en se retirant. A la fin de 1865, il n'y avait plus un seul envahisseur sur le sol argentin. Mais le dictateur ne tarda pas à épancher sa colère sur ses généraux ; Roblés fut bientôt jeté en prison pour être fusillé après six mois de captivité. Bugnez le remplaça.

Dans le Matto-Grosso, la situation avait peu changé ; les Paraguayens occupaient toujours Coïmbra, Albuquerque, Corumba, et cherchaient à se lier avec la république de Bolivie, dont les habitants jetaient depuis longtemps des regards de convoitise sur les provinces brésiliennes limitrophes. Il s'était formé une bande de pillards boliviens, elle se dirigea sur San Corazon, mit à contribution les villages brésiliens, mais ne put tenir longtemps. Une autre bande fit irruption dans la province argentine de Jujuy ; ces deux expéditions n'eurent aucune suite et furent même blâmées par le président de la Bolivie, le général Margarejo. D'un autre côté, les gardes nationales rassemblées dans les provinces de San Paulo et de Goyas, s'étaient montrées si inaptés à la guerre, que le gouvernement impérial n'avait pas osé les mettre en mouvement contre les Paraguayens du Matto-Grosso. En revanche, les habitants avaient commencé à pourvoir eux-mêmes à leur propre sûreté, et un moine, entre autres, prenait activement part à cet élan patriotique et tenait la campagne à la tête de tribus in-

diennes. Mais Lopez ne craignait guère de pareils soldats et il tira successivement des troupes du **Matto-Grosso** pour renforcer celles du Sud, si bien que de 7000 hommes qu'il avait d'abord dans le Nord, il n'en eut plus que 1500 au mois de mai 1867.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES SIÈGES.

I. — LE PASSAGE DU PARANA.

Dès que les généraux du dictateur eurent repassé le Parana, une opposition violente contre la continuation de la guerre commença dans la Confédération Argentine. Les partisans de la paix prétendaient qu'on avait assez fait pour venger l'honneur national, que c'était assez que l'ennemi eût été rejeté dans son pays, que la Confédération ne devait sacrifier ni hommes, ni argent, pour la future prépondérance du Brésil sur toutes les républiques sud-américaines. Les Fédéralistes se réunirent aux adversaires de Mitré, ceux-ci avec Urquiza et d'un moment à l'autre on pouvait craindre une surprise du puissant Caudillo. Les agents de Lopez intriguaient, les républiques du Pérou et du Chili se déclaraient ouvertement contre la continuation des hostilités, la France, l'Angleterre, les États-Unis surtout intervenaient officieusement, et si l'on eût écouté les politiques passionnés de la Confédération et de l'Uruguay, l'action militaire se fût, selon toute vraisemblance, terminée au Parana. Mais le Brésil conserva une attitude décidée; l'Empereur déclara qu'il s'en tiendrait aux termes de l'alliance, que l'ennemi

était encore sur le sol brésilien, qu'il ne se soumettrait jamais à traiter avec un Lopez, qu'il abdiquerait plutôt et remettrait à sa fille, la femme du comte d'Eu, le soin des intérêts de la nation. Malgré les cris, malgré le déplorable état des finances, le parti de la guerre l'emporta, le recrutement fut activé sans relâche, de nouveaux navires cuirassés furent construits et achetés, et les alliés se préparèrent au passage du Parana.

Ils commencèrent par établir dans la ville de Corrientes, de grands dépôts, des hôpitaux, par y réunir des munitions et des approvisionnements que la navigation, dorénavant libre, entretenait et alimentait ; la flotte était maîtresse des eaux du Parana, depuis Tres-Bocas jusqu'à Siete Saltos, et les troupes étaient échelonnées le long du fleuve, depuis Corrientes jusqu'à l'ancien territoire des Missions. On ne se dissimulait pas que le passage du fleuve était une opération d'autant plus scabreuse qu'on était encore mal fixé sur les lignes d'invasion qu'on adopterait. De tous les moyens d'action des alliés, la flotte était le plus efficace et, par conséquent, celui sur lequel ils devaient se régler ; cependant, la reconnaissance des trois bouches par lesquelles le Paraguay se jette dans le Parana avait révélé une telle quantité de défenses redoutables, qu'il était douteux que les navires de guerre pussent les forcer. On proposa alors de reprendre partiellement le plan primitif, en tentant une diversion par Candellaria. Un corps eût traversé le Parana au fort d'Itapua et eût marché directement sur l'Assomption de manière à tourner Humaita et la forte position du Paso da

Patria. On ne tarda pas à renoncer encore à l'idée de ce mouvement tournant, parce que, outre les inconvénients qu'on lui connaît déjà, il ne pouvait se faire qu'avec des troupes solides, et ce n'était pas le cas de celles rassemblées à Candellaria. Alors on se décida à tenter le passage, au Paso da Patria, devant le fort d'Itapiru, précisément là où l'ennemi avait le plus fortement organisé la résistance. On espérait qu'en remportant une victoire sur ce point, Humaita tomberait bientôt après. Les embarras matériels ne contribuaient pas peu à prolonger les hésitations ; tous les jours des recrues arrivaient de Rio de Janeiro, des gardes nationales de Buenos-Ayres ; on voulait les instruire, en faire de vrais soldats, les accoutumer à la vie de campagne ; le rassemblement des bateaux, des transports, des *chatas* (grands radeaux) ne se faisait qu'avec lenteur, et Lopez mettait ce temps à profit pour consolider ses positions ; il trouva même moyen, à la fin de janvier 1866, de donner aux alliés une désagréable leçon dont les Argentins payèrent les frais.

Une avant-garde du général Hornos, se gardant elle-même fort mal, était établie non loin de la rive gauche du Parana ; trois mille Paraguayens passèrent le fleuve sans être découverts et de la façon la plus audacieuse, culbutèrent le détachement surpris et le pourchassèrent au loin ; Hornos accourut avec ses troupes, engagea un combat acharné au ruisseau du Peguajo et ne put obliger les Paraguayens, qui se battaient avec une bravoure furieuse, à se retirer que quand ils furent las de carnage. Deux bataillons com-

posés de volontaires buenos-ayriens, bourgeois, négociants, médecins, avocats, avaient été presque entièrement détruits et les cadavres jonchaient le champ de bataille. On peut se faire une idée de l'émotion que cette boucherie causa à Buenos-Ayres. Les généraux alliés prévirent ce qui les attendait dans l'intérieur du pays ennemi en face d'un adversaire aussi entreprenant que résolu ; ils comprirent que les passions et les dissentiments qui couvaient en arrière d'eux leur dictaient la plus extrême prudence ; que tout pas en avant devait être rigoureusement calculé et, que si Lopez réussissait une seule fois à les faire reculer d'une lieue, c'en était fait probablement de la triple alliance (1).

Le mois de février (1866) se passa encore en atermoiements. Pendant le mois de mars, l'amiral Tamandaré chercha à bien reconnaître les points de passage, tirant de temps à autre quelques coups de canon, afin de donner le change aux Paraguayens. Le 5 avril, il réussit à jeter dans une île située en face d'Itapiru, 300 artilleurs et pionniers brésiliens qui, en une nuit, achevèrent des parapets assez hauts pour recevoir, vingt-quatre heures après, de la grosse artillerie. Ce solide appui, procuré au passage projeté, attira l'attention de Lopez ; le 10, 1200 Paraguayens attaquèrent l'île avec leur furie ordinaire, mais ils échouèrent devant la froide intrépidité des canonnières et de l'infanterie brésilienne contre laquelle ils se heurtèrent ; repoussés, écrasés, un petit nombre d'entre eux retourna

(1) Le combat de Peguajo fut aussi appelé combat de Saint-Cosme.

en vie sur la rive droite ; la mitraille déchirait dans les eaux du fleuve les nageurs qui cherchaient à s'enfuir. Six jours après, c'est-à-dire près de six mois après l'arrivée de l'armée sur le Parana, les généraux alliés tentèrent enfin le passage.

Dans la nuit du 16 avril, deux divisions brésiliennes avec huit bouches à feu, sous les ordres du général Osorio, s'embarquèrent à Corrientes, remontèrent le Parana, entrèrent dans le fleuve Paraguay et débarquèrent de manière à se trouver à hauteur et en même temps un peu sur les derrières du fort Itapiru, à une demi-lieue à l'Ouest. Les Brésiliens cherchèrent aussitôt à se dissimuler dans des terrains marécageux et leur bonne fortune voulut qu'ils y réussissent ; ce fut tout au plus si quelques rares patrouilles ennemies se montrèrent à eux. L'habileté paraguayenne semble avoir été en défaut, et peut-être que les généraux du dictateur, induits en erreur par la longue inaction des alliés, n'avaient pas cru ceux-ci capables de conduire à bonne fin une entreprise aussi difficile et aussi dangereuse. Le matin, Lopez essaya de réparer la faute ; il détacha, sur son flanc droit, trois ou quatre mille hommes contre les troupes du général Osorio, qui avait encore reçu des renforts pouvant porter ses forces à près de dix mille hommes et qui avait poussé des grands-gardes dans de bonnes positions. Mais la négligence des Paraguayens devait porter ses fruits ; quand le combat commença à l'Ouest avec Osorio, l'escadre ouvrit le feu au Sud, contre le fort d'Itapiru, le canonna et le bombardarda sans discontinuer et protégea le débarquement

des troupes argentines. Alors, pour la première fois, on reconnut la position d'Itapiru ; le fort, juste assez grand pour une garnison d'un effectif médiocre, était situé sur une hauteur et se liait au fleuve par des batteries ; derrière, se développait un camp retranché destiné au gros des Paraguayens.

Osorio, quoique supérieur en nombre, eut à soutenir un combat des plus vifs, et ce ne fut que vers midi qu'il parvint à rejeter les Paraguayens sur le fort ; les fuyards n'y entrèrent pas ; ils tournèrent autour des fossés et coururent du côté du camp retranché qui les recueillit. Les Brésiliens, voyant le fort abandonné, y entrèrent en même temps que les Argentins venus du côté du sud. Le 18, à huit heures du matin, le général en chef Mitré arriva et fit flotter, côte à côte, le drapeau de la Confédération et le drapeau vert et or du Brésil à la place du drapeau tricolore des Paraguayens. Comme on ignorait les préparatifs de Lopez, on remit l'attaque du camp retranché au lendemain et, le 19, l'escadre commença à le couvrir de bombes. Les Paraguayens incendièrent leurs approvisionnements, leurs munitions, leurs palissades et partirent dans la nuit du 22 au 23 avril ; le 25, les alliés occupèrent le camp sans combat.

L'opération complète du passage avait duré huit jours, mais elle avait pleinement réussi ; les alliés avaient un point d'appui sur la rive droite.

Dans la pointe qui fut alors ordonnée, on apprit vite quelles difficultés le terrain situé en avant et dont on n'avait aucune connaissance, allait présenter à l'assail-

lant. Une croupe couverte de broussailles ou de bois qui masquent la vue, se prolonge depuis Itapiru jusqu'à Humaita ; à l'Ouest sont les marais des bouches du Paraguay ; à l'Est, les fondrières de l'Estero Velhação (*marais perfide*). Cela donna à penser et, avant de se lancer, on songea à organiser le service des approvisionnements de manière à être sûr de ne manquer de rien. Ce que l'on avait amené jusqu'alors directement à Corrientes devait à l'avenir passer encore le Parana ; un grand dépôt sur la rive droite était indispensable. Mitré s'en occupa avant tout et se borna à envoyer sur la croupe dont nous avons parlé, des avant-gardes commandées par les généraux Florès et Hornos.

•

II. — LES LIGNES DE ROJAS.

L'abandon d'Itapiru par les Paraguayens, presque sans combat, avait inspiré une imprudente confiance à Florès. Tandis que l'armée s'occupait de ses magasins et de ses transports, les Orientaux de l'avant-garde établissaient leurs bivouacs sur la lisière d'un bois, dans une position plus commode que sûre, négligeant d'explorer les *trembladeras* qu'ils avaient autour d'eux. Ce sont des terrains mouvants, sillonnés de sentiers uniformes d'aspect, mais dont la plupart n'ont d'autres issues que des fondrières perfides.

Le 2 mai 1866, six mille Paraguayens sortaient comme par enchantement de la terre, surprenaient les Orientaux à l'heure de la sieste, et leur enlevaient leurs canons ; les cavaliers de Lopez portaient en croupe des

fantassins qui s'élançaient au milieu des batteries des alliés, bondissaient sur les pièces et, s'y attelant, les emmenaient en courant après avoir sabré les défenseurs ; la déroute était vraiment effroyable lorsque le général Osorio accourut avec ses bataillons. Osorio arrêta l'ennemi, lui reprit une partie des canons et le rejeta derrière le bois ; mais lorsque les Brésiliens voulurent à leur tour poursuivre les Paraguayens, ils se trouvèrent tout à coup devant d'immenses retranchements qui se développaient non loin de Tuyuti (lieu des marais, en guarani), là où la longue croupe se rétrécit sur une longueur de 3 kilomètres et qui étaient d'un bout à l'autre hérissés d'artillerie. Ce combat, qui avait coûté plus de mille morts et blessés aux alliés, aboutissait à la découverte des lignes de Rojas ; il fallait les forcer.

Le gros de l'armée quitta Itapiru au milieu de mai, c'est-à-dire aussitôt que les magasins eurent été établis au Paso da Patria et les transports assurés ; elle campa au bourg abandonné de Tuyuti.

Le 24 mai, les alliés, toujours occupés à leur installation, furent soudainement attaqués à onze heures du matin. 9000 Paraguayens (14 escadrons, 22 bataillons, 40 bouches à feu), formés en colonnes composées des trois armes, et commandés par Resquin et Barrios, s'étaient encore avancés à la faveur des bois. Les Paraguayens portèrent d'abord leurs efforts sur l'aile gauche de l'ennemi qu'ils voulaient évidemment tourner et rejeter dans l'Estero Velhação. Mais, malgré la soudaineté de leur attaque, ils furent vigoureusement

reçus; les Argentins à droite, Florès au centre, les Brésiliens à gauche, développèrent leurs rangs de bataille, et soutinrent le combat. Il fut très-meurtrier et prouva de nouveau l'intrépidité et le fanatisme des soldats de Lopez, qui finirent cependant par être rejetés dans leurs lignes, laissant 3000 morts ou blessés sur le champ de bataille, perdant 4 obusiers et 5 drapeaux. Cette affaire coûta aux alliés 413 morts et 2094 blessés.

Les combats des 2 et 24 mai révélèrent aux généraux de l'alliance l'habileté des calculs de Lopez, et les éclairèrent sur les difficultés et sur la longueur de leur entreprise. Ils avaient espéré pouvoir, bientôt après le passage du Parana, paraître devant Humaita simultanément avec les troupes de mer, emporter la forteresse, ou du moins, la bloquer solidement, et mettre fin à la guerre par une marche rapide sur la capitale ennemie. Au lieu de cela, ils étaient amenés et arrêtés sur un champ de bataille éloigné de plusieurs milles du rivage; ils perdaient la puissante coopération de la flotte; ils se heurtaient à des ouvrages entourés de marais impraticables, à un rempart inexpugnable, bien armé, bien défendu. En outre, la quantité et la valeur des troupes que Lopez employait dans de simples sorties, leur faisait préjuger du nombre de celles qu'il devait y avoir sur pied, dans le Matto-Grosso, à l'Assomption, à Cerro-Léon, à Humaita et à Itapua. Les généraux alliés commençaient à mesurer les difficultés et la longueur de leur entreprise; les troupes se sentaient déconcertées, découragées même;

l'un des adversaires était chez lui, l'autre à plusieurs centaines de lieues de sa base d'opérations. Ce qui était bien pis, c'est que les alliés eux-mêmes étaient réduits à la défensive, et risquaient d'être cernés ou surpris chaque fois que Lopez jugerait à propos de faire une sortie : leurs services étaient si complètement désorganisés par les combats du 2 et du 24, que Florès écrivait à sa femme quelques jours après, que ses troupes étaient restées trois jours sans manger !

Dans cette situation, il n'y avait que deux partis à prendre : reculer jusqu'à Itapiru, ne fût-ce que pour épargner les immenses et pénibles transports entre ce point et Tuyuti, ou bien se fortifier parallèlement aux lignes de Rojas. Peut-être le premier était-il le plus raisonnable, car il eût rendu une certaine liberté d'action, et la faculté de chercher un autre point d'attaque ; mais tout pas en arrière pouvait être interprété comme un échec et avoir, du côté politique, de graves et incalculables dangers.

On se fortifia donc, et sérieusement. Une grande redoute pouvant servir de réduit, fut construite au centre de la position ; il y eut une redoute à chaque aile et des parapets en terre dans les intervalles, de sorte que l'ensemble des ouvrages présenta presque autant de solidité et d'étendue que les lignes de Rojas.

On sait que Lopez restait, de sa personne, à Humaita, et on l'a peint (1) sous des couleurs qui font peu d'hon-

(1) Un seul boulet tiré dans la direction du camp de Lopez suffit pour le mettre en fuite et le forcer à chercher un refuge dans Humaita. Il passait là des semaines entières sans sortir, et pendant que El Se-

neur à son courage personnel, mais qui n'atténuent pas son incontestable talent et son indomptable énergie. Quoique ses troupes eussent été repoussées les 2 et 24 mai, il n'avait pas moins atteint son but principal, qui était d'arrêter les alliés. Or, cet arrêt faisait tomber complètement les dernières velléités de marche sur l'Assomption par Candellaria, car cette diversion n'était possible qu'autant que Humaita eût été fortement masqué, et on ne pouvait même pas en approcher.

Le général en chef Mitré, craignant que Lopez ne réunît quelque jour toutes ses forces pour accabler ou tourner l'armée de Tuyuti qui fondait à vue d'œil, donna au général Porto-Alègre qui avait conduit d'Uruguayana à Candellaria environ 10 000 hommes de milices rio-grandésiennes, l'ordre de venir se joindre à lui, et lui envoya des navires pour amener ses troupes. A Rio de Janeiro, comme on ne se souciait pas qu'il prît une seconde fois envie à Lopez d'entrer dans le Rio Grande, tandis que l'armée brésilienne serait retenue devant Humaita, on décida que le corps de Porto-Alègre serait remplacé par un deuxième corps de réserve. Mitré pressait aussi l'amiral Tamandaré de chercher à pénétrer jusqu'à la grande forteresse, afin

manario exaltait « l'intrépide courage du héros paraguayen qui sa-
» voit mener ses vaillantes légions de victoire en victoire », lui n'osait
sortir par crainte d'un boulet ! (Extrait des notes de M. Washburn,
ancien ministre des Etats-Unis au Paraguay.)

Nous croyons, pour notre part, que si Lopez évitait le danger, ce
n'était pas par crainte, mais par la conviction fondée que lui, Lopez,
était l'âme de la guerre et de la défense du pays. (L'auteur.)

de dégager le flanc gauche de l'armée de terre ; mais l'amiral répondait que cela n'était pas prudent pour le moment, que la quantité des brûlots, des torpilles, des estacades répandus dans le fleuve Paraguay, rendait la navigation extrêmement dangereuse, que les navires pouvaient être canonnés des deux côtés du fleuve ; qu'il n'avait encore que cinq cuirassés, et qu'une action de la flotte ne commencerait dans de bonnes conditions que quand l'armée de terre réussirait à étendre son aile gauche jusqu'au rivage. Ces objections étaient fondées, mais les généraux les goûtaient peu, parce qu'ils étaient réduits à une immobilité dont on leur attribuait tout le tort.

En attendant, Lopez était trop actif pour négliger aucune occasion de causer du dommage aux alliés. Le 14 juin, ce fut une attaque des batteries de Tres-Bocas et des vaisseaux brésiliens par des canonnières ; le 19, ce fut un bombardement sans grand résultat des lignes de Tuyuti par celles de Rojas. Dans la nuit du 19 au 20, Lopez fit abandonner au courant du fleuve des brûlots et des torpedos flottants qui devaient aller incendier la flotte, mais les marins brésiliens furent avertis à temps et ils surent bientôt, au moyen de canots de veille et de filets, écarter ces dangereux engins.

Ce qui était bien plus funeste que les canonnades journalières, c'étaient les maladies provoquées par les émanations pestilentielles de ce pays marécageux, qui tuaient par centaines les hommes et jusqu'aux chevaux et aux bestiaux. L'armée était si réduite que Mitré n'osait rien entreprendre avant l'arrivée de

Porto-Alègre, qui devait amener 12 000 hommes, disait-on, mais qui en avait à peine 7000 et quelques remontes(1). Le bouillant général Osorio, commandant supérieur des troupes brésiliennes, était fort mécontent de ces lenteurs; il laissait éclater chaque jour colères sur colères et finalement, ne pouvant plus s'accorder avec le général en chef, il déposa son commandement en grondant. On lui donna pour successeur le général Polydoro da Fonseca Quintanilha Jordão (15 juillet 1866). Florès aussi, mécontent de Mitré, humilié de n'avoir qu'une poignée d'Orientaux sous ses ordres, inquiet des affaires de Montevideo, annonçait à tout instant son prochain départ.

Depuis les dernières affaires, Lopez se bornait, en apparence, à envoyer quelques boulets aux alliés qui répondaient de la même manière, mais, en réalité, il travaillait activement à étendre son aile droite; il établissait dans les fourrés des batteries qui, grâce à sa parfaite connaissance du terrain, allaient prendre l'ennemi à revers et qui n'étaient que l'amorce de travaux plus considérables reliant Rojas au fleuve. Les généraux eussent bien voulu, avant d'entamer une action, avoir les 7000 hommes que le général Porto-Alègre amenait de Candellaria avec des remontes, mais le danger devenait imminent, et laisser les Paraguayens achever leurs travaux eût été une im-

(1) On sait combien les chevaux sont mal soignés dans l'Amérique du Sud, et quelle consommation il s'en fait. Mais des personnes compétentes ont attribué la grande mortalité des chevaux au camp, surtout au changement de nourriture et de régime.

prudence qui eût pu coûter cher. Il fallait les arrêter, et les alliés s'y décidèrent en apprenant, vers le 13 ou 14 juillet, que Porto-Alègre allait arriver au Paso da Patria.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet, la 4^e division d'infanterie, commandée par le brigadier de Souza, s'embusqua dans les bois, attaqua les Paraguayens à la pointe du jour et fut bientôt soutenue par toutes les forces alliées. Le retranchement neuf fut enlevé, et ses défenseurs, après d'inutiles efforts pour le reprendre, pendant un combat qui dura depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir, finirent par rentrer dans leurs lignes.

Le lendemain, Lopez fit une sortie contre les alliés avec des forces considérables, encore avant que Porto-Alègre eût pu arriver à Tuyuti; la lutte dura toute la matinée, et à midi les Paraguayens rentraient dans leurs lignes. Les Brésiliens, qui avaient l'habitude de qualifier du nom de reconnaissance toutes les affaires douteuses ou manquées, ont dit que celles des 16 et 17 étaient des reconnaissances. Ils firent effectivement le 17 une découverte plus que désagréable. Tour à tour, les Paraguayens se jetaient sur Tuyuti et les Brésiliens sur Rojas. Quelques compagnies brésiliennes ayant escaladé le rempart ennemi, virent, à leur grande surprise, une seconde ligne plus haute et plus forte que la première se dresser en arrière ! Il serait d'un médiocre intérêt de rechercher si, dans les journées diversement racontées des 16 et 17, les alliés ont attaqué ou bien ont été réduits à se défendre; on peut seulement ob-

server ce fait bizarre qu'on verra se reproduire sans cesse, que les demi-échecs étaient aussi peu funestes à Lopez que les demi-succès étaient stériles pour les alliés.

III. — LA PRISE DE CURUZU.

On avait forcé le dictateur à se renfermer dans ses lignes, mais cela avait coûté deux jours de combats, 2000 hommes et démontré l'impossibilité complète de faire le moindre pas en avant. Les généraux eurent conférences sur conférences et examinèrent d'abord les moyens de refaire un peu leur armée épuisée par les maladies, décimée par le feu, manquant surtout des chevaux et des mulets que devait amener Porto-Alègre. Ils croyaient pouvoir induire du soin des Paraguayens à accumuler en avant d'Humaita des obstacles extraordinaires, que cette place n'était pas aussi forte qu'on le prétendait, et ils songèrent à pénétrer directement jusqu'à elle, tant par eau qu'en filant le long de la rive gauche du fleuve et en essayant d'emporter de vive force Curupaïti, qui devait leur barrer le passage.

Au sud d'Humaita, Lopez avait jeté le camp retranché de Brites, couvert par le lac Piriz, des marais et des forêts impénétrables, se reliant à gauche aux lignes de Rojas, et s'appuyant à droite sur Curupaïti. Curupaïti était un ouvrage régulier, revêtu en partie, contigu au fleuve et construit sur une rive escarpée constamment battue par le courant. C'était ce fort,

défendu par plus de cinquante pièces de canon dont beaucoup de 68, qu'il s'agissait d'enlever ou de tourner. Mitré n'était pas favorable à un projet qui exigeait naturellement la coopération de la flotte et que l'ignorance complète où l'on était du terrain rendait fort chanceux ; sans doute aussi, la jalousie des Argentins contre les Brésiliens n'était pas étrangère à cette opposition. Cependant il céda aux instances du général Porto-Alègre lorsque celui-ci arriva et il lui confia, non sans répugnance, le commandement d'une expédition. Porto-Alègre choisit ses troupes avec soin ; il les composa de ces bataillons rio-grandésiens qu'il menait avec lui depuis longtemps, leur adjoignit des Volontaires de la patrie et les exerça à des combats de bois et de marais. Il devait les mettre sur des navires de guerre et de transport, prendre terre au-dessous de Curupaïti et attaquer cette position de concert avec la flotte.

Porto-Alègre s'embarqua à Itapiru le 1^{er} septembre avec 9000 hommes, sur six cuirassés, vingt-trois vapeurs, un grand nombre de bateaux et entra dans le Paraguay, où il fallut éviter des bâtiments échoués qui barraient le chenal. Au bout de trois heures de navigation, les premiers vaisseaux arrivés à hauteur d'un bois qui bordait le rivage et bien avant d'avoir aperçu Curupaïti, furent accueillis par une grêle de boulets d'un calibre tel qu'ils ne pouvaient venir que d'une fortification. La flotte se mit à l'abri derrière une longue île, Las Palmas, et envoya des canots en reconnaissance. Ceux qui les montaient jugèrent que derrière le bois il y avait, dans une clairière, un fort

qui commandait tout le cours du fleuve. Le général Porto-Alègre ordonna alors le débarquement sous la protection du feu des cuirassés ; il mit à terre, pour commencer, 900 hommes qui devaient chercher à s'établir solidement sur la berge, derrière des abatis, pendant que les chalands iraient chercher encore 1000 hommes ; cette première opération réussit, grâce à l'emploi bien entendu de sacs de sable, au moyen desquels les soldats se créèrent rapidement des abris. Lorsque environ 3000 hommes se furent étendus dans le bois, la canonnade des navires dut naturellement cesser ; les Paraguayens approchèrent et se jetèrent avec la plus grande véhémence sur les Brésiliens. Lopez, au premier avis de cette surprise, avait envoyé des secours de son camp de Brites, mais en petit nombre, parce que lui, ordinairement si bien servi par ses espions, croyait seulement à une diversion destinée à favoriser une attaque générale des lignes de Rojas. Le combat fut acharné et sanglant et dura depuis midi jusqu'à la nuit, à la faveur de laquelle les Brésiliens débarquèrent encore 3000 hommes. Quand l'obscurité fut complète, les Paraguayens mirent le feu au bois et bientôt un immense incendie éclaira les eaux du Paraguay. Mais par là, ils ne firent du tort qu'à eux-mêmes ; le vent qui s'éleva du fleuve chassa les flammes de leur côté, et les troupes débarquées purent bivouaquer sur la rive. De plus, le terrain fut déblayé devant le fort, et le lendemain, 2 septembre, les Brésiliens, marchant sur des cendres brûlantes et à travers des souches enflammées, s'élancèrent à l'at-

attaque de Curuzu (fort de la Croix), que la flotte canonnière en même temps.

Curuzu était une petite redoute bastionnée armée de 18 pièces. Les Paraguayens cherchèrent à la défendre à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Ils mirent en action une immense artillerie de campagne qui était établie à la lisière d'un bois entre Curuzu, et Curupaïti et qui balayait toute la clairière. Au plus fort du combat, une explosion se fait entendre : la frégate cuirassée *le Rio de Janeiro*, le plus beau navire de la marine brésilienne, qui avait coûté sept millions, a été frappée par un torpédo, coupée en deux et coule en quelques minutes. Presque tout l'équipage est noyé et le commandant, le lieutenant de vaisseau Silvado, périt en voulant retourner chercher ses papiers de bord. Cette catastrophe, qui a lieu sous les yeux des combattants, plongé les uns dans la stupeur et les autres dans la joie ; mais bientôt les Brésiliens se raniment, se sentent enflammés d'une ardeur plus grande, ils tournent la clairière, repoussent les Paraguayens du bois et Curuzu, après que la plupart de ses canons ont été démontés par l'artillerie de la flotte, est enlevé d'assaut. La garnison se défendit sur ses pièces jusqu'au dernier moment et aima mieux mourir que de se rendre. Quand les Brésiliens furent dans le fort, l'espace se trouva si étroit qu'ils portèrent les blessés paraguayens dans un bastion ; alors une mine sauta ; le hasard voulut qu'il n'y eût que les vaillants défenseurs qui en souffrissent.

Parmi les troupes lancées à la poursuite des Para-

guayens, deux compagnies avaient couru jusqu'à Curupaïti et escaladé les parapets; elles avaient tenu un instant, mais assaillies de tous côtés elles furent écrasées. Pendant ce temps, le général Porto-Alègre, qui ne voulait pas compromettre le succès qu'il venait de remporter, avait ordonné de cesser le combat et, quand il apprit que deux compagnies étaient dans Curupaïti, il était trop tard pour aller à leur secours ou les suivre. Toutefois les Brésiliens en conclurent que les retranchements étaient abordables, qu'aucun obstacle ne les en séparait, et qu'avec de l'audace ils auraient pu les enlever. La victoire avait coûté une magnifique frégate, plus de mille morts et blessés.

Lopez, furieux contre les soldats qui n'avaient pu empêcher les Brésiliens de prendre pied sur la rive du Paraguay, fit décimer le bataillon auquel était confié Curuzu et fusiller la moitié des officiers. Dans Curuzu, on ne trouva que 13 canons; 5 avaient été emmenés pendant la nuit précédente. La flotte paraguayenne, composée encore d'une douzaine de navires qu'on pensait devoir venir prendre part au combat, était restée à l'ancre devant Humaita, probablement parce que Lopez en avait déjà débarqué les canons pour en armer les remparts.

On se demande pourquoi le général en chef Mitré, qui devait certainement entendre depuis Tuyuti la canonnade de Curuzu, ne fit rien contre les lignes de Rojas, ce qui permit à Lopez d'en retirer jusqu'au dernier moment des troupes fraîches pour les envoyer au secours de Curupaïti. On sait que Mitré ne comptait

guère sur le succès de Porto-Alègre, mais les événements postérieurs font soupçonner que des rivalités de personnes ont été la véritable cause de l'inaction du général en chef.

Le général Porto-Alègre s'établit solidement à Curuzu, se déclara prêt à attaquer Curupaïti et demanda à l'amiral Tamandaré son concours. L'amiral répondit qu'il ne se souciait pas de perdre encore un navire comme le *Rio de Janeiro* et qu'il se refusait, en vertu de son indépendance, à aller plus loin tant que les troupes de terre ne seraient pas suffisamment fortes pour emporter Curupaïti et amoindrir ainsi les dangers que couraient les cuirassés. Sans la flotte, Porto-Alègre ne pouvait rien ; il envoya les transports chargés de blessés à Itapiru, priant Mitré de les lui renvoyer immédiatement avec des renforts. Cela exigeait du temps ; Curuzu n'est qu'à cinq lieues de Tuyuti, mais le terrain qui sépare ces deux points est tellement marécageux qu'il est impraticable à des colonnes. On ne crut même pas possible d'y établir un télégraphe dont la conservation eût d'ailleurs été difficile ; il fallait donc faire un détour de dix-huit lieues, par Tres-Bocas, pour se tenir en communication. En attendant, Porto-Alègre établit son camp dans la position la plus salubre qu'il put trouver, mais il commit la faute de mal observer l'ennemi et d'ignorer ce qui se passait à une portée de canon de son bivouac.

Les généraux brésiliens de Tuyuti se prononcèrent pour l'envoi de secours immédiats ; Mitré résistait, prétendant que si Lopez, dont la vigilance avait re-

doublé, venait à savoir qu'on dégarnissait Tuyuti, il pourrait faire, pendant que les troupes alliées seraient à Tres-Bocas, une sortie funeste aux alliés. Cette opposition donna lieu aux discussions les plus aigres ; les généraux brésiliens insistaient d'autant plus que la prise de possession de Curuzu avait mis le flanc gauche des alliés dans des conditions avantageuses et nouvelles, et ils soutenaient que Curupaïti était le point faible qui devait attirer leurs efforts. Ils furent confirmés dans cette opinion par l'arrivée inattendue (8 novembre) d'un parlementaire de Lopez au quartier général de Tuyuti. Lopez se déclarait prêt à entrer en négociations et demandait une conférence. Mitré invita aussitôt le général Polydoro (1), représentant le Brésil, et le général Florès, représentant l'Uruguay, à assister à cette conférence. Florès, pressé d'en finir, afin de pouvoir retourner à Montevideo, accepta. Polydoro repoussa toute espèce de relation avec Lopez : « Le gouvernement impérial, disait-il, m'a envoyé au Paraguay pour renverser et chasser Lopez, conformément au pacte d'alliance, je ne puis donc négocier avec un homme auquel je suis chargé d'enlever la faculté de tenir aucune sorte d'engagement. » Il ajoutait que si Lopez s'était décidé à faire le premier pas, c'est qu'il avait perdu l'espoir d'une plus longue défense et qu'on devait l'attaquer de suite et vigoureusement à Curupaïti et à Rojas.

Après bien des débats, la conférence finit par avoir

(1) Au Brésil, on désigne la plupart du temps les généraux par leurs prénoms.

lieu, le 11 septembre, sans Polydoro, dans les formes les plus solennelles. On fut réciproquement très-courtois, mais Lopez, voulant conclure des traités séparés seulement avec Mitré et Florès, ce dernier se retira aussitôt. Lopez et Mitré, restés seuls, se séparèrent ensuite sans s'être entendus ; il ne pouvait en être autrement : Mitré demandait à Lopez de céder aux volontés de la triple alliance, c'est-à-dire d'abdiquer et de partir.

IV. — CURUPAITI.

Mitré, en se prêtant à une conférence sans résultat, avait provoqué un nouveau mécontentement et il ne pouvait plus se dispenser de recourir aux armes. Il tâtonna encore jusqu'au 20 septembre. Alors il décida que toutes les troupes argentines, de même que les meilleures troupes brésiliennes, partiraient par eau pour Curuzu et qu'elles attaqueraient Curupaïti, où commandait le général paraguayen Diaz, naguère soldat aux pieds nus. Pendant ce temps, Florès, à la tête de la cavalerie, chercherait à établir par terre une liaison entre Tuyuti et Curuzut, et Polydoro aborderait les lignes de Rojas.

Les dispositions nécessaires furent prises et exécutées et, le 21 septembre au soir, 17 000 hommes étaient réunis à Curuzu. Mais Porto-Alègre fut aussi vexé que surpris, lorsque, avec les renforts, il vit arriver le général en chef, qui déclara qu'il entendait prendre le commandement en personne. L'attaque de-

vant avoir lieu le lendemain, il s'agissait de reconnaître le terrain. Mitré, au lieu d'y aller lui-même, y envoya un de ses aides de camp, major de la garde nationale de Buenos-Ayres et notaire de son état. Ledit notaire, qui n'avait jamais vu les remparts de Curupaïti, s'acquitta de son office avec une précipitation peu ordinaire aux gens de loi ; il constata un retranchement, revint en rendre témoignage et dit qu'il n'y avait qu'à poursuivre.

Les jours précédents, il avait plu ; dans la nuit du 21 au 22, une nouvelle pluie torrentielle changea le pays en marécage. Néanmoins, le 22, de bonne heure, les troupes se formèrent en colonnes d'assaut, tandis que l'artillerie cherchait quelques places non submergées pour se mettre en batterie.

Porto-Alègre, qui devait aborder le centre, resta stupéfait lorsque, après avoir un peu marché, il vit se développer devant lui un ouvrage neuf de plus d'une lieue de long, élevé à une portée de canon devant Curupaïti. Cet ouvrage avait été construit en treize jours, à l'insu et à la barbe des avant-postes brésiliens ; c'était merveilleux. Un fossé de douze pieds de profondeur, avec parapet en arrière, s'étendait depuis la rive du Paraguay jusqu'au lac Piriz. Il est à peu près certain que Lopez n'avait demandé l'entrevue du 11 que pour gagner du temps et pouvoir achever ce travail.

Le mal était fait, force fut d'en subir les conséquences, et les alliés, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, marchèrent bravement à l'attaque sur toute la ligne.

Mitré, voulant réserver à ses Argentins l'honneur de la journée, leur avait donné le côté du fleuve où ils devaient trouver l'appui de la flotte. Mais la flotte se souvenait de la perte du *Rio de Janeiro* et montrait une prudence exagérée ; elle tirait avec ses canons à longue portée dans l'espace entre le retranchement et Curupaïti, et l'on entendait les projectiles éclater dans la boue ; quand les Argentins approchèrent, elle dut cesser son feu. Comme le retranchement n'était que faiblement garni par de l'artillerie légère et par de l'infanterie, les Argentins de Mitré et les Rio-Grandésiens de Porto-Alègre réussirent sans trop de peine à l'atteindre et virent aussitôt les Paraguayens se retirer. Les premiers tirailleurs qui se jetèrent dans le fossé et qui escaladèrent le parapet éprouvèrent un nouvel et décourageant étonnement. Tout l'espace entre le retranchement et Curupaïti n'était qu'une immense fondrière, couverte d'eau, hérissée d'abatis, percée de trous de loups, à travers laquelle les petites colonnes paraguayennes se retiraient rapidement en suivant des passages connus de quelques officiers seulement. Était-ce donc à travers ce lac boueux et perfide qu'il faudrait traîner l'artillerie et s'avancer à découvert sous le canon de Curupaïti ?

Les troupes qui montèrent successivement sur le parapet du retranchement n'eurent pas le temps de réfléchir longtemps ; elles furent accueillies par un feu rasant de mitraille, feu d'autant plus meurtrier, que des repères assuraient sa précision. Les soldats durent redescendre et attendre qu'à grand renfort de bras on eût

fait passer le fossé à quelques pièces de campagne qu'on mit tant bien que mal en batterie. Mais cette artillerie ne pouvait lutter contre les gros calibres des Paraguayens; quant à la flotte, elle était tout à fait impuissante, de sorte que vers midi, après avoir subi de grandes pertes, Mitré, désespérant d'approcher de la forteresse, ordonna la retraite sur toute la ligne. Les bataillons de Porto-Alègre, vainqueurs à Curuzu, n'y voulaient pas croire; ils s'obstinaient à chercher un chemin dans les marais et à s'y faire prendre ou à y périr. Tandis que Curupaïti retentissait des cris de triomphe des Paraguayens, les alliés comptaient leurs morts : plus de 5000 morts et blessés.

Le général Polydoro, pendant ce temps, n'avait pas voulu ou pas osé attaquer les lignes de Rojas avant que Florès n'eût établi la communication entre les deux corps, et comme Florès, perdu dans les boues, était resté en route, le commandant des lignes de Tuyuti n'avait pas bougé.

Personne ne pouvait se dissimuler que ce ne fût là un désastre complet, anéantissant les avantages acquis jusqu'alors (1). Les pertes des alliés et notamment celles des Argentins étaient très-considérables et la connaissance qu'on avait de celles de Lopez n'était pas une consolation. Les chefs se renvoyaient les reproches

(1) Mitré a publié, sous le pseudonyme d'Orion, sa propre défense à propos de l'affaire de Curupaïti. (Voy. le livre de M. B. Poucel, Marseille, 1867, p. 233, qui donne, en outre, des relations très-détaillées de cette grande bataille, tirées de *l'Estafette de Buenos-Ayres* et du *Semanario*.)

les uns aux autres, Florès retournait à Montevideo, les accusations contre Mitré sonnaient bien haut, enfin une altercation entre son frère, le colonel Emilio Mitré et l'amiral Tamandaré eut un caractère de violence tel, qu'elle provoqua le rappel de l'amiral déjà brouillé avec le général en chef. Porto-Alègre reprit le commandement de Curuzu et Mitré retourna à Tuyuti dans une incertitude et un abattement partagés par toute l'armée.

Les soldats de Lopez, au contraire, tenaient le fusil d'une main et la pioche de l'autre ; ils donnaient à leurs lignes, doubles ou triples souvent, un développement qui n'atteignit pas moins de 30 kilomètres et réunirent tous leurs ouvrages par une immense enceinte continue (1) ; certaines parties étaient en palissades avec embrasures et très-favorables aux batteries volantes. De plus, le dictateur, admettant le cas d'une retraite forcée par le Gran Chaco, fit entamer sur la rive droite du Paraguay, une route militaire qui n'eut pas moins de 90 kilomètres de développement et qui exigea la construction de six grands ponts dont un sur le Rio Vermejo. Au milieu d'octobre, Lopez fit une nouvelle sortie des lignes de Rojas, sortie qui eut le même résultat que les précédentes, puis la guerre languit encore, tandis que les maladies sévissaient avec une recrudescence d'intensité.

A Buenos-Ayres et à Montevideo, ces revers et ces dissensions excitaient la plus grande joie parmi les en-

(1) La carte ne donne pas le tracé de ces ouvrages compliqués et souvent remaniés.

nemis de la triple alliance, et des symptômes menaçants se montraient au centre des populations de la Plata. A Rio de Janeiro, on était profondément mécontent d'une défaite qui était la première depuis le commencement de cette laborieuse campagne, mais on était loin de perdre courage. On voyait, à tort ou à raison, dans l'immobilité de Lopez, au moment de la retraite des alliés, un premier signe de faiblesse. Le gouvernement agit avec vigueur, il donna ordre de mobiliser 10 000 hommes de gardes nationales et pressa les travaux des arsenaux. Faisant droit aux réclamations qu'avait soulevées l'indépendance de Tamandaré, il subordonna la flotte au commandant des forces brésiliennes, nomma le maréchal marquis de Caxias au commandement supérieur des armées actives de terre et de mer et le contre-amiral Ignacio à celui de la flotte.

Avant d'aller plus loin, il est indispensable d'examiner ce que la situation politique qui a exercé une influence si constante et si directe sur la conduite des opérations militaires, était devenue à la fin de 1866.

Quoique le traité conclu entre les trois États alliés eût dû rester secret, il avait cependant été rendu public par l'indiscrétion des diplomates anglais. Le chargé d'affaires britannique Thornton, accrédité en 1865 dans les pays de la Plata, paraissait approuver la conduite des alliés et il avait reçu du ministre des affaires étrangères de l'Uruguay, M. de Castro, une copie du traité, à titre de communication confidentielle. Il en avait aussitôt fait part à son gouverne-

ment, cela était dans l'ordre, et lord Russell, sans aucun respect pour l'inviolabilité du secret, s'était empressé de faire insérer cette pièce dans le *livre bleu* destiné au Parlement.

Lorsque les républiques du Pérou, du Chili, de la Bolivie, de l'Équateur et de la Colombie connurent le pacte conclu contre le Paraguay, ou plutôt contre Lopez, elles se crurent menacées dans leur existence. Elles redoutaient que si la triple alliance en arrivait à ses fins, elles n'eussent à leur tour à répondre des bouleversements et des troubles où elles se complaisaient et qui entravent le développement régulier et normal de la riche Amérique du Sud ; les protestations s'élevèrent de tous côtés ; le Chili ouvrit la marche (1).

A Montevideo, M. de Castro donna sa démission ; à Buenos-Ayres, il y eut une explication des plus vives entre le vice-président Paz et l'envoyé chilien Lastarria. Le Pérou avait tant à faire chez lui, que personne ne fit attention à sa protestation ; la Bolivie seule parut faire des préparatifs. Sur la frontière sud de ce pays, de même que dans les Andes Chiliennes, il se forma des bandes prêtes à appuyer les rébellions qui allaient éclater bientôt dans les États de la Confédération Argentine. Au Brésil, on tenait bon ; au ministère d'Olinda qui était tombé en avait succédé un autre tout aussi décidé que l'Empereur lui-même à la

(1) Son manifeste débutait par une naïveté diplomatique : il affirmait qu'il était inouï, qu'on n'avait jamais vu qu'une alliance fût dirigée contre un chef d'État, et non contre l'État même. Sans doute, l'auteur de cette bévue avait négligé d'étudier l'histoire moderne.

continuation de la guerre, malgré le fardeau intolérable de la dette. Les adversaires du Brésil lui reprochaient de n'avoir entrepris la guerre que par ambition, de vouloir écraser le Paraguay afin de s'approprier la domination absolue des fleuves dans le bassin de la Plata, comme il l'avait déjà dans ceux de l'Amazone et du San-Francisco. Au mois de septembre 1866, l'empereur Don Pedro répondit à ces accusations im-
méritées par un décret qui ouvrait l'Amazone, le San-Francisco et leurs affluents à la libre navigation de tous les pavillons. Ce don, spontanément offert au commerce du monde, portait avec lui la promesse d'une liberté pareille pour le bassin de la Plata, et l'avenir en révélera la portée.

CHAPITRE CINQUIÈME

HUMAÏTA.

I. — L'ESTERO VELHAÇO.

Le maréchal Caxias arriva au camp de Tuyuti, avec le contre-amiral Ignacio, au milieu de décembre 1866 et se mit sous les ordres de Mitré. Il dut paraître bien dur à Caxias, à lui, vieux guerrier qui n'avait connu que la victoire, qui commandait à 30 000 hommes et à une flotte, de se soumettre à un général de brigade ayant à peine 6000 soldats et venant d'être battu. Ce n'est pas un des traits les moins caractéristiques de cette guerre qui abonde en particularités curieuses, que la possibilité et le maintien d'une pareille anomalie. Il est vrai que Mitré montra toujours beaucoup de tact dans ses relations et qu'il ne voulut jamais du grade de général de division, sentant que sa dignité de Président de la Confédération était son véritable titre au commandement. Le maréchal, de son côté, avait reçu du gouvernement de Rio de Janeiro les instructions les plus précises pour entretenir de bonnes relations avec les républiques alliées. En effet, si, au point de vue des secours matériels, l'alliance était peu utile et même onéreuse au Brésil, elle lui assurait le prestige politique et la sécurité des derrières de l'armée.

Caxias, quoique militaire éprouvé et l'un des héros de la guerre contre Rosas, était déjà entré dans un âge de la vie où, chez beaucoup d'hommes, la vigueur de l'intelligence et du caractère commence à se perdre avec celle du corps, et bien des gens doutaient qu'on trouvât en lui l'initiative et l'énergie qu'exigeaient les circonstances critiques dans lesquelles il arrivait. Son début sembla justifier ces appréhensions ; dès qu'il fut à Tuyuti, il demanda des renforts ; Ignacio demanda aussi de nouveaux cuirassés, déclarant qu'avec ceux qu'il avait il était impossible de forcer la passe devant Humaita. Sans l'appui parallèle de la flotte qui l'approvisionnait et la soutenait, l'armée devait renoncer à marcher en avant ; or, des officiers de la marine anglaise et de la marine américaine, qui avaient personnellement examiné les défenses d'Humaita, soutenaient que la passe était infranchissable. Puis le désordre était partout. Des transports en grand nombre avaient été nolisés, pour le service des approvisionnements et, parmi eux, il y en avait qui faisaient effrontément la contrebande, même celle de guerre, pour le compte de l'ennemi. La rive droite du Paraguay était infestée d'Indiens maraudeurs, de déserteurs et de hardis pillards, dont les rapines profitaient à Lopez. La sécurité était si peu grande, la police des dépôts était si mal faite, qu'à Corrientes même la cherté était devenue exorbitante (1). Un des premiers soins de Caxias fut d'organiser une surveillance active, afin de tenir en

(1) Pendant quelque temps, un poulet s'y vendit jusqu'à 25 francs.

respect ces impudents fraudeurs, puis il chercha à se rendre un compte bien exact de la position militaire. Il ne se passait pas de jour sans qu'on échangeât quelques coups de canon, sans que des escarmouches d'avant-postes ne fissent crépiter la fusillade ; mais au commencement de 1867, rien ne décelait encore une reprise sérieuse des hostilités.

Sur ces entrefaites, de graves nouvelles arrivèrent à Mitré. Une rébellion, à la tête de laquelle étaient les frères Saa, avait éclaté dans l'État de Mendoza au pied des Andes Chiliennes ; le gouverneur nommé par la Confédération avait été chassé ; le gouvernement provisoire qui l'avait remplacé avait déclaré d'abord que le pronunciamiento était d'une nature toute locale, puis, jetant le masque, avait demandé la cessation de la guerre contre Lopez, la dissolution de l'alliance avec le Brésil et essayé de séparer Mendoza de la Confédération. A Buenos-Ayres, le vice-président Marco Paz ne prenait que des demi-mesures, et le danger menaçait de s'étendre. Mitré, homme d'État aussi habile que militaire médiocre, fit alors partir du camp de Tuyuti le général Paunero avec 3000 hommes. Des navires brésiliens les transportèrent jusqu'au Rosario, où ils rallièrent un dépôt de 700 hommes et d'où ils marchèrent ensuite vers l'Ouest. Mais pendant ce temps les rebelles de Mendoza, soutenus par des bandes chiliennes, avaient envahi les États de San-Juan, la Rioja, San-Luis et les avaient révolutionnés. Paunero, dont on connaît la sagacité et le courage, prit une forte position au centre des États révoltés, attendant

que les premières fumées de l'esprit révolutionnaire se fussent évaporées, et espérant que l'imprudence habituelle des meneurs lui fournirait l'occasion de frapper un coup vigoureux. Cette expectative se prolongea ; à Tuyuti, où l'on se plaignait de l'absence des Argentins, elle pesa sur le moral des alliés et l'accord en souffrit. Mitré, sentant que le sol tremblait sous lui, se décida à aller lui-même combattre les rebelles ; il partit, emmenant encore un millier d'hommes et laissant le commandement au maréchal Caxias. Lorsqu'il arriva à Buenos-Ayres, Paunero et son lieutenant le colonel Arrédondo, venaient de remporter quelques avantages sur les rebelles, de sorte qu'il put agir efficacement et réparer les fautes de Marco Paz, dont Urquiza se tenait prêt à profiter ; néanmoins son séjour à Buenos-Ayres fut beaucoup plus long qu'il ne l'avait prévu.

Les troubles de l'Argentine, qui avaient amené l'affaiblissement de l'armée devant Rojas, eurent, par contre, une influence heureuse en provoquant le départ de Mitré. Le maréchal Caxias eut le champ libre et put imprimer à la guerre une impulsion qu'un véritable soldat était seul capable de lui donner. Il avait sous ses ordres, outre la flotte, 29 000 Brésiliens, 3000 Argentins et 60 Orientaux. On ne pouvait donc pas dire que la guerre fût continuée en fait par des alliés, mais elle l'était en droit, et la responsabilité de Caxias, général en chef intérimaire, en grandissait davantage.

Humaita, que Lopez, par un art semblable à celui de Tottleben à Sébastopol, de Pemberton à Vicksbourg,

avait transformé en boulevard du Paraguay, devait rester le principal objectif ; il s'agissait seulement de trouver, pour en approcher, un moyen différent de ceux essayés jusqu'alors. Quand on examine les cartes rares et imparfaites de ces contrées, les yeux se tournent aussitôt du côté du Gran Chaco, et l'on est tenté de croire que les colonnes alliées auraient pu filer le long de la rive droite du Paraguay, repasser le fleuve et tourner Humaita par le Nord. Mais le Gran Chaco est une plaine basse, marécageuse, coupée par de grandes rivières, exposée à des inondations subites, et les troupes qui eussent réussi à la traverser et qui se seraient portées au nord d'Humaita eussent été bientôt coupées de la base d'opérations avec laquelle la flotte seule pouvait leur assurer une liaison certaine. Quant à remonter la rive gauche, il n'y fallait plus songer ; Mitré avait éprouvé la valeur des ouvrages de Curupaïti qui couvraient Humaita au Sud. De front, étaient les lignes impénétrables de Rojas ; à l'Est, le chemin de Candellaria à l'Assomption présentait les difficultés que l'on sait et le danger d'une dispersion de forces devant un adversaire compacte. Restait une dernière chance, c'était de déborder les lignes de Rojas au Sud-Est, par l'Estero Velhação et le Njembucu, de s'étendre au Nord jusqu'au Paraguay en amont d'Humaita et d'isoler cette forteresse de l'Assomption d'où elle tirait des renforts et des vivres. C'est ce moyen que Caxias, qui voulait coûte que coûte sortir de Tuyuti, avait résolu d'employer. Le principal obstacle qui s'élevait contre l'accomplissement de son dessein, était

qu'on regardait comme impossible la traversée des marais de l'Estero Velhação ou bas Njembucu.

Caxias, afin de s'en assurer, fit construire à Rio de Janeiro deux aérostats que les constructeurs, les frères américains Green, amenèrent eux-mêmes à Tuyuti. Ces aérostats s'élevèrent dans les airs attachés par des cordes de 100 mètres que tenaient des soldats avançant ou reculant selon le besoin (1). Pendant huit jours, des officiers d'état-major observèrent le terrain et ils finirent par établir que le passage était possible, en faisant un détour de neuf lieues.

Il est assez étrange que jusqu'à ce moment-là on n'ait pas su à quoi s'en tenir d'une manière précise. Mais les reconnaissances sont chose difficile en tout pays; on sait combien en Algérie, pendant vingt ans de guerre, on a eu de peine à connaître le terrain à l'avance autrement que par des espions. Au Paraguay, pas d'espions; jamais on n'a pu tirer d'un déserteur ou d'un prisonnier un renseignement exact, fait assez curieux en présence du régime de terreur implanté par Lopez. Il est probable que si pendant un an on est resté dans l'ignorance de la topographie d'un sol si voisin de Tuyuti, c'est que sa reconnaissance présentait des difficultés qu'on ne savait comment vaincre. En tout cas, en admettant la praticabilité de l'Estero, on pouvait fort bien ne pas trouver au delà un établissement tenable.

Caxias basa son plan sur les données des observa-

(1) De pareils équipages aéronautiques augmentés d'un fil télégraphique ont été essayés, croyons-nous, en Prusse.

teurs aériens ; toutefois, il s'en fallait de beaucoup qu'il pût le mettre tout de suite à exécution. Le choléra, qui avait déjà exercé de terribles ravages à Montevideo et à Buenos-Ayres, s'était abattu sur l'Entre-Rios et le Corrientes, s'étendait jusqu'à Humaita, éclaircissait les rangs des Paraguayens autant que ceux des alliés et soumettait les belligérants à la plus pénible épreuve ; les gauchos presque barbares des environs de Corrientes avaient voulu se précipiter la lance au poing dans les hôpitaux de la cité et massacrer les malades ; il avait fallu les repousser par la force. Le fort de Curuzu dut être abandonné, aussi bien à cause des miasmes mortels que répandaient les marais dont il était entouré, qu'à cause d'une crue subite du fleuve qui chassa les Brésiliens, même d'une île où ils essayèrent un instant de tenir ; cette évacuation encore ne se fit pas sans combat et de grandes pertes ; ce fut un épisode lamentable. L'armée se réduisait à rien et le maréchal ne voulait pas entrer en opérations avant l'arrivée du corps rassemblé à Candellaria et dont le choléra retardait aussi le départ. Osorio, ami personnel de Caxias, lui avait offert ses services ; il avait été nommé baron de Herval et avait reçu mission de constituer à Candellaria le corps de réserve destiné à remplacer celui qui était parti sous la conduite de Porto-Alègre. Osorio s'y employait avec ardeur, il avait dirigé le colonel Portinho à l'Ouest, envoyé jusqu'à Siete Saltos quelques bataillons et des détachements qui s'étaient emparés de tous les petits forts paraguayens riverains et en avaient chassé les garnisons.

Son retard à rejoindre Caxias faisait dire que les alliés étaient disposés à revenir au plan primitif et à essayer une marche directe de Candellaria sur l'Assomption. Ce bruit, de même qu'un nouveau et très-inutile bombardement de Curupaïti par les cuirassés, n'avait d'autre but que de donner le change à l'ennemi. Enfin, au commencement de juillet 1867, le général Osorio parut avec 7000 hommes environ à Tio-Domingo (*le père Dominique*), à quelques lieues à l'est de Tuyuti et, peu après, effectuait sa jonction.

C'est alors qu'eut lieu la grande marche (22 juillet). Le maréchal Caxias laissa Porto-Alègre à Tuyuti avec 9000 hommes ; il donna l'avant-garde forte de 6000 hommes et comprenant beaucoup de cavalerie à Osorio et suivit avec le reste de ses troupes. L'opération dura un jour ; il fallut traverser un *marigot* où les soldats avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Les Paraguayens, sortis aussitôt de leurs lignes, suivirent les alliés par une marche parallèle sur le bord opposé du marais, ce qui occasionna quelques engagements sans importance. Pendant ce temps, le ballon captif de Tuyuti, muni d'un appareil à signaux, permettait à Porto-Alègre de se tenir en relation avec le maréchal. En résumé, ce mouvement audacieux réussit pleinement, et le soir même du jour du départ, les alliés, ayant traversé San Solana et Tuyucué (vasière desséchée, en guarani), étaient installés sur les bords du Rio-Hondo ; ils apercevaient l'église et les maisons d'Humaïta, et un parti de cavalerie allait couper le fil télégraphique qui reliait la forteresse à l'Assomption.

C'était avoir beaucoup gagné ; l'effet moral produit était très-grand, on avait conquis du terrain, on était enfin devant Humaita, mais il fallait s'y maintenir, et ce n'était pas chose aisée, car dans cette guerre, à proportion que l'on surmontait une difficulté, il en surgissait une autre. Le pays aux alentours était complètement ravagé, chaque *rancho* (ferme) était démoli ou brûlé ; pas la moindre ressource ; il fallait faire venir chaque jour les approvisionnements par un détour de neuf lieues ; viennent des pluies subites, les eaux monteraient, interdiraient tout transport et condamneraient les troupes à une affreuse détresse.

Des reconnaissances poussées dès le lendemain firent concevoir la possibilité d'ouvrir une route directe jusqu'à Tuyuti, à l'ouest du marais, mais en passant tout contre les lignes de Rojas. Le maréchal n'hésita pas et ordonna de l'exécuter. A Tuyuti, on renversa une courtine de la fortification et les pionniers s'avancèrent au Nord, tandis que des troupes marchaient de Tuyucué vers le Sud pour leur donner la main. Cette entreprise réussit encore ; les communications de Caxias étaient assurées.

Le 3 août, le colonel de Castro, un des rares officiers orientaux restés à l'armée après le départ de Florès, soutint, avec 2400 cavaliers brésiliens et 600 argentins, un combat pour la possession d'un pont contre 3000 hommes de cavalerie paraguayenne. Sans doute, Lopez, se voyant serré de très-près, voulait se débarrasser de toute sa cavalerie, qui ne pouvait plus guère lui servir, et l'utiliser contre les alliés dans

le Nord. Les Paraguayens avaient des chevaux en si mauvais état qu'ils furent culbutés, laissèrent sur le terrain 100 morts, 600 chevaux et perdirent trois équipages de fusées.

A peine le maréchal Caxias eut-il consolidé sa position à Tuyucué et prémuni son camp contre les accidents et les coups de main, que Mitré, tiré d'embarras par l'énergie de Paunero, apparut et reprit le commandement. C'était à lui de profiter du revirement de fortune survenu en son absence et de poursuivre le succès dû à l'habileté de Caxias.

Pendant que ces choses se passaient devant Humaita, il s'était produit dans le Matto-Grosso un changement complet. Le gouverneur Coelho Magalhaës, malgré une terrible épidémie de petite vérole, avait rassemblé des troupes et fait construire des bateaux. Le *Jaurès* et l'*Antonio João* transportaient des malades, lorsqu'ils furent attaqués par le *Salto de Guayru*, grand vapeur paraguayen, et par le *Rio-Apa* et l'*Ibesa*. A la suite d'un combat assez vif, deux des bâtiments paraguayens furent coulés et les Brésiliens, qui n'avaient pas de canons rayés, se mirent en possession de ceux des vaincus. Peu après, Magalhaës réussit à reprendre la ville de Corumba; la plupart des Paraguayens qui l'occupaient furent faits prisonniers avec leur chef Hermogènes Cabral; le reste se sauva sur l'*Anambahy* et le *Rio-Apa*. Dans la ville, on trouva d'énormes approvisionnements; les envahisseurs avaient enlevé à main armée tout ce qu'ils avaient pu. Quoique, à partir de ce moment, ils n'eussent plus que Nova

Coïmbra en leur possession, ils n'en continuaient pas moins à déclarer tout le Matto-Grosso province paraguayenne et à le désigner sous le nom de Haut-Paraguay. Une autre expédition, partie de la province de San-Paulo et dirigée sur la rivière Apa, échoua par suite de circonstances climatériques ; car au Nord comme au Sud, la crue et la baisse subites des eaux des fleuves entravaient à chaque instant les mouvements et faisaient traîner la guerre en longueur.

II. — DEVANT HUMAÏTA.

Le premier acte du président. Mitré, en reprenant le commandement, fut d'ordonner une nouvelle et inutile canonnade des cuirassés contre Curupaïti. Pendant huit jours, la poudre et le fer furent dépensés en pure perte, et l'expérience montra une fois de plus l'inutilité des bombardements. En opérant son mouvement sur Tuyucué, l'armée brésilienne s'attendait à être soutenue dans sa marche par un mouvement de la flotte ; il n'en avait rien été, et le mécontentement grandissait peu à peu dans les camps. Enfin, le 14 août, une proclamation un peu ampoulée de Caxias annonça que la flotte allait remonter les eaux du Paraguay en dépit des obstacles. Le 15, Ignacio hissa le pavillon de départ sur le vaisseau *Brazil*, et les cuirassés, au nombre de neuf, se mirent en marche sur une seule file. Des sacs de sable protégeaient les bordages contre le choc des boulets ennemis ; afin de diminuer encore les risques d'avaries, l'amiral avait

ordonné à ses navires de longer au plus près la berge de Curupaïti, haute de 6 ou 8 mètres, espérant que les projectiles paraguayens passeraient au-dessus de ses navires peu élevés sur l'eau. Pourtant, pendant les quarante minutes qu'ils mirent à franchir le défilé, ils ne reçurent pas moins de 263 boulets tirés à demi-portée, et ils furent tous gravement endommagés, sans toutefois être hors de service. Dès lors, on ne pouvait plus songer à les lancer dans la passe d'Humaïta, autrement redoutable que celle de Curupaïti ; ils n'étaient même plus en état de revenir en arrière, ils étaient coupés de la flotte en bois, bloqués, car Lopez, sans perdre de temps, avait élevé du côté de Curuzu de nouvelles et formidables batteries. On eut beau crier victoire à Rio de Janeiro et nommer Ignacio comte d'Inhauma, les Brésiliens furent forcés, pour porter des munitions et des vivres aux cuirassés, d'établir, au prix de peines inouïes, d'abord une route, puis un petit chemin de fer entre Tres-Bocas et Curupaïti, sur la rive droite, et de consacrer 2000 hommes à sa protection. Les transports étaient hors de prix, la location d'une charrette sur le parcours de cette route coûtait 80 piastres, une tonne de charbon revenait à 1800 francs ! La maraude recommençait de plus belle, et malgré la masse de vivres accumulés à prix d'or à Corrientes, la grande préoccupation de Caxias était de maintenir dans ses magasins du camp une avance de quatre ou cinq jours.

Au Nord, Lopez faisait, sans grand succès, sortie sur sortie ; l'une d'elles (3 octobre 1867) lui coûta plus

de 600 hommes. Les alliés, au contraire, poussaient des pointes heureuses au delà du Rio Hondo et réussissaient à s'emparer d'El-Pilar, autrefois Njembucu, situé dans un endroit pittoresque, où les rives généralement basses du Paraguay ont de 4 à 5 mètres d'élévation. Cette ville était jadis la seule où le docteur Francia tolérât des transactions commerciales avec l'étranger ; sa population était essentiellement marchande et Lopez y avait établi des magasins. Les généraux Hornos et Menna Barreto s'en approchèrent avec leur cavalerie, n'y rencontrèrent que 400 Paraguayens et s'en emparèrent ; deux navires, sans doute désarmés, sortirent du port et s'enfuirent vers l'Assomption. Le 28 octobre, Menna Barreto reçut l'ordre d'occuper Tayi, situé à mi-chemin entre Timbo et El Pilar. Les Paraguayens étaient retranchés dans une excellente position, près du Rio-Ovelho. Menna Barreto les délogea, après trois heures de combat, et établit des batteries de rivage armées de gros calibres, de façon à couper le chemin aux transports de l'ennemi. Lopez médita de détruire les batteries : dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, il embarqua sept petits bataillons sur trois vapeurs, l'*Olinda*, pris au Brésil, le 25 *Mai*, pris à la Confédération, le *Pirabébé* et un *chata* portant un canon de 68. Ces troupes prirent terre près de Tayi et se retranchèrent aussitôt. A la pointe du jour, Menna Barreto les aperçoit, fait prendre les armes, court aux retranchements improvisés, les enlève et pousse les Paraguayens, qui se retirent en combattant jusque sous le canon d'Humaita. Pendant ce temps,

un boulet parti de la batterie brésilienne perçait un des navires qui coulait avec 60 hommes. Les alliés, restés maîtres d'une position d'où ils commandaient le fleuve en amont, s'étaient donc assuré un incontestable avantage; l'investissement n'était pas complet pour cela, car Lopez pouvait toujours, par sa route militaire du Gran Chaco, se relier au Rio Vermejo, et de là à l'Assomption. Caxias, après la prise d'El Pilar, avait bien fait venir par terre, d'Itapiru, de petites embarcations, afin d'exercer une surveillance sur le Paraguay, mais leur faiblesse les rendait tout à fait insuffisantes, et puis les transports de matériel étaient d'une difficulté incroyable par terre; on s'en fera une idée par les prix : de Tuyuti à Tayi, la valeur d'un boulet de 150 augmentait de 65 francs, celle d'une tonne de charbon, de 825 francs.

Après le succès de Tayi, devait encore venir un revers. Le général Porto-Alègre était resté à Tuyuti avec un corps fort, *nominalement*, de 11 000 hommes, et il y jouissait d'une tranquillité relative qui paraît avoir endormi sa vigilance; ses troupes étaient éparpillées, les unes aux convois, les autres du côté du lac Piriz; la brèche par laquelle passait la route de Tuyucué avait été élargie outre mesure; dans la redoute centrale agrandie de manière à pouvoir servir de réduit, il n'y avait qu'un bataillon pour la garde du quartier général, des ambulances, des magasins. Le 3 novembre, c'est-à-dire le lendemain du combat de Tayi, trois régiments de cavalerie et trois bataillons

partirent pour escorter un des convois qui sillonnaient incessamment la route de Tuyucué, et les avant-postes furent confiés à la légion paraguayenne et aux milices de Corrientes et d'Entre-Rios.

Lopez paraît avoir été parfaitement informé de ces diverses circonstances et de la négligence qui présidait au service de garde. Dans la nuit du 3 au 4, 9 000 hommes, commandés par Barrios, sortent des lignes de Rojas à deux heures du matin, se jettent sur les bataillons de garde, les désarment et font irruption dans le camp des alliés plongés dans le sommeil ; la cavalerie s'élançe par la brèche en colonne par pelotons, sabre tout sur son passage et court sans s'arrêter jusqu'au chemin du Paso da Patria, afin de barrer la route aux fuyards. L'infanterie paraguayenne massacre tout ce qui ne réussit pas à se réfugier dans la redoute centrale, pille les cantines, incendie les baraques ; la panique et le désordre sont immenses ; la redoute même, à la première alarme, se ferme à ceux qui cherchent à s'y réfugier et ouvre le feu. Enfin, les troupes du Piriz accourent, 2 000 hommes et 8 canons parviennent à se concentrer autour de Porto-Alègre ; les Paraguayens assaillissent la redoute, mais échouent contre l'héroïque ténacité de ses défenseurs ; l'artillerie fait d'affreux ravages dans leurs rangs pressés. L'escorte dirigée sur Tuyucué revient avec des renforts que lui a donnés Caxias, et après un combat acharné, qui n'a pas duré moins de huit heures, les Paraguayens battent en retraite. Ils avaient subi de grandes pertes, mais celles des alliés étaient

énormes : 500 prisonniers et 3500 hommes, dont 270 officiers, morts ou blessés.

Pendant, Lopez n'avait pas atteint son but qui était évidemment de repousser Porto-Alègre jusqu'au Parana et de l'y jeter. S'il eût réussi, l'armée principale fût restée isolée sur le Rio Hondo et eût été exposée à un immense désastre. Le maréchal Caxias avait eu vaguement conscience de ce danger, aussi bien que de celui dont le menaçaient les crues d'eau de l'hiver, car dès le mois d'octobre, il avait envoyé au nord du Njembucu une brigade topographique chargée d'examiner la possibilité d'une communication avec Itapua.

Sauf de nouveaux bombardements de Curupaïti par les cuirassés, quelques *raids* partis de San Solana, Tuyucué et Tayi, pour tâcher de tirer encore quelques bestiaux et quelques vivres d'un pays entièrement ravagé, il ne se passa rien de remarquable devant Humaïta jusqu'au mois de janvier 1868. Les alliés s'apercevaient seulement d'une évacuation progressive d'hommes et de matériel d'Humaïta par le Gran Chaco et ils en concluaient que Lopez, loin d'être lassé, préparait une nouvelle résistance au nord du Rio Tebicuari. Quant à la situation politique, elle était très-tendue. Avant d'examiner les difficultés qu'elle créait aux généraux, disons quelques mots de cette légion paraguayenne à la négligence ou à la trahison de laquelle on attribua la surprise de Tuyuti.

Constituée au commencement de la guerre, en vertu

du traité, elle avait été composée des exilés politiques que le docteur Francia et les deux Lopez avaient chassés du Paraguay ou qui s'étaient enfuis depuis. Surchargée d'officiers, de drapeaux et de musique, elle atteignait à peine la force d'une compagnie. Quoique l'espoir d'agir par le seul aspect des légionnaires sur leurs compatriotes se fût évanoui devant l'aveugle soumission des Paraguayens à leur dictateur, les généraux ne laissaient pas que de ménager la légion ; ils croyaient avoir en elle un noyau d'hommes imbus d'idées libérales puisées dans l'exil et capables d'aider, après la victoire, à organiser un ordre de choses nouveau au Paraguay. Pour ne pas laisser l'effectif de ses soldats se réduire à rien, ils y incorporaient les déserteurs qui paraissaient mériter quelque confiance. Mais il est prouvé qu'on ne pouvait ajouter aucune foi aux dires des déserteurs paraguayens, qu'aucun d'eux ne trahissait les intérêts de son maître, et même que, sous le masque de la désertion, ils lui rendaient de bons services. Après la capitulation d'Uruguayana, lorsque 7000 Paraguayens tombèrent au pouvoir des alliés, quelques généraux, Florès surtout, qui voyait son petit contingent se réduire et qui ne nourrissait aucune espérance de recevoir des recrues, imaginèrent, essayèrent même, à l'exemple de Frédéric II, d'incorporer au moins quelques prisonniers dans leurs bataillons. Le Brésil, lui, interdit absolument l'admission d'étrangers dans son armée qu'il ne voulait recruter que par des engagements volontaires, et il se trouva bien de l'observation de ce principe. L'essai de Flo-

rès donna lieu à de vives récriminations de la part de Lopez, qui, avec l'appui du consul britannique, M. Lettsom, réclama l'intervention du cabinet anglais ; celui-ci se refusa.

L'affaire du 4 novembre avait produit un déplorable effet dans tous les États alliés, même au Brésil. Cependant le gouvernement impérial ne se laissa pas abattre et la tranquillité du pays ne fut pas troublée. Dans l'Uruguay au contraire, le parti blanco avait relevé la tête et tramait une conjuration pour tuer Florès et faire sauter l'hôtel du gouvernement. Dans la Confédération les choses n'allaient guère mieux ; l'État de Cordova, dont la riche capitale, Santa-Fé, est située sur les bords du Parana, en face de l'Entre-Rios travaillé par Urquiza, était en pleine insurrection ; on n'entendait que les cris : « Urquiza, décentralisation, dissolution de la triple alliance, la paix avec Lopez ! » Les velléités d'intervention des États-Unis s'accroissaient de plus en plus ; le secrétaire de la légation britannique, M. Gould, cherchait à fonder la paix de sa propre main, mais était désavoué par Lopez. L'agitation était d'autant plus grande dans la Confédération, que le mandat du président expirait en octobre 1868 et que les candidats nouveaux préparaient chaudement leur élection.

Le 18 janvier 1868, Mitre fut une seconde fois obligé de quitter l'armée pour faire face aux dangers de la situation intérieure. Il plaça Gelly y Obes à la tête des Argentins qui restaient devant Humaita, Paunero ayant été nommé ministre de la guerre, et

remit le commandement définitif au maréchal Caxias, qui allait l'inaugurer par une nouvelle victoire.

III. — LA MARCHÉ DES CUIRASSÉS.

Le Paraguay dessine, dans son cours, des sinuosités et des méandres nombreux. Lorsqu'on le remonte au delà de Curupaïti, on laisse à gauche deux îles, puis on tourne brusquement à l'Est ; on voit le lit du fleuve se rétrécir au sommet d'un saillant prononcé et reprendre ensuite sa direction vers le Nord. C'est dans la presque île ainsi formée et sur une éminence de 10 à 12 mètres dominant les environs, que se dressait Humaita. L'enceinte du camp immense qui entourait la place, était un polygone irrégulier formé par des retranchements en terre et par des palissades ; les parapets n'atteignaient guère que 2 mètres de hauteur ; ils étaient précédés d'un fossé de 3 à 4 mètres de largeur sur 2 à 3 de profondeur, défendu par des caponnières et plein d'eau en une foule d'endroits ; 300 pièces d'artillerie au moins hérissaient ces défenses. Humaita était impossible à cerner de près, et le front du Sud-Est était seul abordable ; les points faibles étaient renforcés par des batteries et des abatis. La rive du fleuve était armée de fortes batteries ; la plus formidable, celle de *Londres*, était casematée ; la seconde, la *Chaîne*, commandait une chaîne ou plutôt un faisceau de six chaînes de fer tordu (deux grosses et quatre plus petites) tendues en travers du fleuve jusqu'à la presque île opposée, au moyen de treuils

gigantesques, et soutenues en partie par des radeaux à l'ancre. D'autres batteries étaient sur la rive droite ; enfin, le fort de Timbo, situé au delà du Rio Hondo, enfilait le fleuve, de sorte qu'en s'engageant dans la redoutable passe, on avait à affronter aux quatre coins de l'horizon le feu de 186 pièces de gros calibre, sans compter les pilotis et les torpédo dont l'étroit chenal était encombré. Pour faire tomber Humaita, il n'y avait qu'un moyen : forcer la passe, relier la flotte à l'armée de terre et achever ainsi un investissement complet.

Le maréchal Caxias, maître du commandement, avait pressé, à Rio de Janeiro, l'envoi des cuirassés qu'il attendait encore. C'étaient trois monitors : le *Para*, l'*Alagoas* et le *Rio-Grande*, portant chacun un canon de 70 dans une tour mobile. Le 13 février 1868, ils parurent à Tres-Bocas, entrèrent dans le Paraguay, prirent avec eux les navires en bois, les aidèrent à passer devant les batteries de Curuzu et rejoignirent les cuirassés de Curupaïti venus à leur rencontre. La flotte entière (1) se composait alors de

(1) En voici la décomposition sommaire :

21 vapeurs, portant	139 canons.	348 off.	1897 mat. et sold.
9 cuirassés, —	47 —	178 —	1079 —
3 monitors, —	3 —	24 —	115 —
2 canonnières, —	6 —	18 —	77 —
2 corvettes à voiles, —	26 —	34 —	171 —
1 transport, —	» —	5 —	28 —
5 avisos-transports, —	2 —	95 —	412 —

43 navires, portant 223 canons. 702 off. 3779 mat. et sold.

Sans compter les navires nolisés. En examinant les chiffres, on

43 navires montés par près de 4500 marins et armés de 223 canons dont 50 du plus fort calibre, sans compter une immense quantité de transports. Les cuirassés étaient arrivés le 14; Caxias résolut de faire forcer la passe le 19, afin de profiter d'une crue du fleuve.

Les blindages de tribord furent renforcés, et les équipages complétés avec des matelots d'élite. Le 19, à trois heures du matin, les navires désignés se mirent en marche dans l'ordre suivant : le *Bahia* (140 chevaux-vapeur, 2 canons de 150, 19 officiers et 128 hommes d'équipage), remorquant l'*Alagoas* ; le *Barroso* (130 chevaux-vapeur, 7 canons de 150 rayés, 23 officiers, 126 hommes d'équipage), remorquant le *Rio-Grande* ; le *Tamandaré* (80 chevaux-vapeur, 6 canons de 150 rayés, 19 officiers, 101 hommes d'équipage), remorquant le *Para*. Les autres cuirassés devaient rester en réserve au coude du fleuve. A quatre heures, les six navires doublèrent la pointe ouest de la forteresse, passèrent devant une crique dont ils ignoraient l'existence et qui servait de refuge à deux navires paraguayens depuis l'affaire de Tayi, puis, avançant toujours, commencèrent à tirer sur les radeaux qui soutenaient la chaîne. Dès que celle-ci vint à s'enfoncer, ils forcèrent de vapeur ; aussitôt, le feu roulant de 186 pièces convergea sur

trouve que la proportion des officiers est remarquablement forte, bien qu'on doive peut-être ranger tous les cadres sous la dénomination d'*officiers*. La corvette à voile de 4 canons *l'Iguassu* avait, à elle seule, 11 officiers pour 26 matelots.

eux. Ce fut un ouragan de fer auquel les Brésiliens répondirent bravement. Grâce à la hauteur des eaux, la chaîne fut heureusement franchie ; le *Barroso* reçut, pour sa part, 20 boulets, le *Tamandaré* et le *Para* furent très-maltraités ; l'amarre de l'*Alagoas* fut coupée ; mais le petit monitor, au milieu du bruit et de la fumée, ne vit pas ou ne voulut pas voir les signaux que lui faisait le *Bahia* pour qu'il rebroussât chemin, et il continua courageusement sa route ; sa marche était si lente qu'il fut bientôt distancé et qu'il resta seul en arrière. Aussitôt trente bateaux chargés de soldats sortent d'Humaita et attaquent le retardataire ; celui-ci, blotti dans sa cuirasse, résiste aux efforts des assaillants, les culbute et rejoint les autres cuirassés qui canonnaient en passant le fort Timbo et arrivaient à midi à Tayi, où ils étaient reçus avec acclamations. Malheureusement le *Para* et le *Tamandaré* avaient subi de telles avaries qu'ils se trouvèrent pour le moment hors de service.

Cependant l'armée de terre n'était pas restée inactive ; au premier coup de canon, le général Argollo de Ferrão commençait à bombarder Humaita par le côté sud ; trois canonnières lancées sur le lac Piriz appuyaient Argollo de leur feu ; à l'Est, les Argentins de Gelly y Obes ouvraient le leur ; au Sud-Est, Osorio essayait avec le 3^e corps une démonstration vigoureuse ; au Nord, le maréchal Caxias faisait enlever l'ouvrage avancé d'Establicimiento, puis courait en personne, avec dix bataillons et douze pièces de canon, assaillir le fort Timbo défendu par 1600 Para-

guayens. Les premières troupes brésiliennes s'en étaient approchées à la faveur de l'obscurité; dès que la flotte commença à le canonner, elles se jetèrent à l'assaut. La besogne fut rude; il fallut franchir trois parapets précédés chacun d'un fossé; les Paraguayens se défendaient en désespérés; le combat dura trois heures et se termina par la prise du fort et par un affreux massacre. La conquête de Timbo coûta aux Brésiliens 600 morts et blessés.

Après le brillant fait d'armes de la flotte, ceux des cuirassés de Tayi, encore en état de naviguer, remonterent le Paraguay, arrivèrent devant l'Assomption et y jetèrent quelques bombes (23 février 1868). Aussitôt Berges, ministre du *Supremo*, envoya un parlementaire et demanda grâce pour la ville sans défense; le feu cessa. Quelques détachements furent envoyés à terre; la ville commençait à être abandonnée, mais le commandant brésilien renonça à l'occuper parce qu'il avait à peine avec lui une compagnie de débarquement qui eût été tout à fait insuffisante, et il reprit le chemin de Tayi, satisfait d'avoir paru devant la capitale de l'ennemi avec deux cuirassés et un monitor.

Le maréchal Caxias venait d'apprendre une fâcheuse nouvelle: le général Florès, brillant soldat, allié fidèle et homme de bien, avait été lâchement assassiné en pleine rue à Montevideo; ce malheur n'apporta toutefois aucun changement aux liens qui unissaient la République de la Bande Orientale au Brésil. Quant à Lopez, cet esprit si fertile en res-

sources, il faisait construire en face de Timbo, pour en compenser la perte, un fort nommé Nuovo Establimento, et en même temps il méditait une revanche contre les six cuirassés restés en aval d'Humaita (*Brésil, Lima, Herval, Columbo, Mariz, Cabral*), ainsi que contre les navires en bois.

Les eaux puissantes du Paraguay détachent souvent des terres basses qu'elles traversent des masses de grandes herbes, des branches, des arbustes qui s'agglomèrent et qui forment de véritables îles flottantes. Lopez fit accoupler deux à deux 48 bateaux, les remplit de soldats armés de coutelas, de haches et de revolvers et les fit couvrir de branchages. Il en résulta une masse verdâtre ressemblant assez bien à une de ces îles voyageuses que les marins brésiliens étaient accoutumés à voir passer à côté d'eux. Dans la nuit du 1^{er} au 2 mars, les Paraguayens, observant un profond silence et laissant flotter leurs rames, s'abandonnèrent au courant. Huit bateaux, quatre en aval, quatre en amont, devaient surprendre chaque cuirassé, massacrer son équipage endormi et tourner l'artillerie de celui où l'attaque aurait réussi contre les autres. A l'aube, les Paraguayens arrivèrent en vue de la flotte, dont le *Lima* tenait la tête; un seul canot de garde était placé à une centaine de mètres en avant. Ceux qui le montaient conçurent quelques soupçons éveillés par la forme de l'île qui s'approchait doucement, et, tirant un coup de pistolet, ils s'empressèrent de regagner le *Lima*. Les Paraguayens aussitôt rejettent les branches, coupent les cordes qui assemblent les

bateaux, forcent de rames, et peu de secondes après, escaladent le *Lima* ; ils tuent les premiers matelots qu'ils rencontrent sur le pont, mais bientôt les écoutilles se referment, et un mur de fer se présente partout devant eux ; un feu de mousqueterie part des autres navires où l'alarme est donnée, les foudroie, et leur audacieuse entreprise échoue. La mitraille écrase la foule encore entassée sur les bateaux qui coulent, la rivière s'encombre de morts et de blessés. Des embarcations sont mises à l'eau pour prendre les Paraguayens qui se sauvent à la nage ou se noient, mais alors un nouveau combat commence ; ces malheureux aiment mieux se faire tuer que de se rendre. Plus de 400 Paraguayens avaient été mis hors de combat et l'on repêcha encore le lendemain 110 cadavres. Les Brésiliens n'avaient perdu qu'une cinquantaine d'hommes, mais le danger qu'ils avaient couru et le fanatisme de leurs adversaires les avaient profondément émus (1).

(1) En 1812, au moment où l'empereur Napoléon allait dicter des ordres, un paysan russe lui fut amené pour être interrogé ; on fit retirer le paysan avec l'interprète derrière les aides de camp prêts à écrire. L'un de ces derniers s'avisa de dessiner avec sa plume un N sur la main du moujik. Celui-ci demanda d'un air ébahi ce que cela signifiait ; l'interprète répondit : Jusqu'ici tu as été serf de l'empereur Alexandre, mais comme à l'avenir tu seras serf de l'empereur Napoléon, on t'a marqué à l'N. Sans répliquer un mot, le paysan tira un coutelas de sa poche et se fit sauter la main qui roula sanglante aux pieds des officiers stupéfaits.

Cette anecdote, citée par M. Schneider, à propos de la surprise des cuirassés, fait songer au trait rapporté par Justin : « A la bataille de Marathon, Cynégire, qui avait bravement combattu, poursulvai

Ce fut comme la dernière convulsion d'Humaita. Le 18 mars, le général Argollo s'empara des lignes de Rojas, et les Paraguayens se retirèrent derrière le rempart principal de la forteresse. Aussitôt Curupaïti fut occupé, la flotte en bois rejoignit les cuirassés et mit la main sur deux navires paraguayens réfugiés dans une baie du côté du Gran Chaco.

IV. — L'OCCUPATION D'HUMAÏTA.

Lopez avait quitté la place d'Humaita, laissant le soin d'en prolonger la défense à un de ses meilleurs officiers et était allé s'établir sur le Tebicuari. Quant à la position des alliés, elle était devenue la suivante : le général Argollo, avec le 2^e corps, à Curupaïti ; les Argentins à Paso Pocu (Brites ?) où Lopez avait eu longtemps son quartier général ; Osorio, avec le 3^e corps, au Sud-Est ; le 1^{er} corps et le maréchal Caxias à Establicimiento s'étendant jusqu'à Paricué à moitié chemin entre Tayi et Villa del Pilar. En outre, un détachement fut lancé dans le Gran Chaco et construisit, à l'abri d'un bois, une batterie dans la langue de terre située en face d'Humaita. Il semble qu'on songea à ce moment-là, pour la première fois, à des approches régulières. On se demande pourquoi la pelle et la pioche, qui, chez les alliés, comme chez les Para-

les Perses qui cherchaient à se rembarquer. Il saisit de la main droite un de leurs vaisseaux et ne le lâcha jamais qu'on ne la lui eût coupée ; celle-ci perdue, il ressaisit le vaisseau de la main gauche, et ayant encore perdu celle-là, il le prit enfin avec les dents, montrant par là son courage.... »

guayens, avaient joué un si grand rôle pour la sûreté des uns et la défense des autres, n'avaient pas été employées pour l'attaque. Sans rien oser préciser à l'égard de ce délaissement des méthodes ordinaires, il est permis de croire qu'il n'en faut pas chercher la raison seulement dans le caractère ardent des Sud-Américains qui préfèrent les assauts téméraires et brillants aux travaux lents mais sûrs du pionnier. La nature marécageuse du terrain, sa configuration, les orages fréquents qui eussent inondé les tranchées, le profil abordable des retranchements en terre, la vigueur des sorties, avaient sans doute détourné le prudent mais habile maréchal Caxias, des procédés ordinaires de l'art, jusqu'au moment où il se trouva, par le Sud-Est, directement en face de la fortification principale d'Humaita.

Son ami, le bouillant Osorio, conseillait une attaque de vive force ; Caxias, qui savait à quoi s'en tenir sur le courage des Paraguayens et qui désirait épargner le sang de ses soldats, n'y consentait pas. Il pensait arriver au même résultat par le blocus et en interceptant les vivres que de rares embarcations et des nageurs réussissaient encore à introduire. Quoi qu'en aient dit les déserteurs, les Paraguayens n'avaient plus grand chose à manger ; on les voyait pêcher dans toute la zone hors de la portée du canon brésilien, afin de ménager leur provision de *charque* (viande séchée). Le 8 avril, la garnison de Nuovo Establicimiento fit une sortie contre la redoute du Gran Chaco ; elle échoua ; à partir de ce moment, les Paraguayens paru-

rent se réserver pour un dernier effort et, en hommes qui connaissent le prix de la poudre, ne répondirent que faiblement au bombardement continu des alliés. Pourtant, au mois de juin ils essayèrent de nouveau avec vingt bateaux, une surprise des cuirassés de Tayi; elle resta sans effet. Avec tout cela, Caxias était dans une bien embarrassante conjoncture; ses succès ne le rapprochaient du but qu'avec une lenteur désespérante; sans la liberté du passage devant Humaïta pour les navires en bois chargés de ravitailler l'armée, il ne pouvait aller plus loin; or, tout retard influait sur la situation politique et donnait à Lopez le loisir de créer un nouvel Humaïta sur le Tebicuari ou ailleurs.

Cependant on croyait remarquer que les Paraguayens se disposaient, à petit bruit, à une évacuation et, vers le 15 juillet, on n'en douta plus; des bateaux chargés de soldats partaient de la batterie de *Londres* et se dirigeaient vers le Gran Chaco. Caxias, cédant à l'impatience d'Osorio, lui permit de mettre à profit une occasion qui pouvait être favorable et le laissa attaquer avec une dizaine de bataillons. Toutefois, il lui recommanda de n'avancer qu'avec précaution et de n'aborder le rempart que lorsqu'il serait sûr de la retraite de ses défenseurs. Osorio, se laissant emporter, arrive désuni sur les glacis, où il est accueilli par un feu meurtrier; les soldats qui réussissent à sauter dans le fossé sont pris en flanc par la fusillade des caponnières; la première ligne est renversée, la seconde accourt; Osorio demande des renforts à Caxias; Caxias répond que le but de la reconnaissance est atteint, puisqu'on a acquis

la certitude que les Paraguayens sont encore en nombre et qu'il est inutile de faire plus. Osorio était hors de lui ; il soutenait que si l'attaque avait eu lieu avec toutes les forces alliées, la place eût été enlevée du coup, mais il lui fallut céder ; il reforma son monde comme à la parade et revint musique en tête, et enseignes déployées.

A cet échec (16 juillet) succéda une autre mésaventure. Tandis que les Paraguayens n'avaient guère que des fusils à pierre, les Brésiliens avaient des fusils à percussion et commençaient la transformation de leur armement. Outre cela, dès le début de la guerre, ils avaient formé une compagnie de tireurs choisis armés de fusils à aiguille. Le 18 juillet, cette compagnie voulut aller s'emparer d'une batterie à laquelle on arrivait par un pont ; la compagnie fut coupée et enlevée. Tout cela était d'un déplorable effet, et Caxias redoutait de voir les Paraguayens reprendre l'offensive. Le 21, il ordonna à trois des cuirassés qui étaient encore en aval, de forcer la passe, ce qui eut lieu heureusement, de rejoindre les cuirassés de Tayi et d'explorer le fleuve jusque vers San Fernando, afin de tâcher de trouver les navires dont Lopez disposait encore. Les cuirassés revinrent sans avoir rien vu.

Enfin, le 25 au matin, on remarqua qu'il régnait un grand silence dans la forteresse et que les avant-postes ennemis n'étaient pas à leur place habituelle ; Caxias fit prendre les armes, mais cette fois, il défendit nettement le combat à Osorio. Tandis que le général brésilien attendait des ordres et brûlait de prendre

une revanche, les Argentins (ceci dut être bien pénible à Osorio) avaient franchi les fossés, trouvé la forteresse vide et planté leur drapeau, en poussant un immense cri de joie.

Les alliés, qui soupçonnaient la place d'être minée, ne s'y aventurèrent que pas à pas et avec prudence. Ils purent voir encore les derniers Paraguayens traverser le fleuve et se réfugier dans le bois en face de la *Chaîne*. Ils leur barrèrent aussitôt le passage en jetant quatorze bataillons dans le Gran Chaco. En même temps des cuirassés entrèrent dans le Rio Vermejo pour intercepter tout secours venant du Tebicuari. D'après quelques données, on supposait que le nombre des Paraguayens réfugiés dans le bois était d'environ 4000. Que faire, comment les déloger, comment les prendre? On les somma de se rendre; ils répondirent au parlementaire à coups de fusil; on les écrasa de bombes, ils ne bougèrent pas; on ne pouvait cependant les mitrailler tous, c'était trop inhumain et on attendit que la famine les forçât à sortir : Lopez abandonnait ces derniers et héroïques défenseurs d'Humaïta. Dans le bois, c'était une scène affreuse; des malheureux désespérés, affamés, blessés, et un encombrement de cadavres. Le 6 août 1868, ils se rendirent à discrétion; ils n'étaient plus que 1230, dont la moitié de femmes et d'enfants; 1500 s'étaient sauvés de nuit à la nage, 1000 avaient été tués par les bombes!

On trouva encore dans Humaïta des vivres et des munitions et plus de 200 canons encloués; de rapides

sondages en révélèrent aussi une soixantaine jetés au fond du fleuve. Les six énormes chaînes furent enlevées, partagées et envoyées comme trophées à Rio de Janeiro, Buenos-Ayres et Montevideo. Ce partage, dans une armée où 60 Orientaux combattaient à côté de 30 000 Brésiliens, mérite d'être noté.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'INVASION.

I. — LA SITUATION POLITIQUE.

La conquête d'Humaita avait ouvert aux alliés le chemin qui devait les conduire à l'Assomption et assurer l'entière délivrance du Matto Grosso. La flotte, réunie devant l'île d'Azara, recueillait le bénéfice de son exploit du mois de février 1868 ; elle était maîtresse de tout le cours du Paraguay depuis Tres Bocas jusqu'au San Lorenzo. Elle n'avait éprouvé, depuis le commencement de la campagne, qu'une seule perte considérable, celle du *Rio de Janeiro*, tous ses autres bâtiments avaient pu être réparés dans un chantier improvisé à Tayi et en trois semaines être remis en état de naviguer de nouveau. Les quelques navires dont le dictateur disposait encore s'étaient enfuis ; ils étaient allés chercher un refuge dans les affluents de gauche du Paraguay communiquant pour la plupart avec des lacs entourés de forêts vierges et, malgré les plus persistantes recherches, les Brésiliens ne parvenaient pas à découvrir les passes qui conduisaient à ces mouillages inconnus, passes qu'aucun Paraguayen ne consentait à indiquer.

Les assurances données en toute occasion par la légion paraguayenne, que le peuple allait se soulever et renoncer à sa fidélité fanatique au tyran, ne se réalisaient pas ; au contraire, le vide se faisait devant le front de l'armée ; on disait que Lopez avait donné l'ordre d'évacuer les villes et les villages à l'approche des envahisseurs et de se retirer à l'Est dans les forêts d'*Yerba* (1) et jusque dans la grande chaîne centrale qui sépare les eaux tributaires du Paraguay de celles qui descendent dans le haut Parana. A l'opposé de toutes les prévisions, la chute d'Humaita n'ébranlait pas la patriotique constance des populations. Lopez redoublait d'exigences et de rigueurs, il demandait à sa nation des efforts surhumains, et chose merveilleuse, ces hommes, du bien et du sang desquels il disposait sans scrupule ni réserve, ne commettaient envers lui aucune de ces trahisons si communes dans les guerres et dans la politique des Sud-Américains.

Le bruit s'était répandu à Buenos-Ayres, qu'après la perte de sa grande forteresse, Lopez chercherait à se réfugier en Bolivie ; c'était une pure invention. On devait y croire d'autant moins, qu'en Bolivie, on n'oubliait pas les articles publiés en 1865 par le *Semanario* contre la République, lorsqu'elle songeait à construire de La Paz à Fort-Bourbon (ou Olympe) un chemin de fer qui eût relié la capitale au fleuve dont le dictateur du Paraguay entendait rester maître. La Bolivie, pen-

(1) Arbre qui fait, dans tout le bassin de la Plata, l'objet d'un commerce considérable. Ses feuilles donnent, par une torréfaction légère, le yerba maté, ou thé du Paraguay.

dant la période de la guerre qui venait de s'écouler, avait été l'objet de sérieuses préoccupations de la part du Brésil, mais son président, le général *Malgarejo*, était l'homme du fait accompli. On sait que porté au siège présidentiel par une révolution violente, il n'a pas tardé à suspendre la constitution et à proclamer sa dictature parce qu'un jeune fanatique a attenté à sa vie au moment où il se rendait à l'église. *Malgarejo* a été fortement soupçonné d'avoir favorisé les révoltes des provinces de *Santa-Fé* et de *Salto*, mais sa complicité avec les agitateurs, en tant qu'elle existe, a été si prudente et si secrète qu'on n'a guère pu l'établir. Poliment éconduit lorsqu'il présenta, de concert avec le Pérou et le Chili, des offres de médiation à *Rio de Janeiro*, il ne perdit pas de vue que l'avenir était chose incertaine ; qu'en bonne politique, il fallait incliner du côté du plus fort, et, tout disposé à devenir le commode voisin et le fidèle ami du Brésil victorieux, il avait conclu avec lui, en mars 1867, un traité de commerce et d'amitié.

La Bolivie perce bien jusqu'au Pacifique sur lequel elle possède un port resserré entre le Pérou et le Chili, mais elle manque de communications directes avec l'Atlantique. Le Brésil lui en avait déjà octroyé une par l'ouverture de l'Amazone que les marchands boliviens peuvent atteindre par la rivière *Madeira* ; par le traité de 1867, il lui assura encore la libre navigation du Paraguay et du Rio de la Plata, dès que *Lopez* serait renversé, et par conséquent lui ouvrit une voie depuis *La Paz* de *Ayacucho* jusqu'à l'Atlantique. La signature

du traité de 1867 a été en même temps un acte habile de la diplomatie brésilienne. D'une part, l'Empire a donné un nouveau et irrécusable témoignage de la sincérité de ses efforts en faveur de la liberté de navigation, de l'autre, il a mis en quelque sorte cette liberté sous son patronage et sous sa protection, sans que ceux qui accusaient ses vues ambitieuses et secrètes eussent le droit de s'en offenser.

Dans la Confédération, la tranquillité s'était rétablie depuis que la prise d'Humaita était venue flatter l'orgueil national et depuis que les préparatifs pour l'élection d'un président avaient fini par concentrer toutes les idées sur un seul objet. MM. Elizalde et Alsina s'étaient portés contre M. Sarmiento, ministre à Washington, et au dernier moment, le turbulent Urquiza avait posé sa candidature et caressé les passions politiques des électeurs en se déclarant nettement contre le Brésil et la triple alliance. Néanmoins, M. Sarmiento fut élu à une grande majorité et, élu, il trompa l'attente des ennemis de la guerre et dépassa par ses actes les espérances du Brésil. Il envoya des recrues à l'armée, demanda à la législature neuf millions pour activer la guerre, assura l'ordre intérieur d'une main ferme et déclara officiellement et solennellement qu'à ses yeux, il était de tout intérêt pour les Argentins de vivre dans une fraternelle alliance avec le Brésil.

Mitré n'était pas retourné à l'armée ; il avait fini par comprendre qu'un quartier-général exige d'autres aptitudes qu'un cabinet de président ; Sarmiento

n'était passsoldat ; malgré cela, aux termes de l'alliance, il eût pu prétendre au commandement supérieur des alliés ; il s'en abstint, et cela fait honneur à la justesse de son esprit. D'Urquiza on ne parla plus ; ses partisans eux-mêmes comprirent que si, en cas de révolution, ils songeaient encore à le mettre à leur tête, son grand âge, 87 ans, leur laisserait peu d'espoir qu'il répondît à leur appel.

Dans l'Uruguay, l'assassinat de Florès avait fait passer sans secousses le pouvoir aux mains du général Battle, auquel la tâche était facilitée par l'indignation qu'avait soulevée le crime odieux commis contre son prédécesseur. Toutefois, le rôle militaire de la Bande Orientale dans l'alliance n'en fut pas modifié ; le gouvernement accorda bien un subside de 30 000 *pesos fuertes* (piastres fortes) pour concourir aux armements du Brésil, mais au delà, il ne pouvait rien ; il était hors d'état de tenir des troupes sur pied ou de livrer le moindre matériel. Un seul officier, le colonel de Castro, représentait l'Uruguay au camp des alliés avec une poignée d'Orientaux, et sa petite troupe n'eût plus été bientôt qu'une fiction, si elle n'eût trouvé à s'adjoindre de temps en temps quelques *gauchos pur sang*. En revanche, l'Uruguay tenait ferme aux stipulations de l'alliance qui le mettaient sur un pied d'égalité avec les deux autres contractants. De Castro siégeait dans tous les conseils de guerre et il contre-signait tous les actes émanés du général en chef, même les notes diplomatiques adressées aux chargés d'affaire américains et européens.

Au Brésil, on jouissait d'autant de calme que le comporte un état vivant sous le régime parlementaire et l'on était pleinement rassuré sur la tranquillité des noirs qui avaient donné lieu à tant de sinistres prophéties. Mais la situation des finances devenait de plus en plus embarrassée ; les emprunts ne pouvaient se négocier en Europe qu'à des conditions tellement ruineuses qu'il fallut y renoncer et avoir recours à l'impôt direct qui n'avait encore jamais été appliqué. Dans ces circonstances, le pays s'aida lui-même et les assemblées législatives, malgré une opposition passionnée, accordèrent au ministère Itaborahy tous les subsides qu'il leur demanda (1). Le gouvernement construisit et acheta encore des navires, autant pour renforcer la flotte de guerre que pour assurer l'immense service des transports par Montevideo et Buenos-Ayres et il fit de nouvelles levées d'hommes, mais en employant, il faut bien l'avouer, des procédés qui chez nous eussent passé pour peu légaux. On a dit qu'il allait chercher ses recrues parmi les nègres et l'on

(1) La guerre absorbait, par mois, 6 à 7000 contos (15 à 18 millions de francs). La dette flottante était, à elle seule, de 400 millions de francs portant intérêt à 7 et demi pour 100. Le papier-monnaie représentait une somme de 80 000 contos (200 millions de francs). En 1868, un décret autorisa encore l'émission de 40 000 contos (100 millions de francs) de papier-monnaie. Le ministre annonçait, de plus, un emprunt de 200 millions. La guerre avait coûté 750 millions de francs au Brésil dans les quatre premières années ; en 1869, le total des sommes dépensées dépassait 1500 millions, dont 90 à la charge de la Confédération argentine. (*Lelong.*)

Qu'on ajoute à cela les dommages que la guerre a causés au Paraguay, les sommes qu'elle lui a coûtées, et l'on arrivera à un total énorme.

en a estimé le nombre, au mois de décembre 1869, à 14 000. Il est bon de remarquer que dans les pays où il existe des noirs, ils entrent toujours en forte proportion dans les armées ; la guerre de la sécession en fournit une preuve. Le Paraguay était un véritable gouffre ; en estimant les pertes du Brésil à 150 000 hommes et celles de la Confédération à 20 000 hommes depuis le commencement de la guerre jusqu'en 1870, on ne sera pas au-dessous de la vérité. Une pareille hécatombe (1), fournie par une population d'environ 7 millions d'âmes, a dû rendre les gouvernements peu difficiles sur les moyens de combler les vides de l'armée. Du reste, dans l'Argentine on était encore moins scrupuleux, et toute l'écume des villes et des campagnes était, dans les derniers temps, envoyée de gré ou de force dans les camps (2).

II. — LA SITUATION MILITAIRE.

La place d'Humaïta, à peine conquise, il fallait la raser ; ainsi le voulaient les stipulations du traité d'alliance que Caxias fit consciencieusement exécuter. La démolition fut entamée par deux mille Argentins ; si elle était discutable au point de vue militaire, elle était sage

(1) Au Paraguay, 200 000 hommes ont été sacrifiés ; 50 000 avaient péri de misère et de maladie avant qu'aucune bataille importante eût été livrée.

(2) « Dans les guerres civiles du Rio de la Plata, quand un soldat est pris par la faction adverse, il dit souvent : — Que voulez-vous, j'étais volontaire coude à coude (codo-con-codo) ! — c'est-à-dire amené les mains attachées derrière le dos. »

au point de vue politique et prévenait bien des complications. La forteresse se transforma en un lieu de dépôt, en un grand centre d'approvisionnements destiné à remplacer Corrientes, ville turbulente, qu'on abandonna peu à peu.

La possession du fleuve levait l'entrave la plus sérieuse qui eût retardé cette campagne, le service des transports. Mais, de la condition obligée de ne pas s'écarter du cours du Paraguay qu'on avait eu tant de peine à conquérir, résultait pour les alliés la nécessité d'attaquer les Paraguayens précisément dans les positions que ceux-ci auraient choisies et préparées pour être leur champ de bataille. C'était contraire, dira-t-on, aux règles de la stratégie qui commandaient de tourner l'ennemi par Villa-Rica à l'Est ou par le Gran Chaco à l'Ouest, afin d'acculer Lopez à l'Assomption et de frapper là le coup décisif. Mais, entre Humaita et Villa-Rica, le pays présentait des difficultés, il était abandonné, on n'y eût trouvé aucune ressource, puis il eût fallu créer, entretenir, surveiller, escorter d'immenses convois, et les alliés étaient complètement hors d'état de le faire. Sur la rive droite, le pénible labeur auquel avaient contraint les déserts marécageux du Gran Chaco, entre Curupaïti et le Rio Vermejo, était une expérience qu'on n'était pas tenté de recommencer sur une grande échelle. Il fallait donc s'en tenir au fleuve, rester en contact avec la flotte et marcher directement sur le Tebicuari.

Si l'on eût pu prévoir, au camp des alliés, que le dictateur abandonnerait complètement sa capitale et qu'il

se jetterait au Nord-Est, il est possible qu'on ne se fût pas obstiné à considérer l'Assomption comme objectif final et qu'on eût tourné de suite à l'Est pour remonter, soit le Tebicuari, soit quelque autre rivière descendant des Cordillères, comme on fut obligé de le faire plus tard. Mais, « Entrer dans la capitale de l'ennemi, » était une formule de la guerre moderne à laquelle les généraux, n'admettant pas la possibilité de la déception qui les attendait, attachaient une importance primordiale et ils ne se départaient pas de leur intention de la réaliser.

Les combats de Tayi, l'assaut d'Establicimiento, la surprise du Tuyuti et l'affaire du 15 juillet, avaient considérablement affaibli l'armée des alliés dont les maladies éclaircissaient encore les rangs ; il n'y avait presque plus de chevaux, les émanations paludéennes les décimaient presque autant que les hommes ; l'artillerie était en assez mauvais état. Caxias jugea indispensable de refaire son armée et il la concentra d'abord à El Pilar où les détachements et les remontes qu'on lui envoyait de Rio de Janeiro et du Rio Grande devaient le rejoindre. Le service des transports et des vivres qui, jusque-là, s'était fait par terre depuis Itapiru, fut organisé directement par eau, ce qui apporta un grand soulagement ; les ouvrages de Tayi furent augmentés et perfectionnés, afin de protéger le mouillage des bâtiments en réparation ; enfin, des navires cuirassés remontèrent une seconde fois le fleuve jusqu'à l'Assomption. Le maréchal avait défendu de débarquer les troupes de marine ou des équipages qui

eussent été insuffisants pour occuper solidement la capitale et pour la mettre à l'abri d'un de ces retours ou d'une de ces surprises dans lesquelles, à la faveur de leur connaissance des localités, les Paraguayens excellaient. La prudence de Caxias trouva encore beaucoup de détracteurs. C'était, disait-on, chose fort indifférente que Lopez fût encore à errer dans l'intérieur des montagnes, si l'on mettait la main sur la ville principale et sur l'artère vitale du pays, le fleuve. Les critiques et les donneurs de conseils voulaient ne tenir aucun compte de la guérilla dans les provinces centrales, établir un gouvernement provisoire, proclamer une constitution libérale, et ils prétendaient que le peuple viendrait bientôt se grouper autour de ses libérateurs.

C'était plus aisé à dire qu'à faire. Les navires, à leur retour, apportèrent deux nouvelles qui montrèrent le peu de solidité de tous ces raisonnements. La première était celle des travaux de Lopez; le dictateur avait su mettre à profit les retards des alliés, non-seulement pour consolider la ligne du Tebicuari, mais pour fortifier aussi d'autres points en arrière. Son armée, si nombreuse à l'origine, s'était amoindrie par les mêmes causes que celle des alliés et il y enrôlait jusqu'aux enfants. C'est à cette époque qu'on parla pour la première fois en Europe de son bataillon d'amazones, peint peut-être sous de trop poétiques couleurs. La nouvelle *à sensation* disait que le manque d'hommes était devenu si grand que Lopez avait composé un bataillon entier de femmes qui ne sou-

hâtaient rien plus ardemment que de combattre aux côtés de leurs époux, de leurs frères, de leurs fils. Cette assertion n'était pas sans fondements ; un témoin oculaire qui était à cette époque au camp paraguayen, a vu ce bataillon féminin ; il était armé, rempli d'ardeur guerrière contre un ennemi détesté, mais employé seulement aux travaux de tranchées et de terrassement ; c'était une sorte de troupe d'administration. Si, plus tard, les femmes ont manié le fusil, ce n'a été que dans le pêle-mêle d'une lutte désespérée.

La seconde nouvelle apportée par les cuirassés, et la plus grave, était celle de l'émigration en masse de tous les habitants de l'Assomption et des districts environnants. Lopez savait par expérience que ses positions avaient beau être fortifiées avec art, défendues avec acharnement, elles finissaient toujours par tomber au pouvoir de ses adversaires ; une tactique qui devait les déconcerter, c'était de rassembler son peuple autour de lui, de fuir dans la montagne et de devenir insaisissable ; peut-être qu'alors les envahisseurs, satisfaits d'occuper l'Assomption, poseraient les armes et ne risqueraient pas de le poursuivre dans l'intérieur. Lopez n'hésita pas à recourir à cette dure extrémité, il ordonna et fut obéi. Les généraux alliés ne voulaient pas admettre que tous les habitants de l'Assomption, sans exception, abandonnassent leurs foyers et leur avoir pour aller mourir de faim dans les bois, se perdre dans les précipices, être en proie à une effroyable misère, et cela sur l'ordre seul d'un général chef de l'État ; pas une seule ville de l'Amérique du Sud n'en eût fait

autant. Cependant il était bien vrai que Lopez avait eu cette incroyable puissance sur les Paraguayens et qu'il en usait et en abusait, puisqu'il forçait un peuple entier à l'émigration et à la mort.

III. — LES MASSACRES DU TEBICUARI.

Jusqu'au commencement d'août 1868, les alliés s'étaient bornés à préparer leur marche future par des reconnaissances au sud du Tebicuari et par une exploration de la zone du Gran Chaco la plus voisine. Le Tebicuari sort des Cordillères par deux sources qui se réunissent à Villa-Rica; il a un volume d'eau large et profond, presque constamment navigable; la rive droite est plus haute que la gauche et par conséquent favorable à la défense. Depuis le confluent, jusqu'à une très-grande distance à l'Est, Lopez avait élevé plusieurs lignes de fortifications parfaitement garnies d'artillerie et défendues par environ treize mille soldats.

Les alliés se mirent en marche, le 26 août, dans l'ordre suivant : le général Osorio, commandant les 2^e et 5^e divisions de cavalerie et les 2^e, 3^e et 6^e divisions d'infanterie; avec lui étaient le maréchal Caxias et son chef d'état-major. Puis venait le brigadier général de Bittencourt, commandant la 1^{re} division de cavalerie et les 1^{re}, 4^e, 5^e divisions d'infanterie. Une brigade mixte, sous les ordres du colonel Perreira, formait l'arrière-garde; 2000 Argentins gardaient Humaita et les environs. L'armée entière comptait à peu près

31 000 hommes en y comprenant le personnel de la flotte ; elle s'était à peine ébranlée, qu'il lui parvint des bruits étranges sur ce qui se passait au camp de Lopez.

L'avant-garde traversa successivement les trois rivières de Njembucu, Montuoso, Burrica-Cané et elle rencontra à la petite rivière Jacaré (nom guarani du caïman qui se trouve par milliers dans ses eaux) un fort avant-poste de cavalerie placé en observation. Elle le rejeta sans peine au delà du Tebicuari, qu'elle traversa avec l'appui de la flotte et le secours de ses bateaux, et, le 28, elle enleva, après un court combat, la redoute à laquelle s'appuyait l'aile droite des Paraguayens. On s'étonna de ne trouver dans la résistance qu'une mollesse qu'on ne sut à quoi attribuer ; était-ce l'infériorité numérique de ses troupes, le désir de réserver ses forces, la possibilité de tourner ses lignes qui auraient influencé Lopez ? Bref, il parut ne pas vouloir faire une défense sérieuse. Le 1^{er} septembre, les alliés avaient successivement emporté tous les forts et retranchements, et repoussé les Paraguayens au Nord-Est. Comme pendant ce temps les cuirassés avaient remonté le fleuve, les alliés croyaient que Lopez allait cette fois se retirer dans la montagne et que le chemin serait libre pour l'armée jusqu'à l'Assomption. Il n'en fut rien ; le dictateur alla s'établir dans des positions devenues célèbres depuis, Villeta, Angostura, en s'appuyant sur Cerro Léon, une de ses grandes places d'armes reliée à l'Assomption par un chemin de fer.

Quand les alliés franchirent les lignes du Tebicuari,

le triste spectacle qui vint surprendre et affliger leurs regards confirma les bruits répandus depuis quelques jours. Les corps d'une immense quantité de suppliciés couvraient la terre. Sous le prétexte d'une conspiration dont la réalité n'est pas encore avérée, Lopez avait fait supplicier de la manière la plus cruelle et la plus ignominieuse, précisément les hommes qui l'avaient servi avec la plus entière abnégation, qui avaient exécuté ses plans, qui avaient versé leur sang pour lui. Parmi ceux que le «Supremo» fit, ou fusiller, ou tuer à coups de lance et de baïonnette, qu'il fit torturer pour leur arracher des aveux ou qu'il condamna au travail des tranchées, se trouvait Carréras, réfugié auprès de Lopez après l'entrée de Florès à Montevideo. Si l'ancien ministre d'Aguirre avait des méfaits à se reprocher (la trahison et le massacre de Quinteros), au moins il avait servi loyalement son protecteur et ami Lopez. Celui-ci le tenait en prison depuis six mois ; il le fit assister au supplice de ses compagnons d'infortune, lui fit couper la main droite, cette main qui avait signé la convention entre Aguirre et Lopez en 1864, et le laissa pendant six heures à l'agonie avant de mettre un terme à ses souffrances par la mort. Le dictateur tua de la même manière son ministre des affaires étrangères, Berges, qui avait rédigé les documents diplomatiques relatifs à la guerre ; l'évêque Palacios, entièrement dévoué au maître qu'il soutenait de sa parole, à la chaire et à l'autel ; le consul de Portugal ; son propre frère ; une foule de ministres, de généraux, de marchands, de prisonniers brésiliens et argentins,

et un nombre inconnu de Paraguayens accusés en masse. C'était un peu avant de se résoudre à ne pas défendre les lignes du Tebicuari que Lopez avait ordonné toutes ces exécutions. Il les continua encore en se retirant, et l'on estime à plusieurs mille le nombre des corps de suppliciés trouvés par les chemins.

Le tableau que des témoins dignes de foi ont fait des souffrances que ces malheureux eurent à endurer est véritablement effroyable (1). Quand les premières nouvelles arrivèrent en Europe, on voulut à peine y croire; elles paraissaient si surprenantes, tellement en contradiction avec l'idée qu'on se faisait du caractère héroïque d'un homme qui résistait seul à une coalition de puissances acharnées contre lui, qu'on taxa d'exagération et de mensonge les Brésiliens de qui on tenait les nouvelles. On accusa encore bien plus les alliés de men-

(1) « R. Fisher von Freuenfeldt, le constructeur des télégraphes au Paraguay, rend compte de la manière suivante d'un des terribles épisodes auxquels il assista :

« Le matin, une troupe d'officiers et de prêtres vint à notre prison, » et le commandant Marco lut une liste qui contenait les noms d'à » peu près le tiers des prisonniers qui durent s'avancer, et il était » évident que c'était le moment solennel de ce que les Paraguayens » osent appeler « une exécution de justice ». Les prisonniers appelés » formèrent un cercle, le commandant Marco leur lut une courte sen- » tence, les prêtres les confessèrent, une troupe de soldats les con- » duisit à quelques pas dans le fourré du bois, — un moment de » silence, — et une décharge de mousqueterie finit tout. »

« Parmi les victimes se trouvaient Benigno Lopez, le frère du pré- » sident ; Barrios, son beau-frère ; le ministre Berges ; l'évêque ; » le consul portugais Leite Pereira ; le colonel Alen ; le capitaine » Fidanza ; la mère très-âgée et la femme du colonel Martinez ; le » prêtre Borgado. Comme compagnons de captivité, nous avions

tir, lorsqu'ils dirent que Lopez ne s'était jamais montré sur un champ de bataille et que lui, qui se tenait à l'abri par peur ou par calcul, était impitoyable pour ses troupes lorsqu'elles revenaient vaincues (1). Cependant il a bien fallu croire aux témoignages lorsqu'ils se sont multipliés et qu'ils ont été corroborés par une lettre de M. Washburn, ministre des États-Unis auprès de Lopez. On avait su aussi que l'impi-

» aussi les sœurs du président et son autre frère, le colonel Venancio
 » Lopez. Ceux-ci furent pris et enfermés chacun dans une voiture
 » et emmenés je ne sais où... Lorsque Lopez prit la fuite vers Cerro-
 » Léon, il donna à un aide de camp une liste de tous les anciens et
 » nouveaux prisonniers, avec l'ordre de les tuer, partout où il les
 » trouverait. »

« L'invariable coutume de Lopez, chaque fois qu'il se retirait d'un champ de bataille perdue, était de donner l'ordre qu'on fit une boucherie de tous les prisonniers sans distinction, qui ne pouvaient être emmenés pour être torturés encore.

» M. Alonzo Taylor, un Anglais, décrit le *cepo uruguayano*, torture atroce à laquelle il fut soumis, moyen employé de préférence par Lopez pour arracher les confessions.

» Devant cette masse de témoignages, dont aucun n'a été contredit, je crois que le public doit être convaincu que Lopez, etc. ...

» Signé : CHARLES A. WASHBURN.

» New-York, 16 novembre 1869. »

(1) « Ce n'est pas par excès de courage ni de dévouement à Lopez que le soldat paraguayen se bat vaillamment et sait supporter les privations. Tout consiste dans le système militaire de Lopez. Marcher en avant est toujours ce qu'il y a de moins dangereux pour le soldat... C'est par la terreur qu'impriment ses exécutions que Lopez est parvenu à se former une armée dont chaque soldat semble défier la mort. Malheur aux officiers qui, accablés par le nombre ou par le courage de leurs ennemis, se voient forcés d'abandonner leur poste; ils sont aussitôt passés par les armes et leurs soldats décimés! »

(Extrait des notes de M. Washburn.)

toyable dictateur retenait de force les Anglais qu'il avait pris à son service, comme ingénieurs, au commencement de la guerre. Le chargé d'affaires anglais, M. Gould, se rendit à Villeta, sur le navire de guerre *le Linnet*, pour réclamer leur mise en liberté ; il n'obtint pas grand' chose. Le *Linnet* était accompagné d'un bâtiment français, la *Décidée*, et d'une canonnière italienne. Celle-ci, en se mêlant d'une intervention, la seule du reste que la marine étrangère et neutre eût essayée dans cette guerre, n'y gagna qu'une insulte : elle reçut dans son flanc un boulet d'une batterie paraguayenne, qui fit semblant de confondre le pavillon italien avec le pavillon brésilien.

Le navire de guerre américain *Wasp*, sur lequel était M. Mac-Mahon, le nouvel agent des États-Unis, avait déclaré qu'il irait jusqu'à l'Assomption pour y prendre M. Washburn. Le maréchal Caxias lui interdit formellement de dépasser l'escadre de blocus ; il en résulta un échange de correspondances qui ont été publiées par le Brésil et qui jettent une étrange lumière sur la façon dont la diplomatie américaine entend le droit public ; elles dégoûtèrent Caxias de l'envie de faire observer les usages de la guerre, et il finit par laisser forcer le blocus à qui le voulut. M. Mac-Mahon passa, de même M. Gould. Le Brésil avait pris le parti des concessions, afin d'éviter toute occasion de rupture avec les puissances et de ne pas leur fournir le moindre prétexte de se mêler de ses affaires. L'Amérique du Nord et l'Angleterre voyaient avec mauvaise humeur le déploiement de forces du Brésil et n'au-

raient pas manqué d'intervenir, si elles n'avaient eu à s'adresser qu'à lui seul. Mais toute tentative devait être faite simultanément auprès de trois gouvernements dont aucun ne pouvait, ni ne voulait, encourir une responsabilité plutôt que les deux autres auxquels il était lié par un contrat. Comme les essais d'intervention avaient d'autant moins de chance d'aboutir que les négociations prenaient plus de temps, ils revêtaient un caractère particulier qui est loin de diminuer l'intérêt de tout ce qui se rattache à cette guerre.

IV. — ANGOSTURA ET VILLETA.

Le récit des massacres nous a fait un peu anticiper sur la suite des événements auxquels nous allons revenir.

Lorsque toute la ligne du Tebicuari se trouva au pouvoir des alliés et qu'il fut prouvé que Lopez était solidement établi près de Villeta et d'Angostura, Caxias résolut de déloger encore son adversaire avant d'occuper l'Assomption ; il fit ses préparatifs en conséquence, mais avec sa lenteur habituelle. Cette fois, peut-être commit-il une faute en ne cherchant pas à tourner les positions par Villa-Rica. Il avait le Tebicuari large et navigable jusqu'à cette ville, et en l'occupant fortement, il eût pu espérer enserrer Lopez dans un cercle infranchissable ; tout au moins, il eût épargné le sang versé au mois de décembre 1868.

L'armée se remit en marche dans les premiers jours de septembre ; elle traversa Villafranca à 7 lieues

du Tebicuari, puis Villa-Oliva, bâtie au milieu d'une plaine parsemée de belles forêts riches en bois de construction, et arriva enfin devant la petite rivière Pikysry ou Canabé. Quatorze jours furent employés à reconnaître les positions de Lopez et leurs abords.

Au confluent du Rio-Canabé avec le Paraguay, est situé le bourg d'Angostura, qui tire son nom d'un coude rétréci du fleuve ; auprès était le fort. Le fort d'Angostura, dans une position analogue à celle d'Humaita, développé, augmenté, armé d'une nombreuse et puissante artillerie, présentait un redoutable obstacle à la flotte. A quelques kilomètres au-dessus du coude du fleuve, s'élève la petite ville de Villeta, la dernière avant d'arriver à l'Assomption, dont elle est distante d'une douzaine de lieues. Villeta et ses collines avaient aussi été fortifiées et reliées à Angostura. A l'est de ces deux points, sont les Lomas (collines) Valentinas, qui se rattachent à une série de hauteurs boisées le long desquelles passe le chemin de fer de l'Assomption à Cerro-Léon et à Villa-Rica. Au nord des Lomas, coulent des ruisseaux bourbeux, au sud, le Pikysry ou Canabé ; tout le cours de cette rivière était défendu, en avant par de vastes marais, en arrière par des tranchées, des épaulements et des abattis. Le camp paraguayen était près de Villeta, de sorte que les troupes de Lopez occupaient une position centrale au milieu d'un enchevêtrement de bois, de collines, de travaux de campagne défendus par des cours d'eau et des marécages. Le génie que Lopez déploya dans la construction et la défense de ces in-

nombrables ouvrages est véritablement admirable et digne d'être cité comme exemple.

Le 23 septembre, l'avant-garde brésilienne essaya de s'emparer d'une écluse que les Paraguayens avaient établie sur le Pikysry pour faire refluer l'eau dans les marais d'amont. Les défenseurs furent obligés de se retirer dans leurs retranchements en terre, mais ils continuèrent à protéger si efficacement l'écluse par le feu de leur artillerie, que les Brésiliens ne purent en approcher. Caxias comprit qu'il fallait avant tout que la flotte s'assurât du libre passage devant Angostura, et il décida qu'elle le tenterait le 1^{er} octobre, en même temps que l'armée de terre aborderait les lignes. Sept cuirassés réussirent à passer et à remonter jusqu'à Saint-Antoine, mais non sans dommage; l'un d'eux avait reçu un boulet de 150 livres et n'avait pu se maintenir à flot que par le rapide secours que lui avaient prêté ses compagnons. Pendant leur marche, le maréchal Caxias avait attaqué les lignes du Pikysry à la tête de 20 000 hommes. Après un combat sanglant, il n'obtint d'autre résultat que la prise de quelques ouvrages avancés, qu'il ne put même pas conserver parce qu'ils étaient exposés au feu des batteries qui les dominaient. Lopez avait très-habilement profité de la concentration de son armée près de Villeta pour envoyer des secours partout où le besoin s'en faisait sentir, de sorte que les forces de la défense avaient paru bien plus considérables qu'elles n'étaient en réalité. Les alliés ont appelé ce grand combat une reconnaissance, euphémisme habituel par lequel ils désignaient toute opéra-

tion manquée. Du côté de la terre, ils en étaient, le soir, au même point que le matin ; leur impuissance dans les attaques de front leur était une fois de plus démontrée, et ils commencèrent à craindre qu'Angostura ne devînt un nouvel Humaita. Le maréchal Caxias, Gelly y Obes, commandant des Argentins, et de Castro tinrent conseil ; ils arrêtèrent de concert un plan que le mouvement de la flotte cuirassée allait rendre d'une exécution possible.

Le 10 octobre 1868, le général Argollo passa le fleuve avec 2000 hommes, sur les navires en bois et les canonnières, vers Palmas, hors de la vue des Paraguayens, et il entama la construction d'une route militaire filant vers le Nord. Pour cela, il fallut que ses soldats s'ouvrissent un chemin en comblant des marais, en franchissant des lagunes profondes, en jetant des ponts de bateaux ou de chevalets sur des rivières, en se frayant un passage à la hache à travers des forêts vierges et en rendant praticables tantôt des fondrières, tantôt des amas de roches. Lopez, convaincu qu'Argollo pousserait jusqu'à Villa-Occidental, en face de l'Assomption, ne s'inquiétait que médiocrement du cheminement de ce général : il savait qu'une telle entreprise nécessiterait plusieurs mois ; pour lui, ce serait autant de gagné. Il paraissait d'ailleurs disposé à mettre le feu à sa capitale, de sorte que si les alliés y arrivaient par le Gran Chaco, ils n'y trouveraient qu'un monceau de cendres. Il se contenta donc de harceler les travailleurs en jetant de petits détachements sur la rive droite, ne se souciant pas de dégar-

nir ses ouvrages devant lesquels était la presque totalité de l'armée alliée.

Sur ces entrefaites, l'envoyé anglais, M. Gould, revenait de l'Assomption sans avoir rien obtenu. Quant au général Mac-Mahon, en quittant l'Assomption, il était allé à Villeta, traversant deux fois l'escadre de blocus. Quand il était parti, soi-disant dans le but d'aller obtenir satisfaction des mauvais procédés dont M. Washburn avait été l'objet, le *Wasp* était bourré d'armes et d'hommes, et l'on avait soupçonné qu'il voulait se saisir de l'Assomption, s'en faire un gage jusqu'au moment où Lopez aurait fait droit aux réclamations du cabinet de Washington et transformer par conséquent la capitale en un terrain neutre, ce qui eût paralysé les efforts des alliés. On ne fut donc pas peu surpris lorsqu'on vit M. Mac-Mahon rejoindre Lopez et rester auprès de lui pour des motifs que l'on ignore encore.

Lopez apprit tout à coup, dans les premiers jours de décembre, que le général Argollo s'était arrêté en face de Saint-Antoine, qu'il s'était relié à la flotte cuirassée, que Da Silva l'avait suivi avec 8000 hommes, que Caxias lui-même était arrivé encore avec 2000 hommes, que ce corps de 12 000 soldats comprenait une forte proportion d'artillerie et de cavalerie, qu'il avait passé une seconde fois le fleuve et qu'il allait prendre les Paraguayens à revers, après les avoir tournés et coupés de l'Assomption. Sans perdre de temps, Lopez lance quatorze bataillons du côté du pont d'Itaroro, construit sur un ruisseau marécageux

et défilé imposé aux alliés pour marcher sur Villeta.

Le 6 décembre, les alliés font une triple attaque, Gelly y Obes sur Angostura, Osorio sur les lignes du Pikysry, enfin Caxias au pont d'Itaroro que les Paraguayens n'avaient pas eu le temps de détruire. Le pont tomba au pouvoir des assaillants après un long combat qui leur occasionna des pertes considérables ; les Brésiliens purent ensuite pénétrer assez loin au Sud pour rompre la liaison entre Villeta et le fort d'Angostura, dont Gelly y Obes s'était rapproché, tandis qu'Osorio tenait les Paraguayens en haleine sur leurs lignes du Pikysry. A la fin de la journée, les deux partis, n'en pouvant plus, cessèrent le combat, bien déterminés à le reprendre le lendemain. Des pluies torrentielles tombèrent pendant la nuit et empêchèrent les alliés de poursuivre les avantages obtenus ; Villeta ne put être attaquée que cinq jours après.

Villeta était entouré de jardins et de vastes plantations d'orangers qui s'étendaient jusqu'à Saint-Antoine et tirait une force particulière du Pas de Baldovina conduisant au pont d'Itaroro et clef de la position, pour les Paraguayens comme pour les Brésiliens. Il n'était plus question, comme jusqu'alors, de forcer des retranchements, mais d'emporter une série de collines. Les alliés attaquèrent le 11 décembre ; Lopez put encore leur opposer 17 bataillons, 6 régiments de cavalerie et une immense artillerie de campagne. Les Paraguayens dont le « Supremo » avait donné le commandement à un jeune officier plein de bravoure, Caravallo, en lui ordonnant de vaincre ou de mourir,

combattirent avec un courage admirable, et ils ne reculèrent que là où il n'était humainement pas possible de tenir. Leurs pertes furent énormes, celles des alliés presque aussi grandes. Le maréchal Caxias, le général Osorio venu du Sud pour l'affaire, le général Argollo, furent blessés ; Caravallo, blessé, ne dut la vie qu'à ce qu'il ne fut pas reconnu. Lopez ne prit personnellement aucune part à la lutte et se sauva sur les Lomas Valentinas ; les alliés occupèrent Villeta : 11 drapeaux, 23 canons, des magasins, tombèrent en leur pouvoir.

V. — LES LOMAS VALENTINAS.

Alors, on répéta pour la centième fois à Buenos-Ayres, à Rio de Janeiro, que la guerre était finie, que Lopez réfugié dans la montagne n'avait plus d'armée, que Caxias était maître du pays. C'était crier victoire trop tôt. La garnison d'Angostura tenait toujours, les lignes du Pikysyry n'étaient pas encore forcées et l'armée était toujours coupée en deux. Les fortifications des Paraguayens se dressaient comme par enchantement ; les travaux qui, à l'origine, reliaient Villeta et Angostura avaient été modifiés depuis le 6, et Angostura avait une double liaison avec les lignes du Pikysyry et les Lomas Valentinas. Du 12 au 20 décembre, il tomba des pluies si abondantes, circonstance heureuse pour le dictateur, que les alliés furent obligés de rester immobiles dans leurs positions. Caxias sut au moins profiter de ce temps d'arrêt pour atténuer les

inconvéniens du fractionnement de l'armée; il appela au Nord une bonne partie du corps de Gelly y Obes, la remplaça par des troupes tirées d'Humaita, où des recrues arrivées de Rio de Janeiro comblèrent les vides. D'après tous les dires, Lopez était réduit à la dernière extrémité: en organisant la défense à Villeta, il n'avait pu approvisionner les pièces qu'à cent coups et les hommes à 1/4 paquets de cartouches. Fallait-il alors ménager le sang du soldat? Caxias le crut. Il somma Lopez de ne plus livrer d'autres combats, le rendant personnellement responsable de toute nouvelle effusion de sang: le ton de la sommation ne pouvait laisser aucun doute à Lopez sur la façon dont il serait traité s'il venait à être fait prisonnier. Caxias fut grandement blâmé de sa démarche à Rio de Janeiro, parce qu'elle était en opposition avec le traité. Elle montrait aussi combien peu le général brésilien connaissait le caractère de son adversaire, et la réponse qu'il en reçut dut le lui apprendre.

Le 20 décembre, on reprit les armes. Il fallait avant tout détacher les Lomas Valentinas d'Angostura. Cela devait s'opérer, d'une part, en forçant les lignes du Pikysyry, de l'autre, en gravissant les Lomas par le Nord; on pouvait négliger le fort d'Angostura qui tomberait ensuite de lui-même.

Le 21 décembre, le général Menna Barreto aborda les lignes du Pikysyry; faisant habilement deux fausses attaques à droite et à gauche, il perça par le centre, de sorte que les défenseurs durent se retirer à l'Est et à l'Ouest; avançant alors, il donna la main au corps

du Nord qui avait agi de son côté. Le maréchal Caxias, pendant ce temps, avait gravi les Lomas à l'Est, à la tête de toute sa cavalerie, afin de reconnaître le dédale de monticules et de bois qui les composent et, si les circonstances s'y prêtaient, s'assurer le jour même de leur possession.

Arrivé non loin des crêtes, il se heurta à une nouvelle œuvre créée par l'indomptable volonté du dictateur et par les efforts admirables de son peuple. Les collines étaient couronnées par un immense camp retranché contenant les débris de cette armée qui, comme le phénix, renaissait de ses cendres. En huit jours, au milieu de pluies diluviennes, il avait été élevé par les soldats, par les prisonniers de guerre, par les enfants, les femmes, par la population de l'Assomption oubliant les misères de l'émigration. Le camp se divisait en deux parties : tout à fait à l'Est, il y avait un camp de baraques se reliant à un bois qui devait servir de ligne de retraite et, de ce côté, les parapets étaient restés inachevés; des abattis formaient une séparation entre ce camp et celui des troupes placé plus à l'Ouest. Il y avait encore là 40 ou 50 pièces de canon.

On ne saurait trop admirer la fidélité des Paraguayens à leur dictateur, et la terreur ne suffit pas à l'expliquer. Des hommes n'ayant plus qu'un bras, qu'une jambe, des vieillards, des enfants de dix ans, tout ce qui pouvait se tenir debout, était aux armes pour la défense des derniers remparts de l'indépendance nationale. Il faut bien admettre que les Paraguayens ne voyaient que l'envahissement de leur sol

natal, sans examiner les causes ni le but de l'invasion et, que ces quatre années de combats, en exaltant leur patriotisme, les avaient convaincus qu'un seul homme était en état de tenir tête à l'étranger et de les en débarrasser : Lopez.

Quelques escadrons franchirent des fossés et entrèrent dans l'intérieur du camp baraqué ; ils ne purent aller bien loin ; le feu dirigé sur eux par les Paraguayens, à travers les abatis, les força de rétrograder ; des essais pour pénétrer dans d'autres parties du camp ne furent pas plus heureux. Les Brésiliens s'en retournèrent, en emmenant les bestiaux qu'ils avaient trouvés paissant en dehors de l'enceinte.

C'était encore un assaut en règle à livrer. Pour le préparer, Caxias ordonna au général baron Do Triumphi d'observer le côté nord du camp et d'envoyer des patrouilles à l'Est, dans les bois, aussi loin que possible. L'attaque fut fixée au 27 décembre. A la pointe du jour, des batteries établies à l'avance ouvrirent le feu ; des bombes et des fusées remplirent de sang et de confusion les *ranchos* du camp ; 42 pièces de canon répondaient. Vers midi, l'assaut fut donné de trois côtés et avec un plein succès. Déjà, avant qu'il ne commençât, Lopez s'était sauvé dans la forêt, suivi d'un petit nombre de cavaliers (quinze ou seize) et avait pris le chemin de Cerro-Léon. Autant la défense des Paraguayens avait été vigoureuse au début, autant elle fut découragée quand ils connurent l'abandon dans lequel les laissait Lopez. L'abattement succéda à l'énergie, une sorte de résignation passive fit place au fanatisme

militant chez ceux qui ne purent s'enfuir ; les Brésiliens massacrèrent impitoyablement tous ceux qui s'offrirent à leurs coups, et le combat, beaucoup moins acharné qu'au Pas de Baldovina, fut suivi d'un bien plus grand carnage.

Le maréchal avait calculé parfaitement juste en concentrant ses forces pour l'attaque des Lomas et en négligeant Angostura qui, se trouvant ensuite isolé, ne serait plus en état de résister longtemps. La flotte et les Argentins étaient restés en observation devant le fort où commandaient Lucas Carillo et un officier anglais, M. Thompson (1), tous deux entièrement dévoués au dictateur. Ce ne fut qu'à la fin de la journée que Gelly y Obes reçut l'ordre de prendre l'offensive. Avant de commencer l'attaque, il envoya le commandant du régiment argentin de Saint-Martin avec un drapeau parlementaire et une escorte de 70 hommes, sur les glacis de la place pour porter aux commandants la nouvelle de la défaite et de la fuite du dictateur et la sommation de se rendre. En raison de la brave défense que la garnison avait déjà faite, Gelly y Obes voulait bien lui accorder des conditions honorables, mais si elle persistait à obliger les Argentins à des assauts qui ne pouvaient manquer tôt ou tard de réussir, mais qui leur coûteraient du monde, elle n'aurait qu'à s'attribuer à elle-même la manière rigoureuse dont elle serait traitée : Gelly y Obes menaçait de faire fusiller tous les

(1) M. Thompson, ingénieur anglais, était devenu l'ingénieur militaire du dictateur. Il a écrit une remarquable histoire de la guerre.

officiers. Les commandants repoussèrent d'abord le message ; quelques jours avant, ils avaient été trompés par un drapeau parlementaire arboré du côté des cuirassés ; puis ils se ravisèrent et demandèrent à réfléchir. Cela leur fut accordé ; en attendant, on fit un préparatif pour un assaut décisif. Carillo et Thompson posèrent alors comme condition, préalable à toute capitulation, la faculté de faire vérifier par des officiers l'abandon des Lomas. Cela leur fut encore accordé et la vérification faite, Angostura capitula. Le 30 décembre, la garnison sortit tambour battant et enseignes déployées, puis posa les armes. Les officiers conservèrent leurs épées, en promettant de ne plus servir contre les alliés pendant la fin de la guerre ; on leur assura même la conservation de leurs grades dans l'armée qui serait réorganisée au Paraguay.

Les combats du mois de décembre avaient déjà coûté aux alliés plus de 4000 hommes, mais la guerre, on ne se lassait pas de le répéter avec la persistance que fait naître le désir de l'accomplissement d'un fait, était terminée ; on allait entrer à l'Assomption, cette terre promise des soldats fatigués, des politiques à bout de ressources ; à l'Assomption, dont Lopez avait fait un désert, afin de bien prouver que le Paraguay était là où était le peuple, et que le peuple se tenait là où il plaisait à lui, Lopez.

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'ASSOMPTION.

I. — LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

L'Assomption (1) est bâtie sur le versant de médiocres hauteurs dominant la rive gauche du Paraguay. Depuis la ville, on découvre d'un côté le fleuve qui s'étend en une magnifique nappe d'eau de 500 mètres de largeur, profonde de 15 à 20 mètres en quelques endroits ; de l'autre, des environs pittoresques et fertiles, où s'épanouissent les richesses d'une nature tropicale. Les rues sont larges et tracées à angle droit, les maisons basses, mais généralement spacieuses et bien construites ; il y a quelques beaux édifices, entre autres la cathédrale et le palais du gouvernement. Un bon port, près duquel est l'arsenal, abrite les navires et les embarcations. Sur la rive droite du Paraguay, s'élève Villa Occidental, fondée par les colons bordelais dont l'esprit d'indépendance avait fini par déplaire à Lopez I^{er}.

(1) L'Assomption date de 1535. « *Vestigia nulla retrorsum*, telle était la devise des conquistadores. Ils allaient de l'avant, et, battus par les Indiens ou dérouterés par les hasards d'un pays inconnu, ils ne reculèrent jamais. Défaits sur le cours inférieur de la rivière et forcés d'abandonner le site du moderne Buenos-Ayres, six cents d'entre eux se réunirent dans le Paraguay et en fondèrent la capitale. »

Le 31 décembre, 1700 Brésiliens, sous les ordres du chef d'état-major de l'armée, Joao de Souza da Fonseca Costa, s'embarquèrent à Saint-Antoine pour l'Assomption, y entrèrent de nuit, et, ne trouvant qu'une centaine de soldats de police, occupèrent la capitale sans résistance ; le 1^{er} janvier 1869, le drapeau brésilien flottait sur le port. L'armée entière, laissant les positions d'Angostura gardée par les Argentins, se mit en marche le 2 et arriva le 4 à l'Assomption. Elle dut éprouver une impression pénible en parcourant la riche contrée qui borde le fleuve ; les champs étaient dévastés, les *ranchos* abandonnés, partout la misère au lieu de la prospérité, un silence de mort de temps en temps troublé par le cri des animaux de proie qui semblaient vouloir prendre aussi possession de cette terre ravagée.

Pendant la marche, survinrent des désordres qui provoquèrent des réclamations des consuls de France et d'Italie. Les troupes qui entraient successivement dans la capitale, arrivées au but après les efforts gigantesques, les lutttes acharnées et les pertes cruelles d'une campagne de quatre ans, trouvaient une ville inhabitée, les demeures fermées, les portes scellées, rien de ce qui était nécessaire à leur installation, à leur repos. Les maisons furent forcées, fouillées, et sous le moindre prétexte, les soldats brisaient et démolissaient tout. Cet ulcère rongeur de toutes les armées, la cohue des aventuriers, des spéculateurs et des gens sans aveu, avec la première écume détachée des régiments, fit de la ville sa proie et pilla.

Quand le pillage commence, la tourbe qui s'y précipite ne fait guère la distinction entre une habitation particulière, un palais ou la maison d'un consul. Les autorités brésiliennes s'opposèrent tant qu'elles purent à ces excès, mais sans pouvoir les arrêter complètement. Du reste, les correspondances diplomatiques publiées dans les *Relatorios*, ont réduit, à ses vraies proportions, le mal qu'on avait d'abord cru très-grand.

Chez les alliés, l'incertitude et la fatigue arrêterent encore les opérations militaires. On savait que Lopez s'était enfui dans la montagne par Cerro-Léon, mais on savait aussi qu'il n'était pas homme à abandonner la partie. Les fuyards, les soldats légèrement blessés, les prisonniers couraient rejoindre le chef énergique qui, au moindre soupçon, n'épargnait à personne la torture ou la mort, mais qui exerçait sur tous un irrésistible ascendant. Puis, les Brésiliens allaient de nouveau se trouver sans direction. Caxias, usé à la fois par l'âge et par les fatigues de cette longue guerre, blessé, se trouva tellement malade dans le courant de janvier, qu'il quitta l'armée, laissant le commandement à M. de Souza. L'amiral Ignacio comte d'Inhauma ne tarda pas à le suivre, tellement malade qu'il mourut en route. Une foule d'autres officiers étaient malades ou blessés; les troupes étaient épuisées au dernier point. Comme à Concordia, comme à Tuyuti, les généraux pensèrent qu'une suspension d'armes était nécessaire pour refaire l'armée et la rendre de nouveau prête au combat, et quand

elle fut privée de ses deux chefs principaux, M. de Souza se soucia d'autant moins d'agir sous sa propre responsabilité, que les difficultés semblaient grandir, et il attendit le comte d'Eu, que l'empereur Don Pedro avait nommé au généralat en chef, à la nouvelle du départ de Caxias (22 mars).

Le conseiller d'État Paranhos, plénipotentiaire brésilien, venait d'arriver à l'Assomption. La mission de ce diplomate était d'examiner sur place ce qu'il y avait à faire pour l'exécution du traité. Il trouva les choses dans une situation si triste, qu'elle rendait presque impossible de prendre un parti quelconque. Le pays avait été entièrement privé par la guerre de sa population mâle, et l'on n'y trouvait plus que des femmes, des vieillards et de tout jeunes enfants. En vain M. Paranhos chercha-t-il à découvrir quelques habitants notables qui consentissent à lui venir en aide dans son œuvre de reconstitution ; Lopez les avait tous obligés, sous peine d'être fusillés à l'instant, à abandonner leurs foyers et à se retirer dans les forêts. Cruellement embarrassé, car il fallait organiser le vide, Paranhos essaya, comme d'une dernière ressource, de s'appuyer sur la légion paraguayenne. Avec celle-ci et avec l'aide de tout ce qu'on put rassembler de Paraguayens considérant, par persuasion ou par force, la cause du dictateur comme perdue, on rédigea une pétition qui demandait aux généraux l'établissement d'un gouvernement provisoire et la permission de marcher contre Lopez sous le drapeau national paraguayen. Elle était signée : Don José

Diaz Bedoya, D. F. Egusquiza, D. Bernardo Valiente. Le commandement militaire était plus pressé d'accorder la dernière demande que les postulants n'avaient été de la faire et l'autorisation, aussitôt donnée, fut plus tard l'objet d'une réclamation motivée du dictateur. Quant à la première demande, le conseiller Paranhos déclara n'être pas revêtu de pouvoirs suffisants pour y faire droit, et il se rendit à Buenos-Ayres afin d'en conférer avec les représentants de la Confédération et de l'Uruguay, MM. Varela et Rodriguez.

L'accord ne fut établi que le 2 juin. La convention qui fut signée posait en principe, que le gouvernement provisoire devait sortir du libre vote de tous les Paraguayens établis dans les parties du pays déjà délivrées, qu'il serait parfaitement indépendant au point de vue politique et administratif, mais qu'il serait tenu de se conformer à la volonté des généraux, dans toutes les questions militaires, jusqu'à la complète expulsion de Lopez ; les autres points concordaient exactement avec les articles de la triple alliance. Les trois signataires de la pétition dont il a été parlé plus haut, déclarèrent approuver les résolutions des plénipotentiaires et présentèrent, à la suite d'un vote plus ou moins sérieux, trois candidats au gouvernement provisoire : Don Cyrillo Rivarola, Don Carlos Loizaga et Don José Diaz de Bedoya ; les fonctions de président étaient réservées à l'un d'eux. La première œuvre de la nouvelle administration devait être la rédaction d'une constitution libérale, qui serait revêtue ensuite d'une sanction légale par l'acceptation d'une assemblée de notables

convoquée *ad hoc*. Les triumvirs furent agréés, faute d'autres, par les plénipotentiaires heureux d'être délivrés de leur tâche ingrate, et le gouvernement provisoire fut installé en grande pompe à l'Assomption, le 15 août 1869.

II. — LA GUERRE DANS LES CORDILLÈRES.

Après le départ de Caxias, les généraux se contentèrent d'occuper fortement les Lomas Valentinas et d'envoyer dans le Rio Manduvira quelques monitors à la poursuite des derniers restes de la marine de Lopez. Ils remettaient de jour en jour, comme s'ils en eussent redouté l'issue, les opérations inévitables contre Cerro-Léon, Villa-Rica et les Cordillères où Lopez avait le temps d'organiser une nouvelle résistance, et même leur inaction fut telle, qu'elle enhardit plus d'une fois les Paraguayens à des coups de main ; l'un d'eux est assez curieux.

Un détachement brésilien était occupé à rétablir un pont du chemin de fer de l'Assomption à Villa-Rica. Tout à coup un train arriva de ce côté à toute vapeur ; il était composé de trucs, portant des canons qui commencèrent par tirer à mitraille sur les Brésiliens, et des fantassins qui sautèrent à terre, en ouvrant un feu meurtrier sur les travailleurs, avant que ceux-ci eussent pu courir à leurs armes. Le coup fait, les Paraguayens disparurent aussi rapidement qu'ils étaient venus.

Une autre fois, ce fut le tour de la marine. On avait appris que des vapeurs paraguayens avaient remonté

le Manduvira jusqu'à un lac intérieur où ils s'étaient réfugiés. Sans aucune reconnaissance préalable, sans aucune donnée certaine sur la position des fugitifs, les bâtiments brésiliens s'engagèrent dans les méandres de la rivière, puis voulant virer de bord, ils trouvèrent que les Paraguayens avaient obstrué le chenal en arrière, et ce ne fut qu'à des hasards heureux qu'ils durent leur salut.

Du côté du Matto-Grosso, la marine avait été plus favorisée. Vers la fin de janvier, une partie de la flotte remontait le Paraguay, le San Lorenzo, ne découvrait, dans la première moitié du parcours, que des fortins démantelés, des bourgades désertes, mais pas un ennemi et arrivait jusqu'à Cuyaba. A partir de ce moment, les derniers vestiges de l'occupation paraguayenne dans le Nord furent détruits.

Pour donner tout à fait la physionomie de cette guerre, il eût fallu parler de la *guerra al cuchillo*, de la guerre du couteau, que les alliés avaient vu se propager autour d'eux en partant d'Humaita, et qui rendait la marche des convois et la pratique des reconnaissances aussi difficiles que dangereuses. Tandis que l'armée occupait l'Assomption, le soldat isolé était exposé à d'inévitables dangers; la guerre se transformait en guérilla, en une chasse qui, pour les Paraguayens, était celle des vivres, pour les alliés, celle des habitants réfugiés dans les bois afin de les ramener de gré ou de force; cet état de choses ne changea guère à l'arrivée du nouveau général en chef.

Le 16 avril, le comte d'Eu adressa aux troupes du

quartier général de l'armée à Luques, sa première proclamation. Le prince ne demandait certes pas mieux que de poursuivre immédiatement les opérations militaires, ce qu'à Rio de Janeiro, quand il avait été nommé, on avait attendu de sa jeunesse, de son ardeur, du prestige de son rang. Mais les instructions de l'Empereur qui voulait autant que possible éviter l'effusion du sang, les avis d'officiers mûris dans les combats, forcèrent le jeune général à temporiser encore. Le fleuve, des points d'appui de premier ordre, la capitale étaient au pouvoir des alliés ; Lopez était réduit au rôle de chef de guérilla ; c'était, disait-on, au gouvernement provisoire qu'incombait la tâche d'amener la masse des ennemis à composition et de pacifier le pays. Le comte d'Eu ne tarda pas à comprendre que les mesures politiques et administratives ne serviraient de rien en face d'une population dont on n'avait que les femmes et les enfants, et dont la portion mâle s'attachait obstinément à Lopez. Tout ce qui était en état de porter les armes se rassemblait à Oscurra et reconstituait au dictateur, après la défaite que l'on avait crue décisive, une armée d'une force inattendue. Ce que Villa-Rica et Cerro-Léon resté longtemps camp d'instruction, contenaient encore de ressources et de matériel de guerre était porté à Oscurra ; la fonderie voisine de ce dernier point venait encore de livrer douze canons de campagne rapidement montés. Lopez avait fait de Péribébuy une nouvelle capitale et gardait des avant-postes jusque vers les sources du Tebicuari, à Villa-Rica ; le comte d'Eu se décida enfin à l'atta-

quer, convaincu qu'il le forcerait dans son dernier réduit et qu'alors ce serait fini pour tout de bon. Il choisit le chemin de fer pour base d'opérations et pour première ligne de manœuvre, avant de se lancer dans le pâtre montagneux qu'il voulait tourner par l'Est et dont voici la configuration générale.

De la chaîne centrale qui traverse le Paraguay dans toute sa longueur, se détache l'Ouest, à hauteur du 25° degré de latitude sud, un vaste rameau composé de montagnes ou plutôt de collines surmontées et flanquées de buttes affectant la forme de cîmes coniques, généralement peu élevées. A Paraguari, le rameau se divise en trois séries de hauteurs; celle du Nord côtoie la rive gauche du Rio Manduvira et forme avec celle du centre la vallée de Péribébuy; celle du Sud s'étend jusqu'à l'Assomption, limite, avec celle du centre, la vallée du Rio Salado et se relie aux Lomas Valentinas. Au nord de ce système de collines sont les plaines basses et marécageuses du Manduvira, au delà, encore des montagnes, des vallées, des marécages, des forêts, habités seulement par de rares Indiens (les Caïnguas).

Les opérations commencèrent à la fin de juillet. Un corps de réserve, aux ordres du général José Auto da Silva, occupait la base d'opérations; le corps d'avant-garde était conduit par le général Joao Manoel Menna Barreto. Les deux colonnes du 1^{er} et du 2^e corps de l'armée se mirent successivement en marche, longeant la vallée du Rio Salado au Sud et cherchant un point d'attaque. Enfin, Menna Barreto dessina son mouve-

ment (28 juillet) et arriva à Paraguari. La nuit pendant laquelle s'effectua cette marche était si sombre et si orageuse, que le comte d'Eu, qui avait accompagné la colonne pendant quelque temps, rentra presque seul, ayant perdu, dans la confusion et les ténèbres, ses officiers d'ordonnance et son escorte.

Le 1^{er} août, la nuit toujours, le général Osorio partit de Pirayu, avec le 1^{er} corps d'armée, et le général Polydoro, de Tacuaral avec le 2^e ; le comte d'Eu allait reconnaître Oscurra à portée de mitraille, puis rejoignait le gros de l'armée, avec lequel il se mit en marche le 3. Le sol était tellement détrempé par une pluie fine entremêlée d'averses, que les troupes, l'artillerie surtout, avaient une peine indicible à avancer ; elles campèrent le soir à Paraguari. Le 4, après une courte marche, on arriva devant le col de Sapucay gardé par quatre bataillons et deux canons. Au lieu d'aborder de front cette position, flanquée de mamelons et masquée par des fourrés épais, le prince la fit canonner pour occuper les Paraguayens, ouvrit deux percées dans les bois voisins et la tourna. L'infanterie entière franchit le col ; le général J. M. Menna Barreto tourna à l'Est, occupa le chemin de Pirajubi, se montra à Ibitimi, fit le simulacre de prendre la direction de Villa-Rica, puis revint brusquement sur ses pas.

Le 6, le 1^{er} corps (Osorio), après une marche de deux lieues, alla camper près de Costa-Pocu, au débouché de la trouée (*picada*) de Valenzuela, une des meilleures de la Cordillère. Le prince n'eut rien de plus

pressé que d'occuper ce passage ; il était temps, car les Paraguayens commençaient à se fortifier sur la hauteur. Le lendemain 7, le 2^e corps, commandé alors par le général Victorino José Caneiro Monteiro (Polydoro gravement malade était parti depuis le 3), prit la tête et l'armée s'engagea dans le chemin qui franchit la chaîne, celui de Valenzuela. La montée était non-seulement commode, mais encore très-agréable ; de grands arbres à l'ombrage épais y entretenaient une délicieuse fraîcheur en arrêtant les rayons d'un soleil torride, de sorte que la traversée de cette chaîne si redoutée offrit la sécurité et l'agrément d'une promenade. Après une demi-heure de montée et autant de descente, les Brésiliens débouchèrent dans une vaste plaine ondulée du plus riant aspect et occupèrent le bourg de Valenzuela d'où la population s'était enfuie (1).

Victorino, incendiant sur son passage une usine pour l'extraction du soufre, alla occuper Itacurubi. Dans son départ précipité, l'ennemi avait abandonné des charrettes toutes chargées appartenant à la mère de Lopez, dans la maison de laquelle avaient été amoncelées les dépouilles des églises du Paraguay. On trouva aussi des pièces de monnaie à l'effigie de Lopez et au millésime de 1869. Çà et là gisaient des centaines de misérables dans un dénûment affreux. Le 10, les deux

(1) « Dans une des maisons, gisait une pauvre Française nommée madame Michel, qui pleurait de joie en voyant entrer les Brésiliens, et qui s'écriait de temps en temps, au milieu des transports de son enthousiasme : Figurez-vous, messieurs, ce que j'ai dû souffrir, ces bêtes fauves ne parlaient que le guarani (langue indienne), c'était affreux ! »

corps d'armée, avançant à l'Ouest par des chemins différents, arrivèrent devant Péribébuy, troisième et dernière capitale de Lopez ; ils furent reçus à grande distance par des boulets de 24 et de 32.

La bourgade de Péribébuy, composée de maisons couvertes en paille, s'étendant sur la pente d'un vaste monticule, était enceinte d'un fossé et d'un retranchement d'au moins 2400 mètres de circonférence. Elle était défendue par une garnison de 1800 hommes, mais les hauteurs qui la dominaient rendaient sa position militaire fort mauvaise. Six batteries furent élevées pendant la nuit, et l'attaque eût commencé le lendemain, si un détachement envoyé vers Barreiro-Grande n'eût été assailli par 7 ou 800 Paraguayens et du canon. On fut obligé d'envoyer de l'infanterie pour le soutenir, ce qui retarda l'assaut jusqu'au 12.

Ce jour-là, le feu s'ouvrit vers 4 heures du matin ; les grenades et les obus balayaient la place dans tous les sens, laissant des traînées de cadavres. A 8 heures, deux brèches étaient faites ; le prince fit cesser le feu et avancer l'infanterie ; l'assaut dura un quart d'heure, sous une grêle de balles, de mitraille et de pierres ; après l'infanterie, la cavalerie passa par-dessus les parapets bouleversés, enveloppa les fuyards qui jetaient leurs armes et sabra ceux qui voulaient vendre chèrement leur vie. Pas un soldat n'échappa ; 730 furent tués, plus de 600 blessés et 400 faits prisonniers. Du côté des Brésiliens, la perte fut de 550 morts ou blessés. Le général Menna Barreto fut tué par un éclat de mitraille au bas-ventre.

Pendant l'assaut, des femmes armées de lances et de bâtons, quelques-unes traînant des enfants en bas âge, jetaient sur les assaillants du sable, des pierres et des bouteilles. Les curés de Valenzuela et de Péribébuy combattaient à coups de fusil; beaucoup d'enfants de 8 à 10 ans gisaient morts à côté de leurs armes; d'autres, grièvement blessés, restaient impassibles, ne poussant pas même un gémissement.

Le 13, le comte d'Eu marchait sur l'arsenal de Caacupé et sur Oscurra, avec le premier corps, mais le mauvais état de la route le retarda, et il ne put arriver que le 15 devant Caacupé; où il apprit que Lopez avait évacué Oscurra deux jours auparavant. Le général José Auto da Silva, resté en arrière avec 5000 Brésiliens et 3500 Argentins, commandés par Emilio Mitré et Campos, aurait dû appuyer les opérations du comte d'Eu sur Valenzuela et Péribébuy, en forçant la route des monts Altos et en se jetant sur la ligne de retraite de Lopez pour l'empêcher de s'échapper au Nord, mais il fut en retard et n'occupa que le 19 la position indiquée, donnant ainsi à Lopez le temps d'évacuer Oscurra avec toutes ses forces et 60 pièces de canon. On trouva à Caacupé une population dans un état de pénurie épouvantable; dans l'hôpital, au milieu d'unamas hideux de blessés, trente cadavres en décomposition infectaient l'air depuis plusieurs jours.

L'arsenal de Caacupé constituait une curieuse preuve des ressources qu'avait encore le dictateur. D'énormes machines à forer et à rayer les canons, des moules, les machines de la force de 10 à 20 chevaux, enfin

tout le matériel d'un établissement de guerre fonctionnant incessamment et en état de fournir 3 canons par semaine.

Pendant que le premier corps occupait Caacupé, le second se dirigeait vers Barreïro-Grande, en repassant par Péribébuy. Le 16, le comte d'Eu marcha à la tête du premier corps à la poursuite de l'armée de Lopez, qui battait en retraite sur Caraguatay; la route était encombrée de chariots renversés, d'effets abandonnés, de cadavres d'enfants et de vieillards. A 8 heures du matin, l'avant-garde du deuxième corps attaqua l'arrière-garde paraguayenne; bientôt après, le premier corps rencontra les Paraguayens, au nombre de 5 ou 6000, prêts à lui disputer le passage du Yagari. Le combat, soutenu de part et d'autre, avec un acharnement furieux, dura jusqu'à 2 heures de l'après-midi, sur un espace de deux lieues environ. Les Brésiliens, très-supérieurs en nombre, ne parvinrent à forcer le passage du gué qu'en envoyant, assez loin en amont, de l'infanterie et de l'artillerie, qui passèrent sur la rive droite du Yagari et prirent l'ennemi en flanc. Quand l'armée eut passé tout entière, la poursuite fut continuée par le deuxième corps qui venait d'arriver. Les Paraguayens perdirent 1000 morts et blessés, 700 prisonniers, 40 caissons, 21 canons, des drapeaux et beaucoup de bagages. Le mauvais état de l'armement des troupes de Lopez et la supériorité numérique des alliés avaient rendu les pertes de ces derniers relativement assez faibles. Le premier corps avait été commandé pendant l'affaire par le général Luiz Menna Barreto;

son chef, le général Osorio, que son entrain et sa bravoure avaient rendu cher aux soldats, souffrait tellement de ses blessures qu'il avait dû se retirer. De tous les officiers marquants qui avaient commencé la guerre, il n'en restait presque plus un.

Un autre corps de 1500 à 2000 Paraguayens était posté plus loin, à Nhanguacu (ou Campo-Grande) avec 12 canons, pour défendre la route de Caraguatay ; mais les alliés étaient trop fatigués pour l'attaquer avant le 18. Ce jour-là, ils se portèrent en avant sur trois colonnes : le comte d'Eu, avec le premier corps, par la route de gauche ; le général Victorino, avec le deuxième, par la route du centre ; les Argentins du général E. Mitré et les Brésiliens du général Auto da Silva en prenant à droite. A 8 heures du matin, Victorino culbuta l'ennemi et lui enleva ses canons. Les jours suivants, la poursuite fut continuée dans le même ordre, et les colonnes de gauche et du centre battirent encore des détachements, tandis que Lopez s'enfuyait dans le Nord par Saint-Stanislas, au milieu des forêts vierges et des Indiens.

Après ces succès, il y eut un nouveau temps d'arrêt. Plus Lopez s'enfonçait dans la montagne, plus les difficultés de ravitaillement pour les alliés devenaient grandes, car chaque pas en avant les éloignait de leur véritable base d'opérations, le fleuve, et les jetait dans un pays sans routes et sans ressources. Dans les mois d'octobre et de novembre, le comte d'Eu fit encore quelques mouvements et livra aux bandes paraguayennes qui s'étaient reconstituées, quelques con-

bats dans lesquels il prit le reste de l'artillerie de Lopez.

Le gouvernement provisoire était à l'œuvre et rencontra d'immenses difficultés ; le 17 août, il avait prononcé la mise de Lopez hors la loi et déclaré traîtres ses adhérents. En attendant, il ne rentrait à l'Assomption que des femmes et des enfants, nus et rongés par la misère ; il fallait les nourrir tout comme l'armée, et les vivres devenaient de plus en plus difficiles à se procurer. Sur tout le parcours du Paraguay et du Parana, on trouvait des navires, chargés de charbon et de vivres, échoués sur les bas-fonds et sans espoir d'être renfloués avant la saison des crues. La chaleur excessive, les maladies qui en sont les compagnes habituelles, contribuaient aussi à arrêter l'élan des alliés et à les empêcher de serrer de près Lopez dans les gorges de la grande Cordillère, où il s'efforçait de grouper autour de lui les Indiens, par des promesses et des traités.

Généralement, on considérait la guerre comme finie, mais sans qu'elle eût atteint son but, ce que le Brésil ne voulait pas avouer. Une nouvelle convention fut signée entre le Brésil et la Confédération : le premier devait retirer 14 000 hommes, une partie de sa marine de guerre et laisser le reste pour organiser militairement les rives du Paraguay et prêter un appui au gouvernement provisoire. La Confédération devait retirer toutes ses troupes, le comte d'Eu lui-même fut rappelé à Rio de Janeiro.

Nous avons très-rapidement indiqué les événements

des derniers mois de 1869, d'abord parce qu'ils n'ont qu'un intérêt militaire fort restreint, ensuite parce qu'ils sont trop proches du moment où nous écrivons pour pouvoir être développés avec quelque certitude. Il nous reste à faire un rapide résumé de la guerre du Paraguay depuis le mois de décembre 1864 jusqu'au mois de janvier 1870 et à y ajouter quelques réflexions.

RÉSUMÉ:

Avant que la guerre éclatât, on a vu, d'une part, le Paraguay isolé, concentré, armé, n'attendant que l'occasion pour s'agrandir ; de l'autre, trois États sans forces militaires, hostiles les uns aux autres. Le président Lopez trouve le moyen d'intervenir dans les querelles de ses voisins, se laisse entraîner successivement à des actes d'agression contre les deux plus puissants et provoque la triple alliance ; ses incertitudes, ses revers l'amènent à croire que la défensive lui sera plus avantageuse que l'offensive, et ses troupes repassent le Parana.

Alors une nouvelle période commence, intéressante, grandiose. Le Brésil, malgré les clameurs des partis, est décidé à poursuivre l'ennemi à outrance, jusqu'à ce qu'il ait obtenu entière satisfaction de ses injures, et la guerre prend un caractère d'acharnement incroyable. Les alliés passent le fleuve, s'établissent à Itapiru et viennent se heurter aux lignes de Rojas qui les écartent de la flotte. Ils essayent de tourner les lignes par la gauche, s'emparent de Curuzu ; mais la malheureuse affaire de Curupaïti leur fait perdre le

fruit de leurs premiers succès. Bientôt les troubles de l'Argentine forcent Mitré à s'éloigner et à laisser le champ libre à un officier lent, mais d'un vrai mérite, Caxias. Le nouveau général en chef traverse les marais qui lui barraient le chemin, fait forcer la passe d'Humaita par les cuirassés et complète l'investissement ; la forteresse finit par tomber d'elle-même.

Alors s'ouvre une troisième période, celle des marches. Les lenteurs de Caxias ont donné le temps à Lopez d'organiser ailleurs la défense ; en même temps, le dictateur, aigri par la perte de son plus formidable boulevard, inaugure le régime de la terreur ; d'une part, il cherche à arrêter les alliés dans leur marche sur l'Assomption, de l'autre, il leur soustrait son peuple par l'émigration. Après un nouvel et énergique effort à Angostura, Lopez gagne la montagne où il a réuni ce qui lui reste de ressources, et les alliés entrent à l'Assomption. Un gouvernement provisoire se met péniblement à l'œuvre, puis le comte d'Eu arrive et, par un large mouvement tournant bien conçu, qui fait tomber en son pouvoir les derniers magasins et les arsenaux du dictateur, il met fin à la guerre proprement dite ; mais si le pays est dompté, il est loin d'être pacifié, une interminable guérilla commence dans le Nord.

Quant aux qualités déployées par les deux adversaires dans cette longue et sanglante lutte, elles sont de natures bien différentes. Avant d'en faire un examen rapide, un mot d'abord sur les moyens de destruction employés contre la flotte. Les brûlots n'ont

fait presque aucun mal. Les terribles torpilles répandues par milliers dans les eaux du fleuve, ont rempli une seule fois leur office, à Curuzu ; les énormes boulets n'ont guère fait que fausser des cuirasses de navires, l'un a brisé l'hélice du *Columbo* devant Curupaïti, un autre a pénétré dans la tourelle du *Tamandaré* au Paso da Patria, un troisième a encore pénétré dans la tourelle du *Tamandaré* devant Curupaïti, et c'est tout. C'est bien peu. En second lieu, on sait que les alliés avaient des fusils rayés à percussion et, vers la fin seulement, des armes à tir rapide, tandis que les Paraguayens avaient des fusils à pierre. Que serait-il arrivé si les deux armées belligérantes avaient eu des fusils se chargeant par la culasse ? Les cartouches de ces armes exigent, pour être fabriquées, un outillage spécial et compliqué ; il est donc probable que les Paraguayens auraient vu des armes perfectionnées devenir inutiles entre leurs mains, dès que les arsenaux de Lopez auraient été désorganisés, et que la guérilla fût devenue fort difficile, faute de munitions. Cette remarque s'applique aussi bien à la guérilla qu'on voudrait provoquer en Europe dans des révoltes urbaines, qu'à celle des populations dont l'organisation militaire ne peut fonctionner régulièrement.

Pendant la première période, Lopez, qui eût voulu, très-probablement, s'emparer de l'Uruguay, s'est montré assez médiocre stratéliste. Ses coups, portés sans ensemble, sans direction précise et calculée, sans rapidité, n'ont abouti qu'à sceller la triple alliance et à aguerrir les alliés. Il n'a pas osé marcher hardiment

avec de grandes forces jusque dans l'Entre-Rios et l'Uruguay ; il a éparpillé ses troupes au lieu de les concentrer. Mais quand, rentré dans son pays, il a défendu des positions, il a été admirable dans ses conceptions. Sa tactique a été méditée, elle a été mise en pratique par des généraux et des soldats qui l'ont bien comprise et qui ont été aussi audacieux que solides ; elle a consisté à éloigner toujours les alliés de leurs bases d'opérations, à chercher à les en couper et à leur infliger, soit par les armes, soit par l'insalubrité du climat, un échec qui les eût ruinés à jamais. Lopez, dans sa tactique, comme dans sa stratégie, mais avec un succès différent, affectionnait les mouvements doubles ou successifs à bref délai. Après les violences de l'Assomption, l'invasion du Matto-Grosso et presque aussitôt celle du Corrientes ; le combat du Riachuelo a eu lieu en même temps que l'entrée dans le Rio-Grande ; la marche sur Uruguayana a été double ; à Rojas, les sorties se succédaient souvent deux jours de suite ; le lendemain du retour offensif à Tayi, la surprise du camp de Tuyuti ; cela explique pourquoi un succès des alliés a été si souvent compensé par un revers. En revanche, Lopez n'a presque jamais su profiter de ses avantages : après Curupaïti, après Tuyuti, il est resté immobile. Pendant toute la campagne il n'a fait que des sorties, vigoureuses et bien menées il est vrai, mais avec le temps il devait succomber comme tous ceux qui défendent des fortifications sans opérer stratégiquement au dehors ; l'histoire des grands sièges modernes est là pour le prouver. Ses lignes étaient mer-

veilleusement bien entendues, toutes étaient liées à de grands camps retranchés, à des forts servant de points d'appui sur les flancs ou en arrière; elles étaient doubles ou triples, la section la plus forte étant toujours en arrière et faisant une résistance acharnée lorsque déjà l'ennemi avait pris sans trop de peine les premiers ouvrages. Après Itapiru, Rojas; après Curuzu, Curupaïti; de même encore dans le détail de chaque section de ligne: les fossés multiples de Curupaïti, les trois fossés de Timbo, etc. Il est bien remarquable aussi que les travaux de terre, les fortifications, les batteries avec épaulements aient été employés dans tous les combats, sans exception: au Riachuelo, au Yatahi, au Rio Ovelho, au Tebicuari, à Oscurra, Péribébuy, etc., sans parler des merveilleux ouvrages construits autour d'Humaita et d'Angostura. Ces défenses ont toujours été habilement tracées, rapidement élevées, parce que Lopez connaissait le terrain, disposait d'une immense artillerie, de toutes les ressources de l'art moderne. L'emploi des troupes a été soumis par Lopez à des règles à peu près invariables. Comme le roi du jeu d'échec, il reste au centre, sans s'exposer, car c'est de sa vie que dépend la victoire finale; il est complètement renseigné et fidèlement servi par ses émissaires et ses espions, au camp de Concordia, au camp de Tuyuti; il prépare ses sorties et ses surprises de nuit, les fait exécuter un peu avant le jour, débouche rapidement par de véritables labyrinthes; sa cavalerie, quoique généralement plus mal montée, avec les chevaux du pays, que celle des alliés, est employée avec

intelligence pour les mouvements tournants : à Bella-Vista, à Tuyuti, sur le Rio Hondo. Enfin, quand les forces commencent à manquer à Lopez, il maintient son autorité par la terreur, remplit sa caisse par des extorsions et par le pillage des églises ; il se procure des armes par ses arsenaux encore intacts au cœur du pays, ou bien par la contrebande ; il fait des soldats avec des fuyards, des prisonniers, des enfants, des femmes, des Indiens, les fanatise tous, les enflamme pour la guérilla.

Si maintenant on tourne le regard du côté des alliés, on voit d'abord une armée en enfantement, puis des corps qui se dessinent, grossissent, acquièrent peu à peu la supériorité numérique et sont vivifiés par une flotte puissante. La règle de conduite des alliés, à défaut de plan stratégique hardi ou savant, a été aussi un fond d'obstination qu'on ne saurait nier, le parti pris de ne jamais faire un pas en avant sans être bien assurés de ne pas avoir à reculer plus tard ; ils se sont constitués à Concordia, à Corrientes, à Itapiru ; ils n'ont voulu occuper l'Assomption ni après Humaïta, ni après le Tebicuari, ni après le combat de Baldovina. Les Brésiliens ont toujours senti que le maintien inébranlable de l'alliance leur apportait pour le présent et pour l'avenir une grande force morale ; ils ont subordonné Caxias à Mitré, mis de Castro à côté de Caxias, proclamé la liberté des fleuves, composé le gouvernement de l'Assomption de nationaux paraguayens. Comme on peut dire que l'effectif qu'il est possible d'entretenir à l'étranger est en raison inverse du carré des

distances, le Brésil, dont la population est de 6 millions d'âmes disséminées sur une immense surface, a fait les mêmes efforts pendant cinq ans, en entretenant 30 000 hommes à 500 lieues de la capitale, qu'une nation de 40 millions d'âmes qui eût entretenu 200 000 soldats à la même distance et pendant le même temps. Les alliés se sont montrés d'une incapacité parfaite dans les travaux d'attaque du génie et de l'artillerie, dans les reconnaissances, dans l'art de se garder, d'utiliser la cavalerie, qu'ils faisaient parfois combattre à pied, comme à Timbo, impuissants dans les attaques de front, et lents, toujours lents. En revanche, ils ont été constamment braves, ils ont su réussir dans les opérations auxquelles la flotte a franchement coopéré : à Itapiru, à Curuzu ; dans presque tous les mouvements tournants : la traversée de l'Estero-Velhação, celle du Gran Chaco ; ils ont, eux aussi, persisté, à une distance énorme de leur pays, au milieu des discordes politiques, sous un climat meurtrier, après les revers, à poursuivre la victoire ; ils ont eu un officier, Caxias, qui a cheminé lentement mais sûrement ; un prince qui s'est montré aussi capable de concevoir un plan stratégique, à l'heure où les vieux généraux allaient abandonner la partie, que de l'exécuter à la tête de ses soldats, en leur donnant l'exemple d'une brillante valeur.

Mais si les armes du peuple paraguayen sont brisées, son esprit et son cœur ne le sont pas. Plus d'une voix s'est élevée et a dit : « La nationalité paraguayenne est plus vivace que jamais ; une lutte qui se prolonge

jusqu'à la mort du dernier vaincu, est pour les enfants des héroïques défenseurs du sol des Francia et des Lopez, un spectacle trop émouvant pour ne pas avoir éveillé des enthousiasmes et des haines qui se traduiront plus tard par une explosion formidable. Le sang des 100 000 hommes qui ont combattu contre les envahisseurs, servira d'engrais à l'esprit d'indépendance et le Paraguay aura son réveil. »

Puisse-t-il avoir lieu sans une nouvelle effusion de sang !

APPENDICE.

Le *New-York Herald* a publié une lettre de son correspondant de Washington (février 1870), portant que Don Emiliano Lopez, le fils du dictateur du Paraguay, était arrivé aux États-Unis et avait eu une entrevue avec le président Grant; Don Emiliano a dit que le retrait du représentant des États-Unis avait fait grand tort à son père, et il a prié d'envoyer auprès de lui un autre agent diplomatique. Le journal rapporte le colloque suivant :

GRANT. — Quelle est la force dont dispose votre père et quels sont ses moyens quant aux provisions ?

LOPEZ. — D'après les alliés eux-mêmes, sa force est de 4 à 12 000 hommes : 4000 suivant les Brésiliens, et 12 000 suivant les Argentins. Quant aux provisions, on peut en avoir en abondance.

GRANT. — L'armée est-elle bien pourvue d'armes ?

LOPEZ. — Pas très-bien ; mais elle occupe une position imprenable.

GRANT. — Où est le général Lopez ?

LOPEZ. — Je ne saurais répondre à cette question d'une manière précise ; mais je peux dire qu'il est dans le Paraguay et non dans la Bolivie.

GRANT. — J'aviserai.

Dans les journaux de Paris du mois d'avril et du mois de mai 1870, on lisait ce qui suit :

Le capitaine du port de Rosario au ministre de la guerre
(dépêche officielle).

Rosario, le 8 mars 1870, 8 h. 30 du matin.

Je vous demande la permission de communiquer à Votre Excellence la dépêche suivante du général Camara :

Du camp, sur la rive gauche de l'Aquidaban,
le 1^{er} mars 1870.

EXCELLENCE,

Je vous écris du campement de Lopez dans la Sierra. Le tyran a été mis en déroute, et, ayant refusé de se rendre, il a été tué sous mes propres yeux. Je lui ai intimé l'ordre de se rendre lorsqu'il était complètement défait et sérieusement blessé, et, comme il a refusé de le faire, il a été tué. Je félicite Votre Excellence de la fin de la guerre et de la victoire remportée par le Brésil sur le tyran du Paraguay. Le général Resquin et d'autres officiers ont été faits prisonniers.

Le *Moniteur universel* du 3 mai 1870 a donné le récit suivant de la mort du dictateur :

..... Voici, du reste, les faits qui complètent et rectifient ce qui avait été dit jusqu'à ce jour sur cet événement. Ils nous arrivent, de source authentique, ce matin même, par le packet *la Gironde*, des Messageries impériales.

Chargé par le comte d'Eu de poursuivre Lopez sans relâche, le général brésilien Camara avait divisé sa colonne

par détachements, et il n'avait sous la main, quand il atteignit, le 1^{er} mars, le fugitif, sur la rive gauche de l'Aquidaban, — un des affluents du fleuve Paraguay, — que deux escadrons et une trentaine de fantassins.

Après avoir évacué Panadero, le dictateur avait été tenté de gagner la Bolivie; mais si les lois de cette République lui assuraient un refuge, le souvenir des riches négociants boliviens qu'il avait dépouillés de leurs biens, sans cause, à l'Assomption et qu'il avait fait mettre à mort sans procès, lui faisait craindre, d'autre part, d'être déchiré par le peuple: renonçant donc à ce projet, il essaya de se rabattre vers Conception, pour surprendre cette ville par un coup de main et s'y réorganiser militairement.

Le campement de Lopez était appuyé à un bois à l'extrémité d'un étroit et long défilé. Ses forces étaient d'environ 400 hommes. Il y avait là beaucoup de femmes, entre autres M^{me} Lynch et ses quatre enfants.

Deux officiers brésiliens, le colonel Silva Tavares et le major Oliveira, s'engagèrent résolument dans le défilé. Cette audace réussit. Les Paraguayens, surpris, ne songèrent qu'à fuir. Lopez et le ministre Caminos avaient seuls des chevaux; le général Resquin était monté sur une mule. Le dictateur s'élança vers la forêt, et il se serait échappé peut-être si le terrain vaseux n'avait fait obstacle à sa marche, et ne l'eût contraint, malgré des efforts frénétiques, d'aller au pas.

Tandis que le ministre Caminos tombait percé d'une balle, et que le général Resquin criait, en jetant son épée, qu'il se rendait, Don Solano Lopez s'efforçait vainement de franchir la berge fangeuse et escarpée d'un ruisseau.

Le général Camara l'avait suivi; il avait ordonné qu'on respectât sa vie et qu'on se bornât à le désarmer; mais comme un caporal de Rio Grande, le nommé Chico Diablo, l'allait saisir, Lopez l'ajusta à bout portant de son revolver: Chico Diablo le frappa alors d'un coup de lance. Lopez

tomba blessé dans la vase du ruisseau; il se releva, tomba de nouveau, et expira noyé dans la boue.

On vérifia l'identité du cadavre, qui fut transporté, au moyen d'un brancard improvisé, sur l'emplacement du camp paraguayen. Une fosse fut ouverte; on l'y plaça, et une grande croix de bois fut mise par dessus.

Un journal rapporte que la vieille mère de Lopez, en voyant ramener le corps, se jeta sur lui en sanglotant, mais qu'une de ses sœurs, doña Rafaela, dit indignée: «Madame, ne pleurez pas ce monstre qui ne fut ni fils ni frère!»

M^{me} Lynch, qui s'enfuyait dans sa voiture sous l'escorte de son fils aîné Sancho, fut arrêtée par l'officier brésilien Cipriano. Ayant refusé de se rendre et blessé l'officier par trahison, le fils périt comme le père, d'un coup de lance, et par la main d'un soldat.

M^{me} Lynch fut conduite auprès du général brésilien. Le brigadier José Antonio Correa de Camara n'est point ce qu'on appelle dans le pays un *gaucho lanceador*, mais un fils de famille, un homme de race. Il garda de toute insulte la célèbre aventurière, que Paris a connue et qui est restée si tristement fidèle aux crimes et à l'amour de Lopez, défendit qu'on s'emparât des grandes valeurs qu'elle portait sur elle en bijoux, et la fit protéger par une garde brésilienne.

Ainsi a fini misérablement ce dictateur, qui traitait, il y a cinq ans, de puissance à puissance avec l'Europe, et qui menaçait le Sud-Amérique de son ambition et de ses armes.

DOCUMENTS.

A

CADRE NORMAL MAXIMUM DE L'ARMÉE BRÉSILIENNE fixé par
le décret du 5 décembre 1865. (*Relatorios.*)

	OFFICIERS.	TROUPE.
<i>États-majors.</i>		
État-major général.....	29	
Génie (fournissant au bataillon).....	80	
État-major (1 ^{re} et 2 ^e classe).....	116	
État-major de l'artillerie.....	44	
Aumônerie.....	40	
Corps de santé.....	332	
Total.....	641	
<i>Artillerie.</i>		
1 bataillon du génie à 4 compagnies.....	...	400
1 régiment à cheval à 6 batteries.....	31	786
5 bataillons à pied à 8 compagnies.....	185	2920
Total.....	216	4106
<i>Cavalerie.</i>		
3 régiments à 8 compagnies.....	120	1722
1 corps de cazadores à 8 compagnies.....	39	638
2 — à 6 compagnies.....	02	960
2 — à 4 compagnies.....	46	644
Total.....	267	3964
<i>Infanterie.</i>		
7 bataillons à 8 compagnies.....	259	6146
15 bataillons à 8 compagnies.....	555	9690
Total.....	814	15836
Total général.....	1775	24069
	25 844	

[La décomposition par grades peut se faire de la manière suivante :

1 maréchal d'armée.

4 lieutenants généraux.

8 maréchaux de camp.

16 brigadiers généraux.

44 coloneis.

59 lieutenants-coloneis.

90 majors.

36 adjudants (adjudants-majors).

36 quartiers-maitres (trésoriers).

36 secrétaires.

9 vétérinaires.

8 piqueurs.

396 capitaines.

414 lieutenants.

618 enseignes.

24 069 sous-officiers, caporaux et soldats.

Total. . 25 844.

B

COMPOSITION DE L'ARMÉE ACTIVE BRÉSILIENNE en janvier 1868.
(*Relatorios.*)

A. — *Grand quartier général du général en chef à Tuyucué :*

Commandant en chef, le maréchal marquis de Caxias. — Chef d'état-major, colonel João de Souza da Fonseca Costa (20 aides de camp et officiers divers). — Chef de la commission des ingénieurs : lieutenant-colonel José Carlos de Carvalho (6 officiers). — 1 bataillon du génie à 6 compagnies (artificiers, sapeurs, pontonniers). — Transports et parcs (9 officiers). — Police (6 officiers). — Télégraphistes (1 lieutenant du génie et 3 officiers). — Service de santé (1 chirurgien-major, et 34 médecins ou pharmaciens). — Administration, trésorerie, postes, imprimerie (1 colonel et 22 officiers). — Tribunal militaire (9 officiers).

B. — *Troisième corps d'armée et avant-garde à Tuyucué :*

Commandant : lieutenant général Osorio, baron de Herval (7 officiers). — État-major général et services accessoires (1 colonel et 15 officiers).

Brigade d'artillerie (1 colonel, 4 officiers). — 1 régiment d'artillerie à cheval (5 canons de 12 français, rayés ; 8 de 4 rayés brésiliens ; 8 de 4 rayés de montagne ; 8 obusiers de 4 1/2 ; 2 canons autrichiens ; 4 canons anglais ; total, 35 bouches à feu).

5^e division de cavalerie : brigadier Victorino José Carneiro Monteiro (8 officiers). — 9^e brigade (colonel Almeida et 3 officiers ; 21^e, 23^e, 24^e corps provisoires de cavalerie). — 10^e brigade (colonel Tavares et 3 officiers ; 16^e, 19^e, 22^e corps provisoires de cavalerie).

1^{re} division d'infanterie : colonel José Balthazar da Silveira (7 officiers). — 1^{re} brigade (lieutenant-colonel João do Rego Barros Falcao et 3 officiers ; 23^e, 27^e corps de volontaires). — 2^e brigade détachée à Taii.

2^e division d'infanterie : brigadier Jacintho Machado Bittencour (8 officiers). — 4^e brigade détachée à Tayi. — 9^e brigade (lieutenant-colonel Manoel da Cunha Wanderley Lins et 3 officiers ; 4^e bataillon d'infanterie ; 39^e, 41^e corps de volontaires).

3^e division d'infanterie : brigadier José Auto da Silva Guimaraes (7 officiers). — 3^e brigade (lieutenant-colonel Luiz José Pereira de Carvalho et 3 officiers ; 3^e, 14^e bataillons d'infanterie ; 35^e corps de volontaires). — 5^e brigade (colonel commissionné D^r F. P. Guimaraes et 3 officiers ; 1^{er} et 10^e bataillon d'infanterie ; 30^e corps de volontaires).

4^e division d'infanterie : brigadier Carlos Resin (8 officiers). — 6^e brigade (colonel Carlos Betbeze de Oliveiro Nery et 3 officiers ; 12^e bataillon d'infanterie et 50^e corps de volontaires). — 7^e brigade (colonel Joaquim Rodrigues Coelho Kelli et 3 officiers ; 13^e bataillon d'infanterie, 38^e corps de volontaires). — 8^e brigade (colonel Herculano Sanchez da Silva Pedra et 3 officiers ; 5^e bataillon d'infanterie ; 53^e, 55^e corps de volontaires).

Corps provisoire de tirailleurs armés de fusils à aiguille, à la disposition du général en chef (capitaine Meyer).

2^e division de cavalerie, à San-Solana : brigadier honoraire Andrada Neves baron do Triumpho (6 officiers). — 3^e brigade (colonel João Niederauer Sobrinho et 3 officiers ; 6^e, 7^e corps provisoires de cavalerie). — 4^e brigade (colonel Gaetano Gonzalves da Silva et 3 officiers ; 9^e, 10^e, 11^e corps provisoires de cavalerie).

6^e division de cavalerie : colonel Antonio Fernandes Lima (6 officiers). — 7^e brigade (colonel Bento Martins de Menezes et 3 officiers ; 17^e, 18^e corps provisoires de cavalerie). — 8^e brigade (colonel Tristao de Araujo Nobrega et 3 officiers ; 4^e, 25^e corps provisoires de cavalerie).

C. — Premier corps d'armée à Tayi.

Commandant : maréchal de camp Alexandro Gomes de Argollo Ferrao (5 officiers). — État-major général et services accessoires (1 major, 14 officiers, 1 détachement du génie, 13 officiers de santé, etc.).

Artillerie à cheval (1 canon Withworth de 32 ; 2 canons de 12 français rayés ; 6 canons brésiliens ; 4 de 4 français rayés ; 4 de 4 brésiliens ; 2 de montagne ; total, 19 bouches à feu).

1^{re} division de cavalerie : brigadier João Manoel Menna Barreto (7 officiers). — 7^e brigade (colonel Manoel de Oliveira Bueno et 3 officiers ; 2^e régiment de cavalerie légère ; 1^{er} corps provisoire de cavalerie) sur le potreiro Ovelho. — 2^e brigade (colonel João Francisco Jardim et 3 officiers ; 3^e régiment de cavalerie légère ; 15^e corps provisoire de cavalerie).

Compagnie de transports.

2^e brigade d'infanterie (colonel Domingos Rodrigues Seixas et 3 officiers ; 8^e, 9^e bataillons d'infanterie ; 24^e, 25^e, 26^e corps de volontaires. — 4^e brigade d'infanterie (colonel Jeronymo dos Reis et 3 officiers ; 2^e, 7^e bataillons d'infanterie ; 33^e, 40^e corps de volontaires).

D. — *Deuxième corps d'armée à Tuyuti.*

Commandant : lieutenant général vicomte de Porto-Alegre (12 officiers). — État-major général (1 colonel et 12 officiers). — Junte et justice militaires (1 brigadier général, 7 officiers). — Hôpitaux et ambulances (22 médecins). — Administration, télégraphie, services accessoires (18 officiers).

2^e brigade d'artillerie (1 corps provisoire d'artillerie à cheval ; 1^{re}, 3^e batteries d'artillerie à pied, plus 5 batteries de rivage, en tout 78 bouches à feu dont 74 des différents modèles précités et 4 d'un modèle prussien.

3^e division de cavalerie : brigadier José Luiz Menna Barreto (4 officiers). — 5^e brigade (colonel Vasco Alvares Pereira et 3 officiers ; 5^e corps de cazadores à cheval ; 13^e corps provisoire de cavalerie). — 6^e brigade (colonel Astrolgido Pereira da Costa et 4 officiers ; 12^e, 14^e corps provisoires de cavalerie).

Corps de transports.

Corps de pontonniers.

5^e division d'infanterie : brigadier A. M. Albino de Carvalho (4 officiers). — 9^e brigade (1 colonel A. A. de Barros e Vasconcellos et 4 officiers ; 6^e bataillon d'infanterie ; 36^e, 43^e, 44^e, 49^e corps de volontaires). — 10^e brigade (colonel Antonio da Silva Paranhos et 5 officiers ; 28^e, 31^e, 41^e, 42^e, 45^e, 46^e, 52^e, 54^e corps de volontaires). — 11^e brigade (colonel Fernando Machado de Souza et 3 officiers ; 11^e bataillon d'infanterie ; 29^e, 32^e, 34^e, 37^e, 47^e, 48^e corps de volontaires). — Dépôts au Paso da Patria et à Itapiru.

E. — Détachement du Gran Chaco.

Commandant : colonel d'artillerie H. M. Antunes Gurjao (7 officiers).
— 20 bouches à feu. — 12^e corps provisoire de cavalerie. — 16^e bataillon d'infanterie ; 44^e corps de volontaires.

F. — Ile du Cerrito près de Tres Bocas.

31 officiers et divers employés.

G. — Sur l'Aguapehy.

4^e division de cavalerie : brigadier honoraire José Gomes Portinho (11 officiers). — 5^e brigade (colonel Mascarenhas Camello Junior et 3 officiers ; 1^{er}, 3^e corps provisoires de cavalerie). — 9^e brigade (colonel F. I. Ferreira et 3 officiers ; 6^e, 21^e corps provisoires de cavalerie). — Une section de 2 bouches à feu. — Escadron de transports. — Trésorerie.

Un seul coup d'œil jeté sur cette décomposition détaillée fait voir :

1^o Que la brigade brésilienne correspond à notre régiment, la division à notre brigade, etc.

2^o Que ce sont non-seulement les bataillons qui ont une seule série de numéros d'ordre, mais aussi les brigades et les divisions.

3^o Que l'armée étant presque entièrement composée de volontaires de la patrie, troupe provisoire, les officiers supérieurs et généraux ont été tirés, quelques-uns des volontaires, les autres des cadres de l'armée régulière, et que la fonction est devenue indépendante du grade, comme aux États-Unis pendant la guerre de la sécession, et comme cela existe encore dans divers pays.

4^o Que l'artillerie (154 bouches à feu, sans compter les 223 de la flotte) était très-inférieure numériquement à celle des Paraguayens.



C

EFFECTIF DES TROUPES. Quartier général de Paricué, 17 avril 1868.
(*Relatorios.*)

Par arme : État-major, 632; artillerie, 2595; cavalerie, 6653; infanterie, 21 563; total, 31 443.

Par corps d'armée : 1^{er} corps, 5005; 2^e corps, 10 776; 3^e corps, 15 186; états-majors, etc., 476; total, 31 443.

D'après un autre document brésilien, daté du 11 janvier 1868, la décomposition des forces en disponibles et indisponibles se serait faite ainsi : combattants, 28 229; empêchés, 3953; malades, 10 635; total, 42 817 hommes, dans lesquels ne sont pas compris les 200 fusiliers marins, le détachement du Gran Chaco et la division de cavalerie de l'Aguapehy.

C bis.

FORCES DISPONIBLES AU COMMENCEMENT DE 1869. Quartier général de Luques, le 14 avril 1869. (*Relatorios.*)

Par grades : État-major général, 8; officiers, 2147; troupe, 25760; total, 27 907.

Par corps d'armée : État-major général, etc., 3803; 1^{er} corps, 7563; 2^e corps, 8013; forces du Rosario, 1914; à l'Assomption, 2856; pontonniers, 280; à Humaita, 2081; sur l'Aguapehy, 1394; total, 27 907.

D

ÉTAT DE LA FLOTTE BRÉSILIENNE EN 1868 (*Unsere Zeit*).

NOMS ET ESPÈCE des bâtiments.	CANONS.	CHEVAUX vapeur.	OFFICIERS ou assimilés	MATELOTS et soldats.
-------------------------------------	---------	--------------------	------------------------------	----------------------------

Vapeurs de guerre.

1. Nietheroy.	32	200	25	142
2. Belmonte.	8	120	18	111
3. Paranahyba.	8	120	19	122
4. Maracana.	2	80	16	73
5. Mearim.	8	100	17	120
6. Majé.	8	120	21	119
7. Hajahy.	6	80	14	65
8. Beberibé.	8	130	22	147
9. Iguatemy.	5	80	19	101
10. Araguahy.	8	100	15	67
11. Araguari.	9	80	17	112
12. Ayahy.	6	100	15	86
13. Ypironga.	8	70	18	79
14. Amazonas.	6	300	28	140
15. Tacuary.	2	40	14	83
16. Chuy.	2	30	11	62
17. Tamandahy.	2	40	8	36
18. Onze de Junho.	2	50	21	62
19. Lindoya.				
20. H. Martins.	6	40	15	85
21. Greenhalgh.	2	40	15	85

Cuirassés.

22. Brazil.	8	250	16	129
23. Tamandaré.	6	80	19	101
24. Barrosa.	7	130	23	126
25. Bahia.	2	140	19	128
26. Lima Barros.	4	300	28	143
27. Herval.	2	200	20	114
28. Columbo.	8	240	18	114
29. Mariz Barros.	2	200	19	106
30. Cabral.	8	140	16	118

NOMS ET ESPÈCE des bâtiments.	CANONS.	CHEVAUX vapeur.	OFFICIERS ou assimilés.	MATELOTS et soldats.
<i>Monitors.</i>				
31. Para.....	1	40	8	35
32. Alagoas.....	1	40	8	35
33. Rio Grande.....	1	40	8	35
<i>Canonnières.</i>				
34. Pedro Assonso.....	3	60	8	35
35. Forte de Coïmbra.....	3	60	10	42
<i>Corvettes à voiles.</i>				
36. Bahiana.....	22	...	23	145
37. Iguassu.....	4	...	11	26
<i>Vaisseau-transport.</i>				
38. Peperi Asso.....	5	28
<i>Avisos-transports.</i>				
39. Princesa Joinville.....	..	250	16	60
40. Apa.....	2	250	32	170
41. Marcilio Diaz.....	..	240	18	62
42. Leopoldina.....	..	380	14	66
43. Isabel.....	1	260	15	54
Totaux.....	223	5140	702	3769
			4471	

E

COMMERCE DE LA FRANCE AVEC L'AMÉRIQUE DU SUD EN 1864.

	IMPORTATION.	EXPORTATION.
Brésil.....	85 876 098	129 220 266
Uruguay.....	30 367 426	27 095 976
Confédération.....	41 512 006	51 910 115
Totaux.....	157 755 530	208 226 357
Autres États.....	176 268 323	150 790 062
Totaux.....	334 023 858	359 016 419
Ensemble.....	693 040 277	

A la même époque, on comptait 85 000 Français, dont 35 000 Basques établis dans les États du Rio de la Plata.

F

NOTES DIVERSES. (*Relatorios.*)

Armée intérieure. — A la date du 15 avril 1868, il existait dans tout le Brésil : 6458 gardes nationaux, 7793 volontaires de la Patrie.

Prisonniers. — A la même date, le Brésil détenait prisonniers 144 officiers, dont 8 télégraphistes et 2322 soldats; total, 2466.

État sanitaire. — En février 1869, le ministre de la guerre brésilien a donné un tableau comparatif de la mortalité dans les hôpitaux de guerre, pour les armées françaises et anglaises en Crimée, américaines et brésiliennes pendant leurs guerres. Angleterre, 11,90 pour 100; France, 19,57 pour 100; Amérique, 6,50 pour 100; Brésil, 7,50 pour 100. Nous transcrivons ces chiffres sans affirmer leur exactitude et sans discuter les bases qui ont servi à les établir.

Budgets. — Budget militaire du Brésil pour l'année 1867-1868 : total des crédits, 59 812 448 milreis; total des dépenses, 66 920 726 milreis; dépenses extraordinaires des exercices 1864 à 1868 : 155 985 864 milreis (le milreis vaut à peu près 3 fr. 20 c.).

Médaille de bravoure, créée par décret le 1^{er} mai 1867.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT.....	v
LISTE DES DOCUMENTS CONSULTÉS.....	vii
CHAPITRE I ^{er} . — LES ÉTATS BELLIGÉRANTS.....	1
PRÉLIMINAIRES.....	1
I. LE PARAGUAY. Révolution de 1810. — Défaite de Belgrano. — Présidence de Francia. — Sa dictature. — Sa mort. — Antoine Lopez. — Son gouvernement, ses vues. — Solano Lopez. — Situation du Paraguay. — Préparatifs militaires.	2
II. LA CONFÉDÉRATION ARGENTINE. Guerre civile après la déclaration d'indépendance. — Rosas. — Révolte d'Urquiza. — Antagonisme vis-à-vis du Brésil et de Montevideo. — Fédéralistes et Centralistes. — Le président Mitré.....	10
III. L'URUGUAY. Discordes intestines. — Intervention du Portugal. — Déclaration d'indépendance. — Blancos et Colorados. — Siège de Montevideo. — Florès. — Sa chute. — Les Fazendeiros.....	14
IV. L'EMPIRE DU BRÉSIL. Habilité de ses princes. — Gouvernement constitutionnel. — Impuissance militaire.....	20
CHAPITRE II. — LA TRIPLE ALLIANCE.....	24
I. LES ORIGINES DE LA GUERRE. Massacre de Quinteros. — Florès débarque dans l'Uruguay. — Il s'y maintient. — Les Blancos persécutent les Fazendeiros. — Ceux-ci implorent le secours du Brésil. — Mesures diplomatiques et militaires. — Affronts faits aux diplomates de Montevideo. — Ultimatum du Brésil. — Négociations d'Aguirre et de Lopez. — Entrée des Brésiliens dans l'Uruguay. — Protestation de Lopez. — Violences d'Aguirre.....	24

II. LE SIÈGE DE PAYSANDU. Attaque de la ville. — Diversion sur le Río Negro. — Prise de Paysandu. — Meurtre de Gomez	35
III. LA CHUTE DE MONTEVIDEO. Expédition de Munos et d' Aparicio dans le Río-Grande. — Marche des Brésiliens et de Florès sur Montevideo. — Derniers efforts d'Aguirre. — Sa fuite. — Retour de Florès au pouvoir	39
IV. L'INVASION DU MATTO-GROSSO. Violences de Lopez contre les sujets brésiliens. — Le Matto-Grosso. — Expédition de Barrios. — Prise de Nova Coïmbra. — Occupation du sud du Matto Grosso. — Motifs de Lopez. — Préparatifs à Rio de Janeiro. — Négociations pour le passage à travers les Missions. — Forces militaires et dernières mesures de Lopez.	44
V. L'INVASION DU CORRIENTES. Lopez s'empare du port et de la ville de Corrientes. — Irritation à Buenos-Ayres. — Mort de Mitré. — Florès et Urquiza arrivent à Buenos-Ayres. — Signature du traité de triple alliance. — Texte du traité. . . .	51
CHAPITRE III. — LES MARCHES	59
I. LE THÉÂTRE DE LA GUERRE. Le fleuve Parana. — Le fleuve Uruguay. — Le fleuve Paraguay. — L'Entre-Rios. — Le Corrientes et les Missions. — Le Gran Chaco. — Le Paraguay	59
II. L'INVASION DU RIO-GRANDE. Plan d'opération des alliés. — Le camp de Concordia. — Forces et situation des Paraguayens. — Leur tentative sur Bella-Vista. — Coup de main de Paunero sur Corrientes. — Combat naval du Riachuelo. — Entrée des Paraguayens dans le Río-Grande. — Départ d'Urquiza. — Florès prend le commandement de l'avant-garde	62
III. LA CAPITULATION D'URUGUAYANA. Marche simultanée de Duarte et d'Estigarribia. — Combat du Yatahi. — Estigarribia bloqué. — Arrivée de l'Empereur. — Capitulation d'Estigarribia	71
IV. LA RETRAITE DES PARAGUAYENS. Lopez prend le parti de renoncer à l'offensive. — Nouveau plan des alliés. — Les	

batteries de Cuevas. — Marche à travers le Corrientes. — Les Paraguayens repassent le Parana. — Situation du Matto-Grosso	77
CHAPITRE IV. — LES SIÈGES.....	85
I. LE PASSAGE DU PARANA. Opposition contre la continuation de la guerre. — Persistance du Brésil. — Grand dépôt à Corrientes. — Reconnaissance des fleuves. — Combat du Peguajo ou de Saint-Cosme. — Occupation d'une île en face d'Itapiru. — Passage du Parana. — Occupation d'Itapiru. — Position des alliés.....	85
II. LES LIGNES DE ROJAS. Surprise du 2 mai 1866. — Découverte des lignes. — Installation à Tuyuti. — Combat du 24 mai. — Alternative où se trouvent les alliés. — Projet d'un mouvement tournant. — Efforts de Lopez. — Dissensions des généraux. — Départ d'Osorio. — Combat du 16 juillet. — Découverte d'une seconde ligne.....	91
III. LA PRISE DE CURUZU. Arrivée de Porto-Alègre. — Il décide Mitré à attaquer Curupaïti. — Il part. — Découverte de Curuzu. — Débarquement. — Incendie du bois. — Combat du 2 septembre. — Perte du <i>Rio de Janeiro</i> . — Prise de Curuzu. — Une mine saute. — Destruction de deux compagnies. — Hésitations de Tamandaré. — Porto-Alègre demande des renforts. — Opposition de Mitré. — Entrevue avec Lopez. — Elle est sans résultat.....	99
IV. CURUPAÏTI. Départ des troupes pour Curupaïti. — Plan d'attaque. — Arrivée de Mitré à Curuzu. — Reconnaissance par un notaire. — Découverte d'un rempart neuf. — Il est enlevé. — Découverte des fondrières. — Désastre général. — Disputes des généraux. — Rappel de Tamandaré. — Retour de Mitré à Tuyuti. — Nomination de Caxias. — Divulgation du traité. — Protestation des petites républiques. — Troubles dans la Confédération. — Liberté des fleuves..	106
CHAPITRE V. — HUMAITA.....	114
I. L'ESTERO VELHAÇÃO. Arrivée du maréchal Caxias. — Préventions contre lui. — Fâcheux état de l'armée. — La con-	

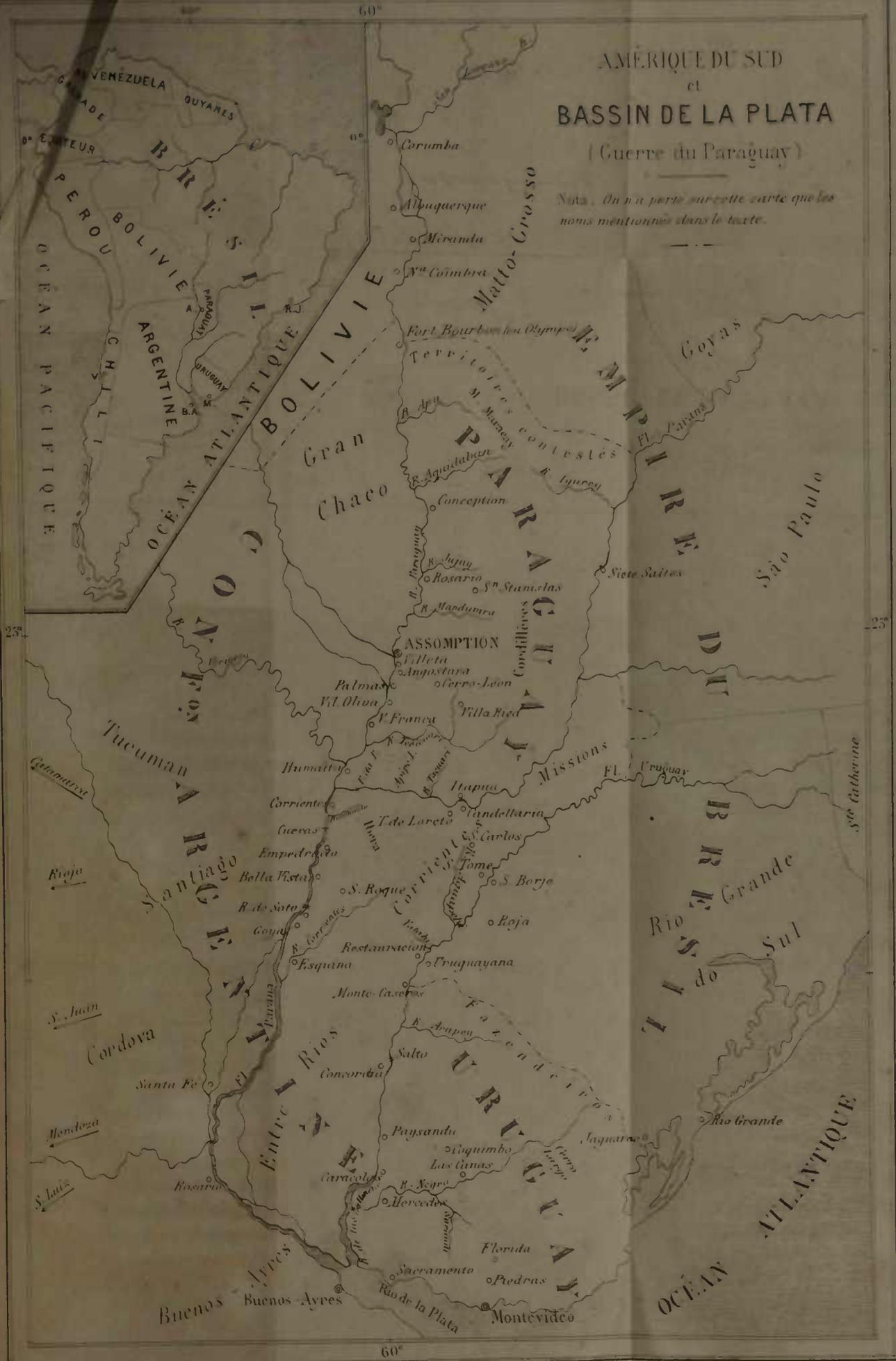
- trebande et la maraude. — Révoltes dans la Confédération. — Départ de Paunero. — Départ de Mitré. — Caxias maître du commandement. — Obstacles en face desquels il se trouve. — Chances qu'offre l'Estero Velhaço. — Reconnaissances en ballon. — Difficulté des reconnaissances. — Le choléra. — Le corps d'armée d'Osorio. — Son arrivée à Tuyuti. — Marche à travers les marais. — Position précaire de l'armée devant Humaïta. — Ouverture d'une route nouvelle. — Combats de cavalerie. — Retour de Mitré. — La situation du Matto-Grosso..... 114
- II. DEVANT HUMAÏTA. Passage des cuirassés devant Curupaïti. — Mauvaises conditions dans lesquelles se trouve la flotte. — Sorties de Lopez. — Prise d'El Pilar. — Occupation de Tayi. — Combat du Rio Ovelho. — Blocus d'Humaïta en amont. — Incurie de Porto-Alègre à Tuyuti. — Surprise de Tuyuti. — Danger couru par l'armée. — Escarmouches. — Préparatifs nouveaux des Paraguayens. — La légion paraguayenne. — Sa composition. — Les espérances qu'on fonde sur elle. — Nouvelles révoltes dans la Confédération. — Second départ de Mitré..... 124
- III. LA MARCHÉ DES CUIRASSÉS. Description d'Humaïta. — La passe. — Arrivée des monitors. — Composition de la flotte de combat. — La passe forcée. — Épisode de l'*Alagoas*. — Prise d'Establicimiento et de Timbo. — Les cuirassés devant l'Assomption. — Les îles flottantes. — Surprise de la flotte. — Fanatisme des Paraguayens..... 132
- IV. L'OCCUPATION D'HUMAÏTA. Positions des alliés. — Les approches régulières. — Sortie des Paraguayens. — Embarras de Caxias. — Affaire du 15 juillet. — Autre échec. — Passage de nouveaux cuirassés. — Évacuation de la forteresse. — Entrée des alliés. — Les Paraguayens réfugiés dans le Gran Chaco..... 139
- CHAPITRE VI. — L'INVASION..... 145
- I. LA SITUATION POLITIQUE. Ce qu'a produit la conquête d'Humaïta. — Constance des Paraguayens. — Bruits répandus. — Le président Malgarejo. — Traité du Brésil avec la

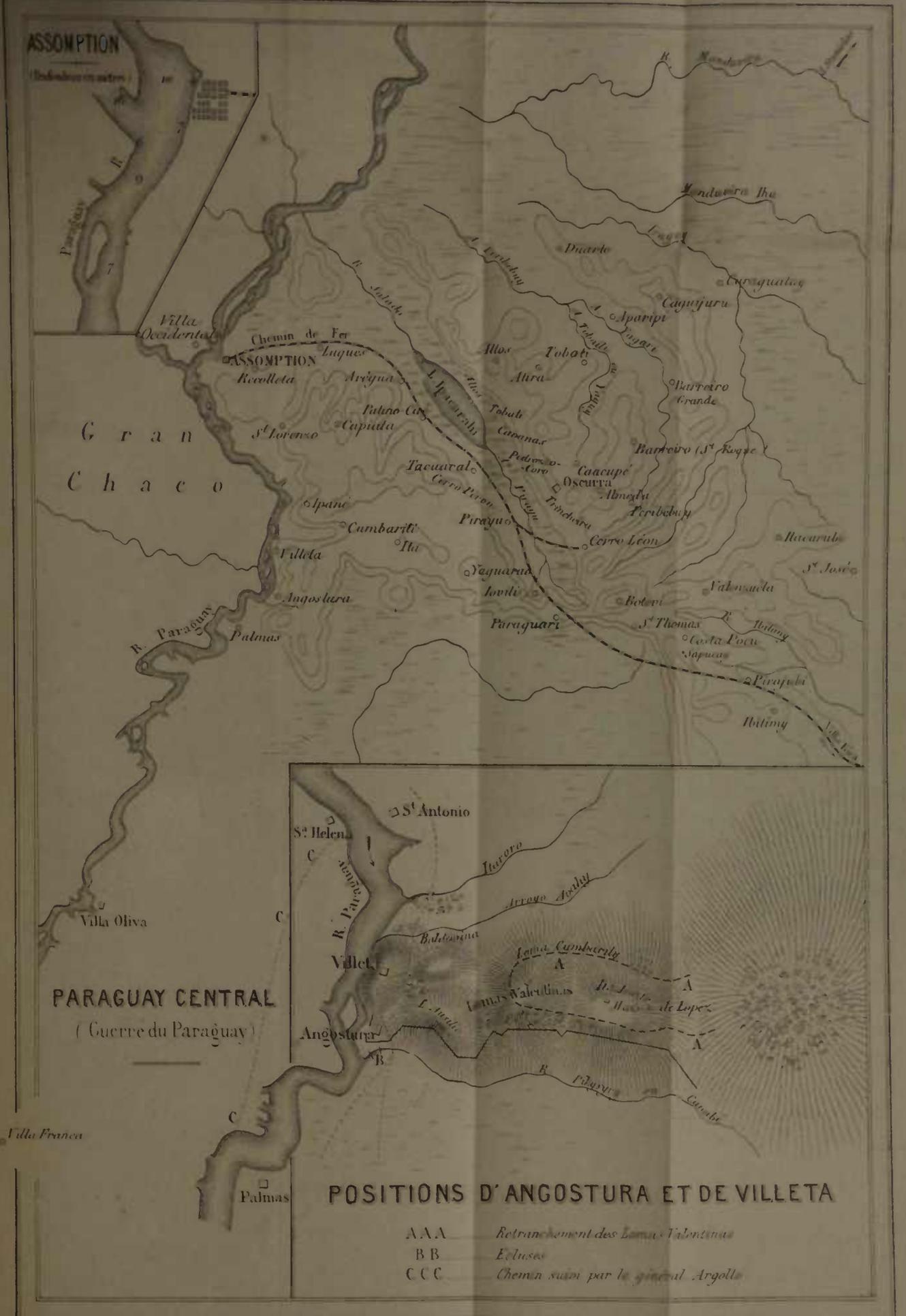
Bolivie. — Élections dans la Confédération. — M. Sarmiento nommé président. — Son attitude vis-à-vis du Brésil. — Effacement d'Urquiza. — Caxias maître du commandement. — Rôle de l'Uruguay. — État politique et financier du Brésil. — Le recrutement.....	145
II. LA SITUATION MILITAIRE. Démolition d'Humaïta. — Choix des lignes d'opération. — Illusions des généraux. — Mauvais état de l'armée. — Séjour à El Pilar. — Les détracteurs de Caxias. — La légion d'amazones. — L'émigration. — Incroyable ascendant de Lopez sur les Paraguayens.....	151
III. LES MASSACRES DU TEBICUARI. Les lignes du Tebicuari. — Marche de l'armée. — Les lignes enlevées. — Lopez se retire à Villeta. — Les massacres. — Cruauté de Lopez. — Interventions diplomatiques. — Essais d'ingérence des États-Unis.....	156
IV. ANGOSTURA ET VILLETA. Lenteur de Caxias. — Arrivée de l'armée devant le Pikysyry. — Description de la position d'Angostura. — Combat pour une écluse. — Les cuirassés forcent jusqu'à Saint-Antoine, tandis que les troupes de terre échouent contre les lignes. — Argollo passe le fleuve à Palmas. — La route à travers le Gran Chaco. — Le général Mac-Mahon. — Les alliés établis sur les derrières de Lopez. — Combat d'Itaroro. — Bataille de Villeta.....	162
V. LES LOMAS VALENTINAS. — Préparatifs de Caxias pour une attaque générale. — Sommeation faite à Lopez. — Les lignes enlevées. — Découverte du camp retranché des Lomas. — Héroïsme des Paraguayens. — Ses causes. — Assaut et prise du camp. — Fuite de Lopez. — Capitulation d'Angostura...	168
CHAPITRE VII. — L'ASSOMPTION.....	174
I. LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE. Description de l'Assomption. — Marche des alliés et occupation de la capitale. — Le pillage. — Nomination du comte d'Eu. — Le conseiller Paranhos. — La pétition des notables. — La convention provisoire et le triumvirat.....	174

II. LA GUERRE DANS LES CORDILLÈRES. Coups de main des Paraguayens. — La délivrance du Matto Grosso. — La guérilla. — Arrivée du comte d'Eu. — Concentration de Lopez à Oscurra. — Les Cordillères. — Reprise des opérations. — Les marches. — Le passage des Cordillères. — Misère des Paraguayens. — Peribebuy. — Assaut de Peribebuy. — Oscurra et Caacupé. — Combat du Yagari. — Combat de Nhangacu ou de Caragatay. — Fuite de Lopez. — Difficultés éprouvées par le gouvernement provisoire.....	179
RÉSUMÉ. — Les diverses phases de la guerre. — Les torpedos. — La tactique de Lopez. — Ses qualités, ses fautes. — La tactique des alliés. — Leurs qualités, leurs fautes. — L'avenir du Paraguay.....	191
APPENDICE. — Extrait d'une lettre publiée par le <i>New-York Herald</i> . — Dépêche du général Camara annonçant la mort de Lopez. — Extrait d'un article du <i>Moniteur universel</i> donnant des détails sur la mort de Lopez.....	199
DOCUMENTS.....	203
A Cadre normal de l'armée brésilienne.....	205
B Composition de l'armée active en janvier 1868.....	207
C Effectif des troupes au 17 avril 1868.....	211
C bis. Forces disponibles au commencement de 1869.....	211
D État de la flotte brésilienne en 1868.....	212
E Commerce de la France avec l'Amérique du Sud.....	214
F Notes diverses.....	215

AMÉRIQUE DU SUD et BASSIN DE LA PLATA (Guerre du Paraguay)

Nota. On n'a porté sur cette carte que les noms mentionnés dans le texte.





Gravé par Richard

Villa del Pilar

Echelle

10 lieues de 25 au degré

Imp. Janson

CARTES ET PLANS.

- I. Amérique du Sud et bassin de la Plata.
- II. Confluent du Parana et du Paraguay. — Position d'Humaita.
- III. Paraguay central. — Position d'Angostura et de Villeta. — Assomption.

EN VENTE A LA MEME LIBRAIRIE.

- PFLUG.** — Souvenirs de la campagne de Crimée. Journal d'un médecin allemand au service de l'armée russe, traduit de l'allemand par Baissac. 1862. 1 vol. in-8. 5 fr.
- LA FRUSTON (DE).** — La guerre d'Italie de 1859, considérée au point de vue de la stratégie et de la tactique. 1861. 1 vol. in-8, avec cartes. 7 fr. 50
- VANDEVELDE.** — Précis historique et critique de la campagne de 1859 en Italie. 1860. 1 vol. in-8 avec cartes et plans. 42 fr.
- VANDEVELDE.** — Considérations politiques, géographiques et militaires sur la guerre de 1860 dans l'Italie centrale. 1862. 1 vol. in-8 avec cartes. 6 fr.
- LECOMTE.** — Guerre de la sécession. Esquisse des événements militaires et politiques des États-Unis, de 1861 à 1865. 3 vol. grand in-8 avec cartes. 15 fr.
- LECOMTE.** — Campagnes de Virginie et de Maryland en 1862, documents officiels soumis au congrès, traduits de l'anglais, avec introduction et annotations. 1863. 1 vol. in-8 avec 2 cartes. 5 fr.
- MARTIN.** — Précis des événements de la campagne du Mexique en 1862; précédé d'une notice géographique et statistique sur le Mexique, par Léon Deluzy. 1863. 1 vol. in-8 avec carte et plan. 6 fr.
- CAMPAGNE** du régiment Impératrice-Charlotte dans le Michoacan: combat de Tacambaro. 1865. Br. in-8, avec planches et cartes. 3 fr.
- WALTON.** — Souvenirs d'un officier belge au Mexique. 1868. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- DE BAS.** — L'armée danoise en 1864; le dannevirke et Dybbol: Étude historique et militaire basée sur des documents officiels. 1868. 1 vol. in-8, avec cartes. 8 fr.
- FRICTH-LANG.** — L'artillerie rayée prussienne à l'attaque de Düppel, d'après les auteurs allemands. 1865. Br. in-8 avec carte. 2 fr. 50
- LECOMTE.** — Guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche et la Confédération germanique en 1866; relation historique et critique. 1868. 2 vol. grand in-8 avec cartes et plans. 20 fr.
- QUESTIONS** de stratégie et d'organisation militaire relatives aux événements de la guerre de Bohême, par un officier général (Jomini). 1866. Br. in-8. 1 fr.
- LULLIER.** — La vérité sur la campagne de Bohême en 1868, ou les quatre grandes fautes militaires des Prussiens, 1867. Br. in-8. 4 fr.
- VANDEVELDE.** — La guerre de 1869 en Allemagne et en Italie. 1869. 1 vol. in-8, avec cartes. 6 fr.

BRASILIANA DIGITAL

ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que participam do projeto BRASILIANA USP. Trata-se de uma referência, a mais fiel possível, a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital - com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Brasiliiana Digital são todos de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Brasiliiana Digital e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se um obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Brasiliiana Digital esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (brasiliiana@usp.br).